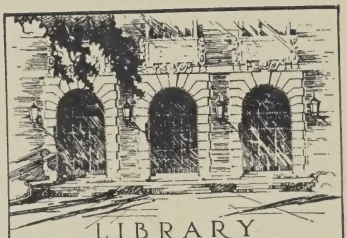


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

759.9492
G55d

Return this book on or before the **Latest Date** stamped below. A charge is made on all overdue books.

University of Illinois Library

JUN 3 - 1955

FEB 21 1977

JUN 7 1982

MAY 12 1982

L161—H41

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/lafoliedevincent00doit

V. DOITEAU ET E. LEROY

La Folie de Van Gogh

Collection "Sous le signe de Saturne"
Editions "Æsculape" 15, rue Froidevaux, PARIS

LA FOLIE
DE
VINCENT VAN GOGH

Il a été tiré de cet ouvrage :

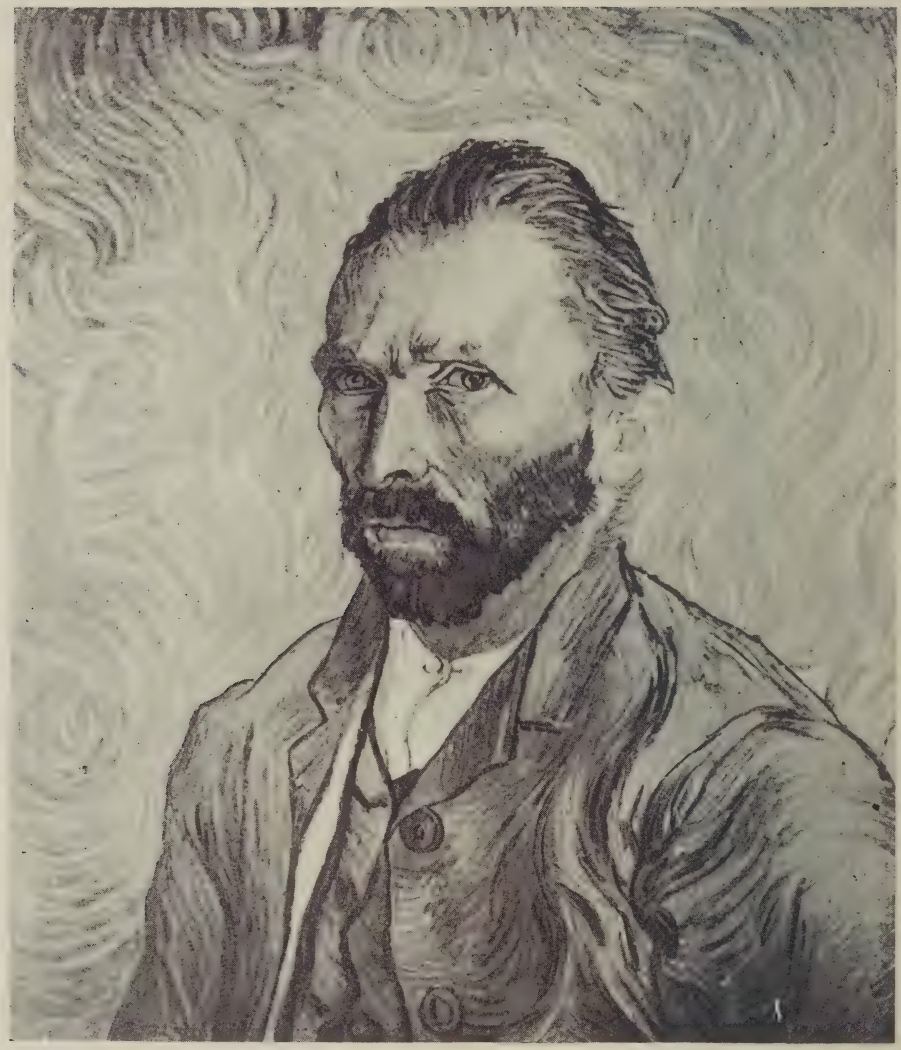
150 exemplaires sur vélin à la forme des papeteries d'Arches, numérotés de 1 à 150.

1500 exemplaires sur vélin Vincent Montgolfier, numérotés de 151 à 1650.

EXEMPLAIRE N° 678

Copyright 1928 by Editions Æsculape.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.



Portrait de Vincent Van Gogh par lui-même
(Collection de M. Gachet fils)

LA FOLIE

DE

VINCENT VAN GOGH

PAR

VICTOR DOITEAU

ANCIEN INTERNE PR.
DES HÔPITAUX DE PARIS

EDGARD LEROY

MÉDECIN DE L'ASILE
DE SAINT-RÉMY DE PROVENCE

PRÉFACE DE PAUL GACHET

COLLECTION « SOUS LE SIGNE DE SATURNE »

ÉDITIONS ÆSCULAPE, 15, RUE FROIDEVAUX, PARIS

—

1928

759.9492
G.65a

A LA MÉMOIRE

DU

DOCTEUR PAUL-FERDINAND GACHET

(1828-1909)

AVERTISSEMENT

Primitivement, ce livre devait paraître sous mon seul nom, formé des articles que j'ai donnés au Progrès Médical *au début de 1926* [1].

A cette époque, mon ami Paul Gachet voulut bien écrire l'intéressante préface qu'on va lire ci-après et dans laquelle il s'adresse uniquement à moi.

Plus tard, au cours d'un pèlerinage aux lieux où souffrit Van Gogh, je demandai au Dr Edgard Leroy, médecin actuel de l'asile où fut interné Vincent et qui venait de faire paraître dans Æsculape *une précieuse suite d'articles* [2], *de reprendre avec moi ces travaux et de leur donner de plus amples développements. Le présent ouvrage est le fruit de notre collaboration.*

Docteur Victor Doiteau.

1. La folie de Vincent Van Gogh, par le Dr Victor Doiteau : *Progrès médical*, Supplément illustré, 1926, nos 1 et 3.

2. Le séjour de Vincent Van Gogh à l'Asile de Saint-Rémy-de-Provence, par le Dr Edgard Leroy : *Æsculape*, mai, juin et juillet 1926.

PRÉFACE

— Vincent Van Gogh ?

— On s'efforce de faire *revivre* un fou !

— Oui, pour atténuer — peut-être — la terrible et humaine injustice.

— La bêtise, la méchanceté des hommes l'ont tué.

— Tel Christ, il les *voulait* bons, compatissants — il les rencontra indifférents et ingrats.

— Son idéale utopie, accentua *seulement* sa névrose.

Il sombra :

disproportion entre ses forces physiques et psychiques.

— L'échec de l'Apôtre le jeta dans l'Art — autre Idéal !

Il n'y fut pas plus *reconnu*.

La masse était décidément indigne de Lui.

— Hélas ! depuis, rien n'a changé, mais l'œuvre subsiste *seul* et le succès, qui lui eût apporté jadis, un

si réel réconfort, n'est que l'exploitation *posthume* d'un *filon* !

Veine riche en matériaux ! Gangue *précieuse* qu'on admire, qu'on revoit encore tout *éberlué*, comme aux premiers jours !

— On ne dira jamais assez la dose de tourments qu'*ils* représentent — avec qu'elle ardente conviction *ils* furent enfantés : fruits d'un labeur hâtif, inquiet, aussi constant qu'acharné.

Si erreur il y a, pardonnons l'intention : la Sincérité excuse tout.

Exemple unique — à ce point de vue — car nul n'apporta, en Art, une Foi plus aveugle.

Elle dévora littéralement les lueurs de raison et de sagesse, triomphant définitivement de l'*Esprit* chancelant et du robuste corps, sans altérer jamais sa *naïve* bonté et son indulgence pour les hommes.

Est-ce là précisément le point pathologique ?

Voyons-y surtout une spontanéité absolue, l'éloignement le plus complet de toute concession spéculative préconçue — la plus hardie, la plus pure impulsion.

— L'aveugle Fortune sourit aux audacieux, mais l'âpre existence est dure aux rêveurs et aux malades.

Elle ne peut rien pour ceux à qui elle fait perdre la raison.

Leur force, leur génie ? Contestés !

Ils parlent un langage que personne n'entend.

— Et Vincent s'est exprimé en des *phrases* si particulières !

Ses toiles sont d'une écriture que beaucoup peuvent lire, ses dessins sont des images que quiconque peut regarder.

Mais c'est l'apanage de quelques-uns de déchiffrer le sentiment qu'il y a mis.

Ceux qui n'ont pas la *clé*, n'y voient que maladresse, impuissance, sans y pouvoir apprécier l'originalité fantastique, le charme et le sens décoratif qui y sont inclus.

N'est-ce pas bien extraordinaire qu'une existence toute de privations morales et matérielles, pleine des maladives tristesses, qu'un cerveau souffrant ait produit des œuvres chaudes de couleur et de lumière, exemptes des sujets morbides qui trahissent bien plus sûrement la névrose *systématique de ceux qui font le fou ?*

*
* *

Sa fin ?

Il y aura tantôt trente-six ans que le drame se déroula à Auvers.

Les faits s'effacent, le souvenir reste.

Quelle émotion poignante et soudaine !

— Il se passait si peu de jours que Vincent ne vînt à la maison : on l'y attendait constamment.

— Ce dimanche-là — une si belle journée de plein Été — sans regrets, délibérément, il le choisit pour *arrêter sa vie* — sans forfanterie, sans mise en scène, avec préméditation et impulsivement tout à la fois — absolument comme pour une de ses toiles.

— Puis, ce fut la longue attente de la mort, le temps des réflexions sur *l'anéantissement* qu'il avait préféré à la lutte *stérile,* lentement homicide, exigeante au point de demander encore le sacrifice de sa vie pour couronner son œuvre.

Stoïquement, il attendit l'agonie, incertain d'abord de l'issue.

Le résultat n'était — hélas ! — que trop sûr pour tout autre que lui, — seul à se demander si cette petite blessure sanguinolente, auréolée d'un halo violacé, marquait décidément le passage de l'engin libérateur.

Bientôt ce fut un cadavre !

Sous l'humble lit où il reposait, s'entassaient — séchant lentement — des toiles qui avaient eu leur tour *d'accrochage* dans la modeste chambrette.

Et dans l'étroit réduit où maintenant quelques amis, vieux et jeunes, pleuraient, une catastrophe tout aussi dramatique venait de prendre naissance.

Le mortel projectile atteignait deux personnes :

Vincent *entraînait* son frère avec lui.

La commotion, pour Théodore, fut trop forte.

Comme s'Il n'avait d'autre raison d'être que l'existence de Vincent :

Le chagrin l'emporta.

N'oublions jamais :

C'est à Théodore qu'on doit Vincent Van Gogh ; cramponné à la mémoire de son aîné, il essaya *sans succès* de faire connaître son œuvre.

L'esprit hostile ou indifférent subsistait.

— Peu importe.

Cette nuit-là, chez l'hôtelier Ravoux, quand la mort entra la Gloire était derrière la porte.

Elle est allée depuis — semer sur tous les points du Globe le nom de Van Gogh — après l'avoir gravé *en toutes petites capitales,* sur les deux humbles pierres du cimetière d'Auvers.

Je ne puis m'empêcher d'écrire qu'en cette occurrence, la plus fidèle collaboratrice de la Renommée fut notre amie, M^me^ Th. Van Gogh, dont le rôle et l'abnégation sont aussi grands qu'obscurs.

*
* *

Mon Cher Doiteau, comme médecin vous avez voulu considérer Vincent malade ; tâche délicate, devenue bien difficile.

Heureusement vous n'avez pas cru pouvoir disséquer froidement, écarteler, dissocier le patient et l'artiste.

Vous avez eu raison :

Son mal et son Génie ne font qu'un — absolument comme Lui-même, automatiquement, *se soignait* et *s'intoxiquait* tour à tour, avec son Art :

La Science *seule* n'explique pas tout.

Les Passions sont d'un autre domaine.

Le scalpel du chirurgien ne révèle rien là où le psychiâtre découvre de subtiles lésions, pour peu — qu'en certains cas — il *entre en sympathie* avec son sujet; il soupçonne alors leurs causes probables, intimes; il trouve la source de leurs multiples et bizarres manifestations.

La plus grande circonspection est de rigueur.

Ici, la vérité est également distante des sécheresses scientifiques qui craignent tant d'être sentimentales et des hallucinations des psychistes.

Vos sympathies esthétiques, votre admiration particulière pour l'œuvre de Vincent vous ont gardé de tomber dans l'exagération méthodique.

Je crois fermement que vous êtes dans le vrai.

Paul Gachet.

Auvers-sur-Oise — 27 mars 1926.

LE FOSSOYEUR. — DESSIN

Ce dessin et la peinture qui suit sont de la période hollandaise.

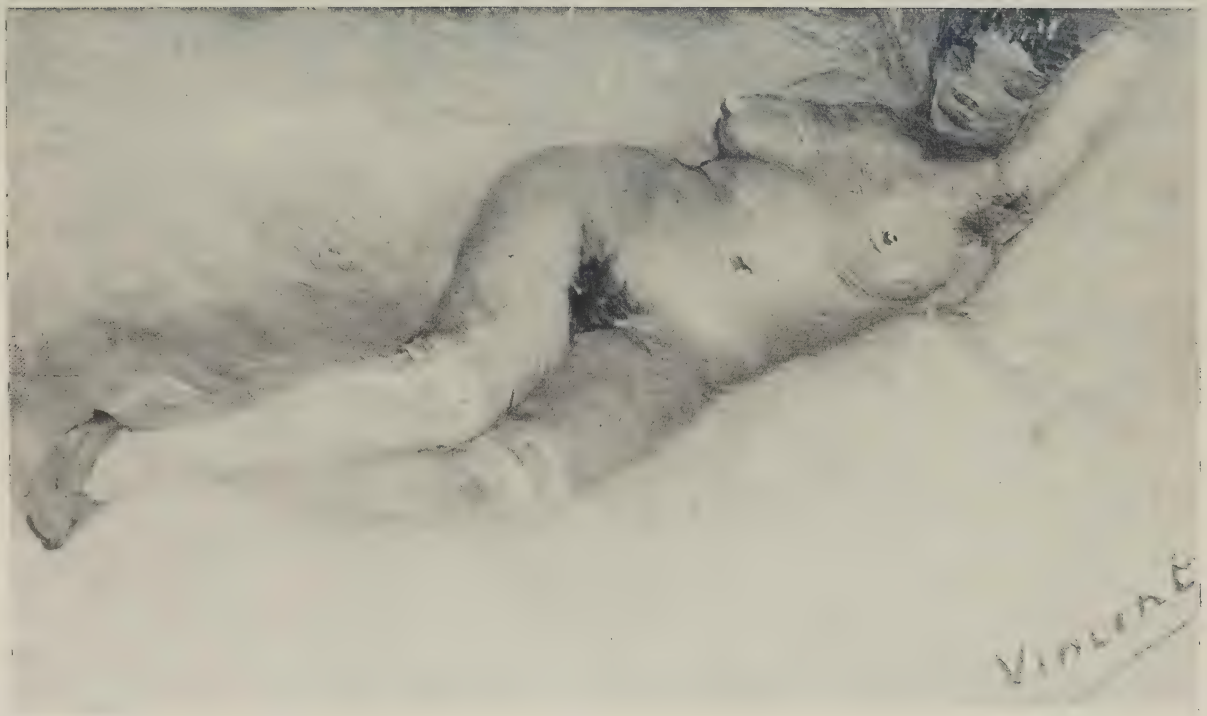
Paysanne de Hollande

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE DE LA FOLIE DE VAN GOGH

Avant que d'aborder l'analyse de la psychose de Vincent Van Gogh, nous voudrions, indispensable et logique introduction à cette étude, raconter simplement l'histoire émouvante de la folie de Vincent, narrer à larges traits sa vie d'infortunes et d'épreuves, en évoquant surtout les événements qui eurent quelque influence sur le développement de son caractère, l'évolution de sa mentalité et ceux qui, réciproquement, furent conditionnés par ses troubles psychiques.

Dans le récit de cette existence, si courte et si dramatique, nous nous appliquerons surtout à présenter une description exacte et approfondie de la phase aiguë de la maladie du peintre, alors qu'il habitait Arles, puis Saint-Rémy-de-Provence. Nous apporterons des documents nouveaux qui éclaireront cette douloureuse époque et aideront aussi à établir la nature exacte de son affection mentale que ses nombreux biographes, à vrai dire, n'ont jamais clairement définie.



Femme nue couchée

Souliers (Collection de M. Kapferer)

CHAPITRE PREMIER

LES PRÉMICES DE LA FOLIE

Nous sommes tous mortels et sujets à toutes les maladies possibles ; qu'y pouvons-nous lorsque ces dernières ne sont pas précisément d'espèce agréable ? Le mieux est de chercher à s'en guérir.

Vincent VAN GOGH, Correspondance.

Dès son enfance, Van Gogh affirma une indéniable bizarrerie dans son caractère. L'une de ses sœurs, M^me^ Élisabeth-Huberta du Quesne, qui publia en 1910 des *Souvenirs personnels*, nous rapporte qu'il fuyait la compagnie de ses sœurs et de ses frères. Il se désintéressait de leurs jeux. Il les tenait pour étrangers. Sauvage, taciturne, méditatif, il recherchait la solitude. Sa distraction favorite était de collectionner des insectes et des plantes, qu'il récoltait au cours des longues promenades qu'il aimait faire dans la morne campagne qui ceignait de landes arides et de vastes tourbières son village natal de Zundert et dont les paysages désolés marquèrent en son âme sensible une durable empreinte.

Van Gogh fréquenta d'abord l'école communale; il eut ensuite une gouvernante, puis à douze ans on l'envoya en pension à Zevenbergen. Il y fut un élève docile, discipliné — qui l'eût cru? —, mais insuffisant. Dans ce collège, s'il n'acquit pas une solide instruction, il y gagna de devenir un peu plus sociable. Aux vacances, il lisait avec avidité des ouvrages fort divers : romans, livres de philosophie et de théologie. Envers ses parents, bons et patients, il se montrait têtu, sournois, autoritaire. C'est en ce temps-là qu'il se prit d'une subite et très vive affection pour son frère Théodore. Cette belle amitié ne faiblit jamais ; elle fut appelée à jouer dans l'existence de l'un et de l'autre un rôle considérable.

Lorsque Vincent parvint à sa seizième année (1869), un conseil de famille proclama qu'il était d'âge à gagner sa vie. Or, il ne se reconnaissait aucun goût professionnel particulier, nulle aptitude spéciale. Il se laissa placer en tant que vendeur, dans le magasin que possédait à la Haye la célèbre galerie d'œuvres d'art Goupil, de Paris. C'est son oncle Vincent, ancien marchand de tableaux, qui lui avait trouvé cette place. Il y demeura quatre années, et fut un employé ponctuel et zélé.

La maison Goupil, se trouvant satisfaite de ses services, l'envoya à son importante succursale de Londres. C'était un bel avancement. Il atteignit sa vingtième année (1873). Quelques mois plus tard, survint un événement qui troubla définitivement la quiétude morale relative dont il jouissait jusqu'alors, et qui eut une influence capitale sur sa mentalité.

Il logeait dans une pension de famille, tenue par une Française, une veuve de pasteur, M^me^ Loyer. Cette dame avait une jeune fille nommée Ursule. Ursule dirigeait une pouponnière. Elle parut belle et désirable à Vincent. Il s'éprit de « l'ange aux poupons ». Jamais il n'avait ressenti une telle passion. Un jour, il se risqua à lui avouer son amour, à lui dire son ardent désir de l'épouser. Il fut timide et gauche. Ursule répliqua qu'elle était fiancée, et qu'il ne devait garder aucun espoir. Ah! quel dur coup ce fut...!

Vincent s'écroule. Un bouleversement se fait en lui. Il devient sombre, farouche, inquiet, maussade. Un imprévu mysticisme religieux le saisit. Dévoré, terrassé par le chagrin, il s'enfuit de Londres. Il arrive chez ses parents. Ils ne parviennent point à le consoler. Le temps passe. Son directeur le réclame. Il repart pour Londres accompagné de l'une de ses sœurs, car on craint que dans son désespoir il ne fasse quelque mauvais coup de tête. Mais à Londres, dans cette ville où la joie d'aimer lui fut ravie aussitôt qu'offerte, tout l'accable, tout l'irrite. Ses chefs qui connaissent son aventure, l'envoient à la maison principale de Paris. Ils s'imaginent que les plaisirs renommés de la capitale française auront vite dissipé sa peine. Illusion vaine! Il ne reste que deux mois à Paris. Ursule Loyer l'attire invinciblement. Il regagne Londres car il veut tenter une suprême démarche auprès d'elle. Elle refuse obstinément de le revoir. A nouveau il quitte Londres, cité cruelle qu'il accable de malédictions. Il revient vers Paris et la Maison Goupil (*Mai 1875*).

Il loue à Montmartre une petite chambre. Son mysticisme pieux se précise, se développe. Son rôle de commis-vendeur le supplicie. Le soir, après son travail, il se verrouille dans sa mansarde en compagnie d'un jeune Anglais, auquel il a communiqué sa fièvre religieuse. Ils étudient et commentent la Bible. Vincent ne veut plus lire les œuvres de Michelet et Renan qui le passionnaient autrefois. Il fréquente assidûment le Temple. Il chante avec ferveur des cantiques anglicans, enfantins et fades.

A Noël il va dans sa famille. Quelques mois plus tard, il informe ses patrons qu'ils peuvent disposer de sa place et, le 4 avril 1876, il arrive chez ses parents. Il n'a plus qu'une seule pensée : vivre pour les misérables, se sacrifier pour eux, les aimer, les soutenir, les consoler. Il ne veut plus entendre parler de commerce. Son frère Théodore aimerait le voir s'adonner à la peinture, son père propose de lui chercher un poste dans un Musée. Il repousse ces suggestions. Il n'appartient plus qu'au Christ.

La déception d'amour qu'il a subie a soulevé en lui une agitation mentale qui ne le quittera plus désormais.

Autrefois, malgré les étrangetés de son caractère, il faisait figure d'homme sensé ; il accomplissait normalement, paisiblement les besognes quotidiennes que la nécessité de vivre impose aux humains. Il obéissait volontiers aux directives que lui proposaient ses proches. Après la tragédie sentimentale de Londres, un détraque-

Le Moulin de la Galette

Le père Tanguy, marchand de couleurs rue Clauzel

ment s'établit dans sa propre cervelle. Il pénètre peu à peu dans le domaine de la Folie.

Aux siens qui le pressent de choisir un nouvel état il annonce que son existence va devenir un apostolat. Pourtant il faut subsister.

Il est contraint d'accepter un maigre emploi de professeur de français et d'allemand, en Angleterre, à Ramsgate, ville du comté de Kent, dans un pensionnat dirigé par un vicaire anglican, long, mince, noir, à l'allure de fantôme.

En plus de ses fonctions de professeur polyglotte, Vincent était chargé de recueillir à chaque fin de mois, chez les parents des élèves, tous fils de petits commerçants des quartiers pauvres de Londres, le montant de leur pension.

Il revit donc l'immense capitale anglaise. Hélas ! Miss Loyer est mariée, mais l'oubli n'est pas venu ; le passé s'exalte en lui et l'étreint.

Au cours de ses encaissements il parcourt les rues des quartiers populeux de Londres où sévit une effroyable misère. Son élan vers les déshérités du sort s'en trouve accru. Il rêve de leur apporter les consolations de la parole divine.

Au bout d'un mois, il quitte la triste pension de Ramsgate, et, ses désirs se réalisant enfin, il entre au service d'un pasteur méthodiste comme aide-prédicateur.

Il commence de prêcher. Il a des auditoires d'ouvriers ; ce sont ceux qu'il souhaitait. Il exulte. Mais il parle difficilement. C'est un exécrable orateur.

Il devient malade et bénit la souffrance qui le rapproche de Dieu. Guéri, il revient à ses préoccupations religieuses.

Il s'abîme dans la prière, fréquente les offices des cultes les plus variés, et un jour au Temple il accomplit son premier geste caractérisé de fou : dans l'aumonière qu'on lui présente à la quête il jette sa montre en or et ses gants.

A Noël (*1876*) son père le rappelle. Le physique et le moral sont sérieusement touchés. Il est anéanti, épuisé. Il consent à ne point retourner en Angleterre.

Avec l'idée secrète qu'il pourra lire les nombreux ouvrages philosophiques et religieux qu'il désire connaître, et que sa modeste bourse ne lui permet pas d'acquérir, il accepte un emploi de commis-libraire, à Dordrecht, que son oncle Vincent lui a procuré. Il est un lamentable employé. Il stupéfie tout le monde par son accoutrement — il s'habille à la façon d'un quaker — et par son instabilité intellectuelle.

Il ne séjourna que trois mois dans ce magasin. Il le quitta pour s'en aller à Amsterdam, chez son oncle l'amiral.

Il a décidé d'entreprendre des études de théologie. N'ayant aucun titre universitaire, il lui faut affronter un examen d'entrée à l'Université. Il devra apprendre le latin et le grec. Il y a deux années d'études préparatoires. Il se met au travail ardemment. Mais il n'est guère capable d'une attention et d'un effort soutenus. Ses progrès sont lents. Il tient bon cependant durant quinze mois. Découragé par le faible résultat de son application,

il abandonne tout et revient au foyer familial *(juillet 1878)*.

Il demande à son père de le mettre en relation avec le comité belge d'évangélisation qui forme des missionnaires pour les régions minières du Borinage. Le vieux pasteur le conduit à Bruxelles et le présente aux dirigeants de cette œuvre. On l'accepte comme stagiaire au séminaire d'évangélisation pratique. N'y pouvant entrer de suite il revient chez ses parents. Enfin dans les premiers jours d'août, il arrive à Bruxelles.

Il commence aussitôt son éducation de prédicateur. Sa pénible élocution cause une mauvaise impression. On veut le conseiller. Or, Vincent ne supporte aucune directive : la plus légère, la plus timide observation le plonge dans une colère terrible. Il effraie tout le monde. On lui trouve les manières inquiétantes d'un fou, d'un halluciné. On écrit à son père en lui demandant de reprendre son fils chez lui où l'air de la campagne pourra — croit-on — le calmer. Mais Vincent veut partir, sans plus attendre, en tournée d'évangélisation dans les régions houillères. On n'accède pas à ce désir. Son père vient à Bruxelles. Il refuse net de le suivre. Il n'aspire qu'à prêcher.

Il part pour le Borinage comme prédicateur libre et se fixe à Pâturages, village des environs de Mons. Il prend pension chez un colporteur.

Une vie nouvelle, une vie de dévouement commence. Il rassemble les enfants des mineurs pour leur enseigner la lecture et les éléments de la religion. Pour vivre il exécute de minces travaux d'écriture.

Le comité d'évangélisation impressionné par ce beau zèle revient à de meilleures dispositions à son égard et lui adresse une nomination provisoire de six mois pour Wasmes, autre village du Borinage (*janvier 1879*).

A Wasmes, Vincent s'installe chez le boulanger Jean-Baptiste Denis. Plus que jamais il se dépense, se multiplie auprès des malades, des infirmes et des malheureux. Il prêche dans une salle de danse appelée *le Salon du Bébé*, devant des assemblées de mineurs. Il distribue ses vêtements et les quelques sous qu'il gagne. Il se confectionne des chemises dans de la toile d'emballage. Il porte une vieille veste de soldat et une casquette crasseuse. Il n'a pas de chaussettes. Il se noircit le visage et les mains pour ne pas se distinguer des mineurs. Puis il décide de vivre comme les premiers chrétiens. Il quitte la solide et confortable demeure du boulanger, pour une cabane branlante où filtrent la pluie et le vent. Il dort sur le plancher de terre battue. Il se nourrit de pain sec, de riz, et de sirop de mélasse.

La pitié et l'amour qu'il témoigne aux êtres les moins favorisés de la création le poussent à chérir les animaux, les plus inférieurs, les plus répugnants. Un jour dans le jardin de M^me^ Denis, il aperçut une chenille qui rampait sur le sol, il la ramassa avec précaution et la posa sur une branche d'arbre — lieu plus sûr. Il admire Dieu dans ses œuvres les plus dangereuses : pendant un orage d'une grande violence il courut au milieu de la plaine pour contempler « cette grande merveille du créateur » et il en revint mouillé jusqu'à la chair.

Une épidémie de typhus s'abat sur la contrée ; il prodigue ses soins aux mineurs frappés par cette terrible affection. Un coup de grisou survient à la fosse de l'Agrappe à Frameries faisant de nombreuses victimes ; il soigne infatigablement les blessés, les brûlés. Une grève éclate : il harangue les mineurs, les incite au calme, à la reprise du travail. Ceux-ci ne veulent entendre que les paroles du « pasteur Vincent » dans lequel ils ont une confiance illimitée.

Le Comité d'évangélisation trouve que son ardeur apostolique, qui fait quelque peu scandale dans le pays, est véritablement excessive. Il reçoit un blâme. Son père informé du dénûment dans lequel il vit vient le voir. Il le trouve dans sa cabane, affaibli, à moitié malade. Il le convainc de réintégrer la maison du boulanger Denis.

Cependant, en dehors de ses heures de prédication, Vincent s'est mis à dessiner. Ce n'est pas absolument son début dans cette voie. Précédemment à Londres, il avait fait quelques croquis, mais sans continuité et sans passion. Cette fois c'est bien l'éveil de sa vocation de peintre, c'est l'éclosion d'un goût qui persistera et se développera avec rapidité. Il prend pour modèle les paysages qui l'entourent. La figure ne tarde pas aussi à l'intéresser.

Le Consistoire s'émeut plus sérieusement du zèle intempestif de son missionnaire, et dépêche auprès de lui un pasteur, chargé de modérer ses élans humanitaires.

La rencontre des deux hommes se traduit par un heurt violent. Vincent est menacé de révocation. En tous cas,

il apprend que sa mission ne lui sera pas renouvelée à expiration.

Cette décision l'impressionne fortement ; ces entraves qu'on apporte à sa tâche l'en dégoûtent peu à peu et d'autant plus facilement qu'une nouvelle passion, — celle du dessin — est née en lui. Durant quelque temps sa ferveur religieuse se manifeste encore, mais ce sont les dernières flammes d'un feu qui va graduellement s'éteindre.

Sa mission touche à son terme. On la lui retire. Il part alors pour Bruxelles, son carton à dessin sous le bras. Il se rend chez un ami, le pasteur Pietersen, aquarelliste amateur à ses heures de loisir. Celui-ci l'encourage à dessiner, il lui achète même deux fusains.

La vocation artistique de Vincent n'étant pas encore épanouie, son désir de répandre la parole du Christ le reprend bientôt. Pietersen l'envoie à Cuesmes. Il assistera l'évangéliste de cette localité et logera chez lui. Il est entendu qu'il pourra dessiner à sa guise.

Vincent demeura seulement quelques semaines à Cuesmes. Son détachement de la religion se poursuit. Le dessin et la lecture deviennent ses uniques occupations. Il a décidé de rester dans le Borinage car la vie n'y est pas chère et parce que les paysages miniers et les types de houilleurs sont les modèles qu'il préfère.

A l'automne de cette année 1879, il est installé aux environs de Pâturages. Il se nourrit mal et loge deci delà dans de piètres auberges. Il passe l'hiver, qui fut terrible, dans des conditions matérielles lamentables. Son

père le rappelle et lui offre un gîte confortable au logis familial, au presbytère d'Etten. Il refuse cet abri naturel et vagabonde sans trêve, toujours à pieds.

Un jour il s'en va à Courrières, dans le Pas-de-Calais, pour faire une visite au médiocre peintre Jules Breton qu'il admire beaucoup. Il n'ose se présenter. Il fait alors demi-tour et retourne dans le Borinage — voyage épuisant !

Au printemps de 1880 il séjourne durant quelques jours chez ses parents, puis il revient à Cuesmes. Il prend pension chez un mineur. Il habite la chambre des enfants. Il dessine beaucoup sur nature et d'après des eaux-fortes de Millet et de Théodore Rousseau.

L'automne approche. La mauvaise saison l'inquiète, il a tant souffert l'hiver précédent, puis il est si mal installé chez ce mineur accablé d'enfants !

Il décide de quitter le Borinage.

En octobre (*1881*) il part pour Bruxelles. Il s'installe dans un hôtel de basse catégorie. Une seule pensée l'accapare : il veut se perfectionner dans l'art du dessin. Il entre en relat ıs avec des artistes parmi lesquels figure un peintre hollandais van Rappard qui se prend pour lui d'une secourable amitié. Il suit des cours de perspective. Il travaille patiemment et vit d'une petite pension mensuelle de soixante francs fournie par ses parents. Mais van Rappard quitte Bruxelles. Du coup il rejoint le logis paternel le 12 avril 1881 et, dès son arrivée, il se plonge furieusement dans le travail. Sa famille est toute joyeuse, on est convaincu qu'il a enfin trouvé sa vocation et qu'il

va la poursuivre fermement. Hélas ! un nouveau drame d'amour détruit cette paix féconde et refait de Vincent un pèlerin maudit promis aux pires aventures.

Il tombe amoureux d'une cousine, mère d'un enfant et venue en vacances à Etten. Il lui avoue ses sentiments. Comme Ursule Loyer, elle ne veut rien entendre. Elle repart brusquement pour Amsterdam où elle habite.

Vincent s'acharne à la fléchir. Il l'accable de lettres éplorées, mais sans résultat. Son père se fâche, cette passion le choque ; il la juge incestueuse. Des disputes violentes s'élèvent. La séparation du père et du fils s'impose. Vincent quitte Etten au début de décembre (*1881*).

Il s'en va à La Haye. A son arrivée dans cette ville, il va rendre visite à Mauve, célèbre peintre de fort médiocres tableaux. Mauve, mari d'une de ses cousines, l'accueille dans son atelier. Il commence à travailler sous sa direction. Il apprendra là quelques utiles recettes de métier. Suivant son habitude, Vincent ne veut accepter aucun conseil. Il repousse brutalement les avis que le glorieux artiste entend lui donner. Un jour il jette par terre, où elle se fracasse, une tête d'Apollon, qu'il ne veut pas accepter pour modèle. Mauve le congédie.

Nous sommes au début de l'année 1882.

Désemparé, abandonné de tous, redoutant la solitude, Vincent se met en ménage avec une femme du peuple, mère de cinq enfants, ivrognesse, paresseuse, qu'il a rencontrée dans un cabaret. Ils vivent ensemble de longs mois (*février 1882 à septembre 1883*). Il s'est fixé le but de la relever, de la purifier. Il fait son portrait au crayon. Il

Crabes

La Chambre de Vincent dans le pavillon de la place Lamartine

« C'est, cette fois-ci, ma chambre à coucher, tout simplement ; seulement la couleur doit ici faire la chose et, en donnant par sa simplification un style plus grand aux objets, être suggestive du repos ou du sommeil en général » (*Correspondance*).

l'intitule *Sorrow* et donne pour légende à ce dessin cette phrase de Michelet « Comme se fait-il qu'il y ait sur la terre une femme seule, désespérée? » Sa famille se détourne de lui. Seul Théodore ne lui retire pas son affection. Cependant il cherche à le détacher de cette triste concubine. Il n'y peut parvenir.

Au mois de juin Vincent entre à l'hôpital. La santé revenue, au cours de l'été il s'en va peindre dans la campagne environnante.

En septembre il quitte tout de même sa maîtresse, sur les instances de Théodore, en mettant à profit un séjour qu'elle fait à l'hospice de La Haye où elle met au monde son sixième enfant, dont il pourrait être le père.

Il fuit à Hoogeveen, dans la Drenthe. Il demeure deux mois dans cette triste région, peignant et dessinant quelques-uns des lugubres paysages qui l'entourent. La mélancolie qu'exhale ce pays et des craintes vagues alourdissent son cœur. En décembre (*1883*) il revient chez ses parents. A cette époque son père est pasteur à Nuenen. Il lui a tout pardonné.

D'abord Vincent semble avoir retrouvé la paix spirituelle et le désir du travail intensif. Il installe un atelier chez le sacristain de l'église catholique. Son genre ne plaît guère aux habitants du village. Les discussions avec son père reprennent. Elles ont pour origine cette fois-ci, des dissentiments religieux, car Vincent est alors complètement détaché de ses croyances antérieures.

Sa mère se casse une jambe : il la soigne avec un méticuleux dévouement et cette occupation qui l'absorbe, le

préserve momentanément d'idées mauvaises et d'actes irréfléchis. C'est un court répit.

Une nouvelle tragédie sentimentale ramène les complications habituelles et leurs funestes conséquences.

Une voisine, riche, pas jolie, pas jeune, mais cultivée et douce s'éprend de lui — lui qu'aucune femme n'a encore aimé. Son cœur répond vite à cet amour inattendu. Mais les parents de la jeune femme inquiétés par la mauvaise réputation de Vincent s'opposent aux projets de mariage conçus par les amoureux. La bien-aimée tente de se suicider, elle se blesse grièvement. On la conduit à Utrecht dans une maison de santé.

Un déchirant chagrin saisit Vincent, assombrissant à nouveau son caractère. Les discussions avec son père reprennent. Ce dernier, atteint d'une maladie de cœur, meurt subitement le 26 mars 1885. La douleur de Vincent fut réelle. Il chercha une consolation en de grandes excursions qu'il fit à travers la campagne de Nuenen où abondaient ses motifs préférés : des groupes de chaumières, des paysans peinant au labeur des champs et des tisserands à leur métier dans des chambres sombres.

Dans ce temps-là il peignit un grand tableau *Les Mangeurs de pommes de terre* dont il fit cadeau à Théodore et qui est considéré comme la toile la plus caractéristique de la période noire de son œuvre dite *hollandaise*.

Cependant à Nuenen, il perçoit que l'hostilité des gens s'amplifie. Le curé catholique et le nouveau pasteur interdisent aux villageois de poser pour lui. Ils le prennent pour un fou.

Vincent songe à quitter Nuenen.

Brusquement en novembre 1885 il s'enfuit à Anvers. Il vivra trois mois dans cette ville, dans une fièvre de labeur opiniâtre : dessins et peintures naissent sans trêve. Il fréquente l'Académie et naturellement il a d'orageuses discussions avec les professeurs qui se scandalisent de ses audaces artistiques. Il travaille tant qu'il en tombe malade, Théodore accourt (*15 février 1886*). Il le trouve très faible et lui conseille d'aller se reposer à Nuenen.

Vincent préférerait suivre son frère à Paris où il habite, étant employé à la Galerie Goupil, boulevard Montmartre.

Lorsque Théodore fut parti, Vincent désira plus vivement encore le rejoindre, tant et si bien que vers la fin de février, il annonça son arrivée à Théo, lui donnant rendez-vous au Louvre, dans le Salon Carré.

A Paris, Vincent s'installe chez Théodore. Ce dernier lui conseille de fréquenter un atelier de peinture. On choisit celui du célèbre Cormon. Comme à l'Académie d'Anvers Vincent y fit scandale, mais, chose plus appréciable, il y rencontra Toulouse-Lautrec et Émile Bernard et se lia d'amitié avec eux.

Lorsqu'il n'est pas à l'atelier Cormon — qu'il abandonna au bout de trois mois — il aime à errer sur la Butte Montmartre. Il y découvre d'intéressants motifs. Dans sa chambre il peint des fleurs, des natures mortes diverses. Il fait connaissance avec l'école impressionniste.

Du coup sa palette se transforme, s'éclaircit, s'illumine. Ses maîtres deviennent Monet, Pissarro, Sisley et aussi Seurat.

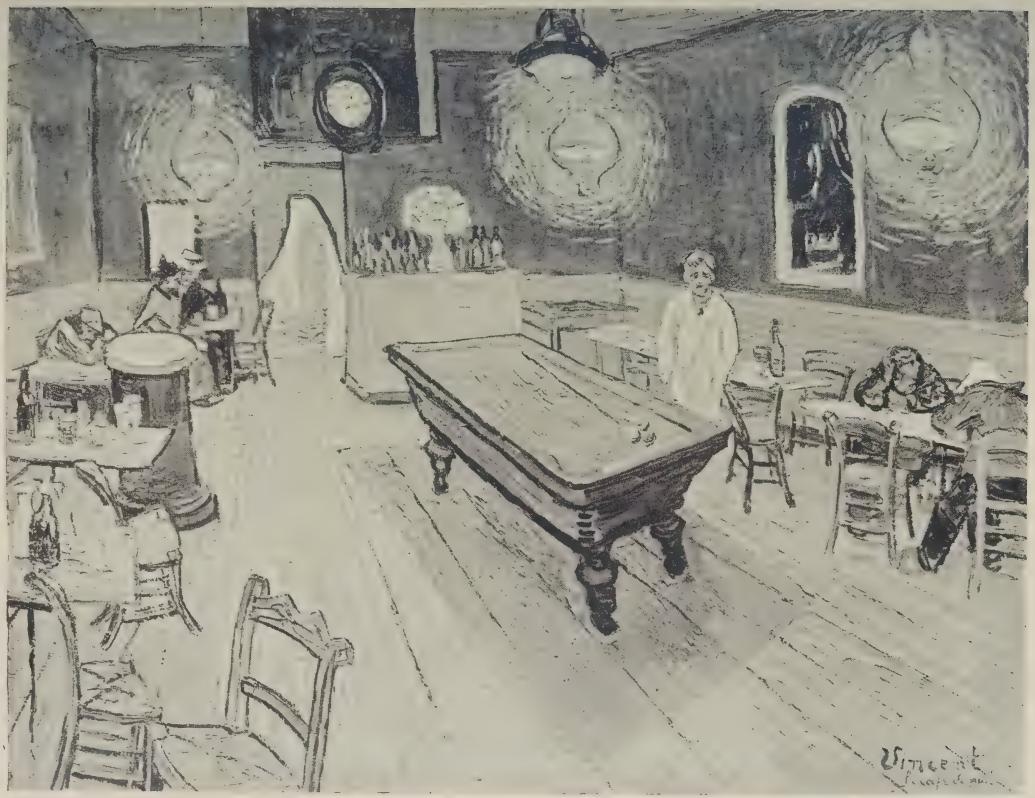
Au mois de juin Théodore qui habitait rue de Laval (actuellement rue Victor Massé) change d'appartement et se fixe au 54 de la rue Lepic.

La cohabitation des deux frères réussit bien tout d'abord. Vincent travaille dans le calme et semble parfaitement heureux. Mais ces heureux jours ne durèrent pas. A l'automne des discussions irritantes commencent. Tout est sujet de dispute pour Vincent. Il a de terribles colères ; Théodore si patient, si affectueux, si endurant, en arrive à écrire à sa famille : « La maison est pour moi presque intenable... j'espère qu'il ira habiter de son côté... Il y a deux êtres dans lui, l'un merveilleusement doué, fin et doux, l'autre égoïste et insensible. Il est certain qu'il est son propre ennemi, car ce n'est pas seulement la vie des autres qu'il empoisonne, mais la sienne. »

Au printemps de l'année 1887 une détente se produit. Vincent aime à aller peindre dans la banlieue, à Asnières, à Saint-Ouen, à Suresnes. Émile Bernard habite la première localité, Vincent vient l'y voir de temps à autre, mais un jour il se prend violemment de querelle avec le père de son ami.

Ses relations avec les peintres indépendants s'élargissent. Il fait la connaissance de Gauguin, de Guillaumin, de Signac. Il expose des toiles au foyer du Théâtre-Libre et dans un café montmartrois, créé par un ancien modèle de Corot, « la Segattori », dont il devient l'amant.

A certains moments, il est très excité. Il parle fort, gesticule, rugit. Ses confrères ont parfois peur de lui. Tel fut le cas pour Guillaumin.



Le Café de nuit, a Arles

« Je vais aujourd'hui commencer l'intérieur de ce café où je loge, le soir au gaz. C'est ce qu'on appelle un café de nuit ; ils sont assez fréquents... » *(Correspondance)*.

LE LUPANAR, A ARLES

« J'ai fait de tête une étude de bordel pour Bernard » (*Correspondance*).

Voici, à ce sujet, ce que nous rapporte Coquiot :

Guillaumin a conservé le souvenir d'un Van Gogh s'emportant tout de suite en discutant (il lui rappelait le *Tasse chez les fous* de Delacroix). Vincent se déshabillait, se mettait à genoux pour mieux s'expliquer et rien ne pouvait le calmer. Aussi Guillaumin se tenait toujours sur le qui-vive. Un jour, Vincent aperçoit chez Guillaumin des toiles qui représentent en divers mouvements des *Déchargeurs de sable* ; tout d'un coup il devient furieux, criant que les mouvements sont faux, et il se met à sauter par l'atelier, à remuer une pelle imaginaire, à lever les bras, à esquisser tous les gestes qu'il estime valables.

L'année 1887 s'achève. 1888 commence. Vincent est toujours content d'habiter Paris. L'hiver règne. Il déteste cette saison cruelle et hargneuse pour laquelle il eut toujours de l'effroi, de la crainte. Il rêve à la lumière joyeuse et à la bienfaisante chaleur du midi de la France. Lautrec lui conseille d'aller en Provence. Il retient cette suggestion et ne tarde pas à vouloir la réaliser.

A la fin de février il se met en route pour Arles.

Ce départ dut apporter un vif apaisement à Théodore. Il redevenait le maître de son logis et de sa personne. Il en profita pour se fiancer et se marier.

CHAPITRE II

LA FOLIE CONFIRMÉE

Ah ! nous autres toqués, jouissons-nous tout de même de l'œil, n'est-ce pas ?

Hélas ! la nature se paie sur la bête, et nos corps sont méprisables et une lourde charge parfois. Mais, depuis Giotto, souffreteux personnage, il en est ainsi.

Ah ! tout de même, quelle jouissance pour l'œil et quel rire que le rire édenté de Rembrandt, la tête coiffée d'un linge, la valette à la main !

Vincent VAN GOGH, Correspondance.

Vincent en arrivant à Arles fut sans doute déçu. Il ne trouva pas le soleil. Le ciel était brouillé. Il neigeait, il gelait ; une épaisse couche blanche couvrait la ville et la campagne avoisinante. Néanmoins les amandiers étaient en fleurs.

Il s'installe dans un modeste hôtel-restaurant et se met tout de suite au travail.

Il peint « *une vieille femme arlésienne, un paysage avec de la neige, une vue d'un bout de trottoir avec la boutique d'un charcu-*

tier, la campagne blanchie avec la ville dans le fond et deux petites études d'une branche d'amandier fleurie. »

Enfin le temps change, s'adoucit, le ciel devient *d'un bleu dur avec un grand soleil brillant* et la neige fond avec rapidité. Le vrai visage de la Provence lui apparaît.

Chaque jour il va peindre dans les alentours. Il a *une fièvre de travail continuelle.*

Sa santé le contente suffisamment. Il écrit à Théo [1] :

L'air d'ici me fait décidément du bien ; je t'en souhaiterais à pleins poumons ; un de ses effets est assez drôle, un seul petit verre de cognac me grise ici, donc n'ayant pas recours à des stimulants pour faire circuler mon sang, quand même la constitution s'usera moins.

On peut conclure de ces derniers mots qu'il usait volontiers d'alcool à Paris et dans le Nord pour *faire circuler* son sang. Il en conviendra d'ailleurs lui-même ultérieurement. Il n'est pas fort satisfait de son estomac :

Seulement j'ai l'estomac terriblement faible depuis que je suis ici, enfin c'est une affaire de longue patience probablement.

1. Au cours de ce chapitre et des suivants nous donnerons de nombreux fragments de lettres écrites par Vincent à son frère Théodore. Ces lettres figurent dans le tome III de l'ouvrage intitulé : *Vincent Van Gogh, Brieven aan Zijn Broeder,* publié en 1914 à Amsterdam, par M^me^ J. Van Gogh-Bonger, épouse de Théodore. Ce recueil, surtout ce tome troisième, est une source documentaire, quant au développement de la maladie de Vincent, de la plus haute importance. Les missives de ce dernier tome sont écrites en français — précieux avantage. Vincent malgré sa connaissance imparfaite de notre langue, s'y montre en quelque sorte un grand écrivain. Sa phrase est souvent large, sonore, harmonieuse et d'une coloration tout à fait picturale.

LE FACTEUR ROULIN

«... J'ai gardé le grand portrait du facteur. Sa tête ci-jointe est peinte en une séance.»
(*Correspondance*)

La « Berceuse ». Femme du facteur Roulin

Cet organe le tourmentera encore, il s'en plaindra fréquemment. Il se lamente aussi sur la cherté de la vie. Il dépense plus qu'il ne le prévoyait (cinq à six francs par jour !).

A l'entrée de la ville, dans un pavillon de la place Lamartine, au n° 2, il loue *l'aile droite de cette construction qui contient quatre pièces ou plutôt deux avec deux cabinets*. Il veut en faire un atelier. Ce pavillon existe encore actuellement, mais la partie qui fut habitée par Vincent a subi d'importantes transformations ; aujourd'hui, c'est un bureau de tabac doublé d'un bar avec terrasse, qui se pare orgueilleusement du titre de *Civette*. Une petite plaque placée sur la façade, à la hauteur du premier étage, rappelle que Van Gogh, « peintre hollandais », l'habita en 1888-89.

Bientôt, par raison d'économie, il vient habiter ce petit logement. Il eut à le meubler et pour cela, comme d'habitude, il fit appel à l'aide financière de Théo, son habituel bailleur de fonds.

Mais il s'est trop rapidement félicité de son état de santé. Il écrit à Théodore :

J'étais sûrement sur le droit chemin d'attraper une paralysie quand j'ai quitté Paris. Ça m'a joliment pris après ! Quand j'ai cessé de boire, quand j'ai cessé de tant fumer, quand j'ai recommencé à réfléchir au lieu de chercher à ne pas penser — mon Dieu quelles mélancolies et quel abattement. Le travail dans cette magnifique nature m'a soutenu au moral, mais encore là, au bout de certains efforts, les forces me manquaient.

Et il ajoute — Théodore, de son côté, n'étant pas dans un excellent état nerveux :

Eh bien, voilà pourquoi sans doute, lorsque je t'écrivais l'autre jour, je disais que si tu quittais les Goupil, tu te sentirais mieux au moral probablement, mais que la guérison serait très douloureuse. Tandis que la maladie même, on ne la sent pas. Mon pauvre ami, notre névrose, etc., vient bien aussi de notre façon de vivre un peu trop artistique, *mais elle est aussi un héritage fatal* [1], puisque dans la civilisation on va en s'affaiblissant de génération en génération. Si nous voulons envisager en face le vrai état de notre tempérament, *il faut nous ranger dans le nombre de ceux qui souffrent d'une névrose, qui vient déjà de loin* [2].

Il ne parvient pas décidément à s'accommoder de la cherté de la vie à Arles, ce qui lui cause de vives préoccupations :

Ce qui me rend souvent triste, c'est que c'est plus cher que je n'avais calculé et que je n'arrive pas à me débrouiller aux mêmes frais que ceux qui sont allés en Bretagne, Bernard et Gauguin.

Et cependant il fréquente un restaurant où le repas lui coûte un franc. D'autre part son loyer n'est que de quinze francs par mois.

A la fin de mai sa santé qui était meilleure — *l'estomac depuis le mois écoulé a gagné énormément* — lui cause à nouveau quelques inquiétudes :

Je souffre encore *d'émotions mal motivées* [3] mais involontaires, ou *d'hébétement de certains jours* [4], mais cela va en se tranquillisant.

Ces troubles fugaces méritent d'être notés car ils sont très significatifs de sa maladie.

1. Non souligné dans le texte.
2,3,4. Non souligné dans le texte.

Mais voici venir l'été, sa saison favorite. Le soleil règne en triomphateur splendide. Il veut l'enfermer dans ses toiles :

C'est devenu autre chose qu'au printemps, mais certes j'aime pas moins la nature qui commence à être brûlée dès maintenant. Dans tout il y a du vieil or, du bronze, du cuivre dirait-on et cela avec l'azur vert au ciel chauffé à blanc, cela donne une couleur délicieuse, excessivement harmonieuse, avec des tons rompus à la Delacroix.

Au cœur de l'été il écrira :

Maintenant nous avons une très glorieuse forte chaleur sans vent ici, ce qui fait bien mon affaire. Un soleil, une lumière, que faute de mieux, je ne peux appeler que jaune, jaune soufre, pâle, citron pâle, or. Que c'est beau le jaune !

Il dira encore ceci :

Ici la nature est extraordinairement belle. Tout et partout la coupole du ciel est d'un bleu admirable, le soleil a un rayonnement de souffre (*sic*) pâle et c'est doux et charmant comme la combinaison des bleus célestes et des jaunes dans les Van der Meer de Delft. Je ne peux pas peindre aussi beau que cela, mais cela m'absorbe tant que je me laisse aller sans penser à aucune règle.

Un jour une idée naît dans son esprit : pourquoi n'appellerait-il pas auprès de lui son ami le peintre Gauguin ? Il est pauvre comme lui-même, en réunissant leurs chétives ressources par une vie commune, l'existence de l'un et de l'autre serait facilitée et rendue plus agréable. Ce serait d'ailleurs un essai d'application d'une vieille et très chère théorie : les peintres auraient tout à gagner à vivre grou-

pés dans des sortes de colonies, de phalanstères : *Tu sais que cela m'a toujours semblé idiot que les peintres vivent seul*, etc. *On perd toujours quand on est isolé*, explique-t-il à Théodore en lui soumettant ce projet de cohabitation. Et puisque son frère vient en aide à Gauguin en lui achetant régulièrement des tableaux, Vincent de penser :

> Tu ne peux pas lui envoyer de quoi vivre en Bretagne et à moi de quoi vivre en Provence, mais tu peux trouver bon qu'on partage, et fixer une somme de disons 250 par mois, si chaque mois en outre et en dehors de mon travail, tu aies un Gauguin. N'est-ce pas que pourvu qu'on ne dépasse pas la somme, il y aurait même avantage ? C'est d'ailleurs ma spéculation de me combiner avec d'autres.

Son grand désir de ménager les ressources modestes de Théo lui donne même un jour l'idée inattendue de trouver et d'épouser *une femme avec de l'argent*.

Dans l'attente de la venue de Gauguin il s'en va faire un séjour d'une semaine aux Saintes-Maries au bord de la Méditerranée, là où cette mer *a une couleur comme les maquereaux, c'est-à-dire changeante, on ne sait pas toujours si c'est vert ou violet, on ne sait pas toujours si c'est bleu, car la seconde après le reflet changeant a pris une teinte rose, ou grise*. Il rapporte de cette excursion quelques peintures, quelques dessins — des marines et vues du village.

Peu à peu il se fait des amis dans la ville : le sous-lieutenant de zouaves Milliet rencontré à la maison publique, le facteur Roulin et sa famille, les Ginoux tenanciers du café de la Gare. Ils seront pour lui une riche réserve de modèles.

Voulant peindre des nuits sur les bords du Rhône, le soir il se rend sur les quais avec une couronne de bougies fixée à son chapeau, une autre fois on l'aperçut *grimpé sur les arceaux qui ferment le Théâtre antique, à l'ouest de la Tour Roland et de là, il peignait le Théâtre romain*. Les Arlésiens qui le voient accomplir ces excentricités doutent fortement de sa raison.

L'été se passe dans un labeur intense et régulier.

Enfin le 20 octobre, Gauguin, si longuement attendu, arrive. Dès le lendemain les deux amis se plongent dans le travail. Gauguin est aux anges, quoique à son entrée dans le pavillon de la place Lamartine, il ait senti sourdre en lui un vague malaise ; le désordre du logement lui déplaît et Vincent a écrit sur le mur cette inquiétante affirmation :

Je suis Saint Esprit.
Je suis sain d'esprit.

Cette impression fâcheuse se dissipe vite et la peinture bientôt l'absorbe tout entier : *Nos journées se passent à travailler, travailler toujours ; le soir nous sommes éreintés et nous allons au café, pour nous coucher de bonne heure après ! voilà l'existence*, dit Vincent à Théo. Gauguin peint des *femmes dans une vigne*, puis, *une femme nue, très originale dans du foin avec des cochons*.

Ils font un voyage à Montpellier et admirent au musée la collection Bruyas.

Cet heureux temps ne dura pas. D'âpres discussions dues à des désaccords esthétiques les dressent l'un contre

l'autre. Gauguin très vaniteux indispose Vincent, si susceptible, si nerveux — par ses paroles et ses airs de supériorité : *La discussion est d'une électricité excessive, nous en sortons parfois la tête fatiguée comme une batterie électrique après la décharge*, écrira Van Gogh. Comme bien l'on pense ce régime fait de travail soutenu, de tension intellectuelle violente, de libations répétées, est des plus funestes pour le pauvre Vincent :

Dans les derniers temps de mon séjour — a raconté plus tard Gauguin — Vincent devint excessivement brusque et bruyant, puis silencieux; quelques jours je surpris Vincent qui levé, s'approchait de mon lit. A quoi attribuer mon réveil, en ce moment. Toujours est-il qu'il suffisait de lui dire gravement : « Qu'avez-vous Vincent », pour que sans mot dire il se remît au lit pour s'endormir d'un sommeil de plomb.

Tout cela n'est pas sans inquiéter Gauguin.
Le 23 décembre, Vincent écrit à Théo :

Je crois que Gauguin s'était un peu découragé de la bonne petite ville d'Arles, de la petite maison jaune, où nous travaillons et *surtout de moi*. En effet, il y aurait pour lui comme pour moi, des difficultés graves à vaincre encore ici. *Mais ces difficultés sont plutôt en dedans de nous-mêmes qu'autre part*. En somme je crois moi, qu'ou bien il partira carrément ou bien qu'il restera carrément.

Un orage approche, il va éclater. Cet ouragan se déchaîne le lendemain même, 24 décembre. Laissons Gauguin nous raconter cette effroyable tempête :

J'eus l'idée de faire son portrait en train de peindre la nature morte qu'il aimait tant — des tournesols. Et le portrait terminé il me dit :

C'est bien moi, mais moi devenu *fou*. Le soir nous allâmes au café

(vous vous souvenez qu'ils avaient cette déplorable habitude d'aller chaque soir au café), il prit une légère absinthe. Soudainement il me jeta à la tête son verre et son contenu. J'évitai le coup, et le prenant à bras le corps, je sortis du café, traversai la place Victor-Hugo *(c'est ainsi que Gauguin nomme la place Lamartine)* et quelques minutes après, Vincent se trouvait sur son lit ; en quelques secondes, il s'endormit pour ne se réveiller que le matin. A son réveil, très calme, il me dit — Mon cher Gauguin, j'ai un vague souvenir que je vous ai offensé hier soir. — Je vous pardonne volontiers et d'un grand cœur, mais la scène d'hier pourrait se reproduire à nouveau et si j'étais frappé, je pourrais ne pas être maître de moi et vous étrangler. Permettez-moi donc d'écrire à votre frère pour lui annoncer ma rentrée. Quelle journée, mon Dieu ! Le soir arrivé, j'avais ébauché mon dîner et j'éprouvai le besoin d'aller prendre l'air aux senteurs des lauriers en fleurs. J'avais déjà presque entièrement traversé la place Victor-Hugo, lorsque j'entendis derrière moi un petit pas rapide et saccadé que je connaissais bien. Je me retournai au moment même où Vincent se précipitait sur moi, un rasoir à la main. Mon regard dut à ce moment être bien puissant, car il s'arrêta et, baissant la tête, il reprit en courant le chemin de la maison...

D'une seule traite, je fus à un hôtel d'Arles où, après avoir demandé l'heure, je retins ma chambre et me couchai. Très agité, je ne pus m'endormir que vers trois heures du matin et je me réveillai assez tard, vers sept heures et demie. En arrivant sur la place, je vis rassemblée une grande foule. Près de notre maison, des gendarmes et un petit monsieur en chapeau melon, qui était le commissaire de police. Voici ce qui s'était passé. Van Gogh rentra à la maison, et immédiatement se coupa l'oreille juste au ras de la tête. *(Vincent se mutila moins grièvement que le dit Gauguin, il s'entailla seulement le lobule de l'oreille gauche)*. Il dut mettre un certain temps à arrêter l'hémorragie, car le lendemain de nombreuses serviettes mouillées s'étalaient sur les dalles des deux pièces du bas. Lorsqu'il fut en état de sortir la tête enveloppée, un béret basque tout à fait enfoncé, il alla droit dans une maison où, à défaut de payse, on trouve une connaissance et donna au « fonctionnaire » son oreille bien nettoyée et renfermée dans une enveloppe :

« Voici, dit-il, en souvenir de moi ! » Puis il s'enfuit et rentra chez lui où il se coucha, et s'endormit. Dix minutes après, toute la rue accordée aux filles de joie était en mouvement et on jasait sur l'événement[3].

C'est à ce moment qu'on alla chercher le commissaire de police. Il fit appeler une voiture et un médecin, et Vincent fut *conduit à l'hôpital, où aussitôt arrivé, son cerveau commenca à battre la campagne.*

Gauguin profitant du désarroi général abandonna son dangereux ami et sans rien dire regagna Paris.

A l'hôpital c'est l'interne Rey, aujourd'hui encore médecin à Arles, qui préside à l'admission de Vincent qui fut placé dans une chambre d'isolement. Il y reste trois jours, tout à fait inconscient. Théodore vient le voir en grande hâte. Quand sa lucidité fut revenue, on le mit dans la salle commune.

Le 1er janvier il peut écrire à son frère. Il quitte l'hospice le 7 janvier (*1889*), mais il y revient chaque jour pour se faire panser :

Ce matin *(lettre du 9 janvier)* j'ai été encore me faire panser à l'hospice et je me suis promené pendant une heure et demie avec l'interne, et nous avons causé un peu de tout, même d'histoire naturelle.

Le futur docteur Rey fit preuve de la plus grande bonté envers Vincent. Pour le distraire, il l'accueillait dans son cabinet et lui prodiguait ses plus chauds encouragements. Vincent, très touché de ce dévouement, veut lui offrir une gravure d'après la *Leçon d'Anatomie*, de Rembrandt. Il songe aussi à faire son portrait.

Le « Petit » du facteur Roulin

LE JARDIN PUBLIC D'ARLES

Relevons ici une erreur maintes fois commise, celle qui consiste à considérer ce jardin comme celui de l'Asile d'aliénés de Saint-Rémy-de-Provence.

Mais il est encore incapable de se remettre à l'ouvrage. Il a des insomnies tenaces qu'il combat par une dose très forte de camphre, qu'il place dans son oreiller et dans son matelas. Il a de vagues idées de suicide : *Tu auras été pauvre tout le temps pour me nourrir, mais moi je rendrai l'argent ou je rendrai l'âme*, avoue-t-il à Théo.

Vers la fin de janvier il recommence à peindre avec acharnement.

Sa santé s'est beaucoup améliorée :

Les hallucinations intolérables ont cependant cessé, actuellement, se réduisant à un simple cauchemar, à force de prendre du bromure de potassium, je crois (*lettre du 28 janvier*).

Il parle à Théo (*lettre du 3 février*) d'une visite assez imprévue qu'il vient de faire :

J'ai été revoir la fille où j'étais allé dans mon égarement, on ne disait là que des choses comme ça, ici dans le pays n'a rien d'étonnant. Elle avait souffert et s'était évanouie, mais avait repris son calme. Et d'ailleurs on dit du bien d'elle.

L'amélioration de sa santé ne se maintient pas. Au début de février une nouvelle crise l'accable. On le réintègre à l'hôpital. La crise ne dure que quelques jours. La raison revient vite. Il peut bientôt sortir. Mais il mange et couche à l'hôpital. Enfin vers le 21 février, il se met à peindre. Au milieu de mars, des gens d'Arles adressent au maire une pétition portant plus de 80 signatures, qui désigne Vincent, *comme un homme pas digne de vivre en liberté, ou quelque chose comme cela*. Il est à présumer que Vincent

a dû se livrer à de nouvelles et inquiétantes excentricités. Il ne doit pas être tout à fait maître de son intelligence, car du 22 février au 19 mars, il n'écrit aucune lettre à Théodore. Toujours est-il que le commissaire de police donne l'ordre de l'interner à nouveau. Cela ne lui plaît pas du tout. Il récrimine contre cette mesure. Dans la lettre du 19 mars il explique à Théo :

> Je t'écris en pleine possession de ma présence d'esprit *(revenue de fraîche date)*, et non pas comme un fou, mais en frère que tu connais... Toutefois est-il que me voici de longs jours enfermé sous clefs et verrous et gardiens au cabanon, sans que ma culpabilité soit prouvée ou même prouvable.

A la fin de mars, Signac vient le voir. Comme ce jour-là il est tranquille et lucide, l'interne lui permet de sortir. Il conduit Signac au logis de la place Lamartine pour lui montrer des peintures. La police ne veut pas tout d'abord les laisser pénétrer dans le pavillon, *et en fin de compte, nous sommes pourtant rentrés*, proclame Vincent.

Signac peut alors admirer sur les murs blanchis à la chaux, ces merveilleux tableaux, ses chefs-d'œuvre : *Les Alyscamps*, *Le Café de nuit*, *La Berceuse*, *L'Écluse*, *Les Saintes-Maries*, *La Nuit étoilée*, etc.

Vincent offrit comme souvenir à son visiteur, *une nature morte qui avait exaspéré les bons gens d'armes de la ville d'Arles, parce que cela représentait deux harengs fumés qu'on nomme gendarmes...*

Signac dans le récit qu'il a fait de cette journée fournit des précisions intéressantes pour nous :

Toute la journée, il me parla peinture, littérature, socialisme. Le soir il était un peu fatigué. Il faisait un coup de mistral effroyable qui a pu l'énerver. Il voulut boire à même un litre d'essence de térébenthine qui se trouvait sur la table de la cheminée. Il était temps de rentrer à l'hospice.

Au début d'avril il revient à sa peinture :

Je vais bien ces jours-ci, sauf un certain fonds de tristesse vague, difficile à définir, mais enfin, j'ai plutôt pris des forces au lieu d'en perdre, et je travaille ; j'ai justement sur le chevalet un verger de pêchers au bord d'un chemin avec les Alpines dans le fond.

On lui a permis à nouveau, en effet, de sortir chaque jour : *vu qu'ici je sors tous les jours maintenant. et que je crois que cela peut continuer.*

Cela ne continua pas. On ne pouvait garder Vincent beaucoup plus longtemps à l'hospice. M. Salles, pasteur protestant attaché à l'hôpital et qui s'intéresse beaucoup à lui, lui conseille d'entrer dans une maison de santé spéciale et lui signale l'asile de Saint-Rémy-de-Provence, à 25 kilomètres d'Arles.

Le 21 avril, Vincent écrit à Théo :

A la fin de ce mois, je désirerais aller encore à l'hospice à Saint-Rémy ou une autre institution de ce genre, dont M. Salles me parlait. Excuse-moi d'entrer dans des détails pour raisonner tout le pour et le contre d'une telle démarche. Cela me casserait beaucoup la tête d'en causer. Suffira j'espère, que je dise que je me sens décidément incapable de recommencer à reprendre un nouvel atelier et d'y rester seul, ici à Arles ou ailleurs, cela revient au même pour le moment ; j'ai essayé de me faire à l'idée de recommencer, pourtant pour le moment pas possible.

J'aurais peur de perdre la faculté de travailler, qui me revient maintenant, en me forçant et ayant en outre toutes les autres responsabilités sur le dos, d'avoir un atelier. Et provisoirement je désire rester interné, autant pour ma propre tranquillité que pour celle des autres. Ce qui me console un peu, c'est que je commence à considérer la folie comme une maladie comme une autre, et accepte la chose comme telle, tandis que dans les crises mêmes, il me semblait que tout ce que je m'imaginais était la réalité. Enfin justement je ne veux pas y penser ni en causer. Fais-moi grâce des explications, mais à toi, à MM. Salles et Rey, je demande de faire en sorte que, fin du mois ou commencement du mois de mai, j'aille là-bas comme pensionnaire interné.

Recommencer cette vie de peintre de jusqu'à présent, isolée dans l'atelier tantôt, et sans autre ressource pour se distraire que d'aller dans un café, ou un restaurant, avec toute la critique des voisins, etc. *je ne peux pas;* aller vivre avec une autre personne, fût-ce un autre artiste — difficile — très difficile — on prend sur soi une trop grande responsabilité. Je n'ose pas même y penser.

Il a encore l'étrange idée de s'engager dans la légion étrangère :

Moi je ne serais pas malheureux ni mécontent, si d'ici quelque temps, je pouvais m'engager dans la légion étrangère pour 5 ans (on a jusqu'à 40 ans je crois), ma santé au point de vue physique va mieux qu'auparavant et cela me ferait peut-être plus de bien que tout le reste de faire le service *(lettre du 29 avril)*.

Puis il ajoute :

J'ai été voir M. Salles avec ta lettre pour le directeur de l'Asile de Saint-Rémy et il y va aujourd'hui même, ainsi fin semaine cela sera j'espère arrangé.

Il a de nouveau des idées de suicide :

Si j'étais sans ton amitié, on me renverrait sans remords au suicide,

L'Italienne

VINCENT A L'OREILLE COUPÉE

Portrait de Van Gogh par lui-même.

et quelque lâche que je sois je finirais par y aller. Là, ainsi que tu le verras j'espère, est le joint où il nous est permis de protester contre la société et de nous défendre.

M. Salles, qui a été à Saint-Rémy, lui apprend qu'on ne veut pas lui permettre la peinture hors de l'établissement, ni le prendre à moins de 100 francs par mois. Ces mauvais renseignements l'inclinent plus que jamais vers un engagement dans la légion étrangère. *Mais voudra-t-on me prendre comme soldat?* ajoute-t-il prudemment. Il a questionné, sans doute, à ce sujet, l'interne Rey qui ne lui a laissé, à n'en pas douter, que bien peu d'espoir.

M. Rey pensait que les crises de Vincent relevaient de l'épilepsie, épilepsie réveillée par les excès d'alcool et de tabac :

M. Rey dit qu'au lieu de manger assez et régulièrement, je me suis surtout soutenu par le café et l'alcool. *J'admets tout cela... (lettre du 24 mars)*. Maintenant tu comprends bien que l'alcool a été certainement une des plus grandes causes de ma folie, c'est alors venu très lentement et s'en irait lentement aussi, en cas que cela s'en aille, bien entendu *(lettre du 21 avril)*.

Lorsque Vincent apprit à M. Rey son projet d'engagement à la légion, celui-ci dut lui exposer nettement son opinion, quant à la nature de sa maladie, car dans sa lettre du 2 mai, Vincent dit à Théo :

Maintenant si certes ici je risque fort d'être refusé *(à la légion)* parce qu'ils savent que je suis aliéné ou épileptique probable pour de bon (quoique, à ce que j'ai entendu dire, il y ait 50.000 épileptiques en France, dont 4.000 seulement internés et qu'ainsi c'est pas si extraordinaire).

Les explications de l'interne n'étaient pas inutiles ; quelques jours auparavant, Vincent ne croyait-il pas être cancéreux :

Ah le cancer — c'est dur et difficile ; à propos sais-tu que c'est très curieux que durant tout cet étrange et inexplicable mouvement qui a eu lieu à Arles et où j'ai été mêlé *(il entend par là le « mouvement » de la population contre lui qu'il pensait dû à une sorte de panique générale causée par des secousses sismiques)*, il était continuellement question du cancer. Je crois que selon leur croyance à ces vertueux indigènes qui savent si bien l'avenir, il paraît, je crois, que selon eux, moi je serai gratifié de cette maladie-là.

Il ne persista pas dans ces baroques idées d'engagement et Théodore lui écrivant aux premiers jours de mai pour lui apprendre qu'il a prié M. Salles de le conduire à l'asile de Saint-Rémy, il répondit très satisfait : *Ma foi — va pour Saint-Rémy, alors.* Et le 9 mai, en compagnie du pasteur, il quittait Arles, s'en allant vers de nouvelles douleurs.

CHAPITRE III

LA MAISON DES « FOUS OU TOQUÉS DIVERS »

Apprendre à souffrir sans se plaindre, apprendre à considérer la souffrance sans répugnance, c'est justement un peu là qu'on risque le vertige, et cependant entrevoit-on même une vague probabilité que dans l'autre côté de la vie nous nous apercevrons des bonnes raisons d'être de la douleur, qui vue d'ici occupe parfois tellement tout l'horizon qu'elle prend des proportions de déluge désespérant.

VAN GOGH, Correspondance.

L'Asile de Saint-Rémy se trouve sur la route de Maussane, aux pieds de la chaîne des Alpilles, à côté de ces deux monuments antiques très connus : *L'arc de triomphe de Marius* et *le Mausolée des Jules*, « glorieux restes de la grandeur romaine ».

La maison domine une contrée riche, spacieuse, d'un riant aspect. Au Nord à un kilomètre plus bas est la ville de Saint-Rémy, ancienne *Glanum*, bien connue pour la salubrité et la pureté de son climat qui l'a préservée des maladies et des influences épidémiques qui ont régné tour

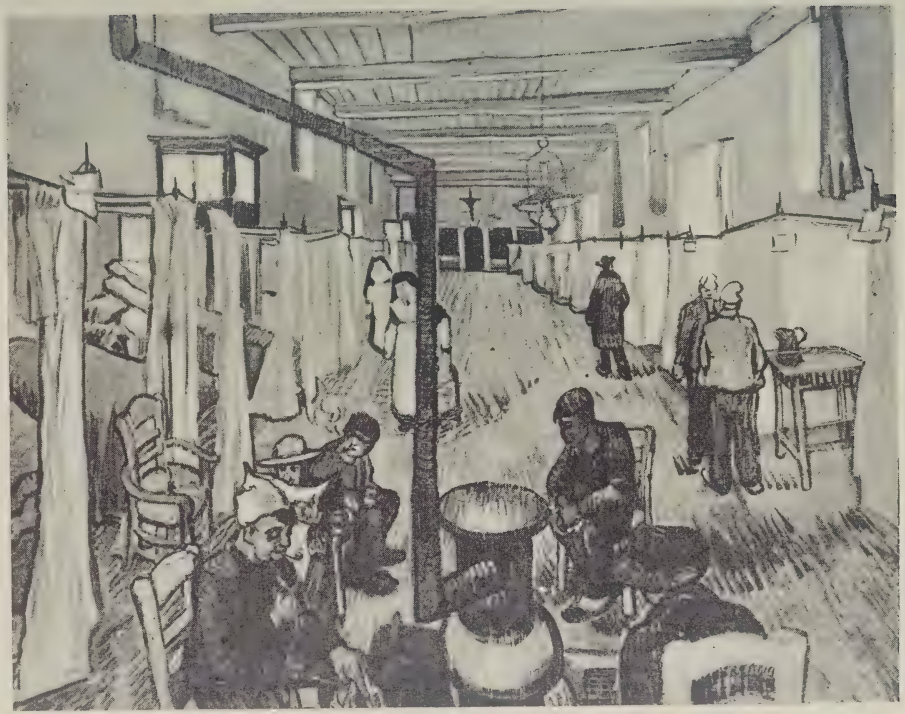
U. OF ILL. LIB.

à tour dans le midi de la France. Au delà est une vaste plaine d'une grande richesse, dans laquelle se voient les petites villes d'Eragues, de Château-Renard, de Maillane, etc... La vue est bornée par un horizon qui s'étend jusqu'aux montagnes du Gard et de Vaucluse, et forme un panorama magnifique qui permet de distinguer Avignon d'un côté et Tarascon de l'autre [1].

Cet asile fut fondé au commencement du XIX^e^ siècle par le docteur Mercurin, « aliéniste et praticien remarquable ». Les bâtiments — ou tout au moins le noyau primitif — furent jadis un chapitre construit vers le XII^e^ siècle par des chanoines réguliers suivant la règle de saint Augustin [4]. On appelait ce couvent *Saint-Pierre de Mausole : Sanctus Paulus,* en l'honneur de saint Paul Triscastin qui, au V^e^ siècle, avait fait élever en ce lieu une chapelle, *a Mausoleo,* à cause du voisinage des « Antiques » dont l'un passe, peut-être à tort, pour un mausolée. L'Asile offre à admirer un élégant campanile et un merveilleux cloître romans. On y accède par une longue allée bordée d'immenses pins, d'iris et d'acanthes.

L'établissement était dirigé, lorsque Van Gogh y entra, par le Docteur Peyron qui en était conjointement le médecin. Le Docteur avait alors une cinquantaine d'années. Vincent dira de lui : *C'est un petit homme goutteux, veuf depuis quelques années, et qui a des lunettes très noires.* Petit, mais gros aussi. Un de ses anciens malades « per-

1. Extrait d'une brochure-réclame éditée pour le compte de l'Asile par Victor Masson et fils (Paris, 1866) et qu'on trouvera transcrite tout entière dans le *Vincent Van Gogh* de G. Coquiot (p. 203 à 211 de la 6^e^ Édition, Paris, Ollendorf). On peut la consulter avec plusieurs autres à la bibliothèque du Musée Calvet à Avignon.



La salle des hommes a l'hopital d'Arles

Peinte par Van Gogh durant le séjour qu'il y fit en 1889.

LE JARDIN INTÉRIEUR DE L'HOSPICE D'ARLES

Ce jardin est d'ordinaire considéré, et absolument à tort, comme le jardin de l'asile d'aliénés de Saint-Rémy-de-Provence.

sécuté, persécuteur », dans un mordant pamphlet, le représentait « avec un ventre énorme, moitié Silène, moitié Falstaff ». Il avait été d'abord médecin de la marine, puis oculiste à Marseille ; enfin sa goutte l'avait sans doute déterminé à prendre ce dernier poste, qui était de tout repos.

Son établissement comprenait « un quartier des Messieurs » et « un service des Dames ».

Chez les hommes des infirmiers s'occupaient des pensionnaires sous la conduite d'un surveillant-chef. Des religieuses dirigées par une supérieure administraient « lingerie, buanderie, vestiaires, menus détails d'approvisionnement et de distribution de nourriture » et donnaient leurs soins aux malades du quartier des dames.

La supérieure était M^me^ Deschanel, en religion sœur Epiphane qui, très âgée, est encore en fonctions actuellement. Elle assure en outre la direction de l'établissement, le médecin de l'Asile n'ayant plus de nos jours des attributions administratives.

Sœur Épiphane a gardé un souvenir très net de « Monsieur Vincent ». Elle seule pressentit son talent. Elle pensa même lui demander une toile pour décorer la salle de réunion des Sœurs, mais ses compagnes l'en dissuadèrent fortement. Ce qui l'étonnait le plus dans les toiles de Van Gogh c'était l'empâtement de la couleur « en pâtés d'hirondelles », en « pompons de couleurs », suivant ses expressions. Elle était stupéfaite de la rapidité avec laquelle il travaillait. C'était d'ailleurs un sujet d'étonnement pour tout le monde à l'Asile. Le fils du

Docteur Peyron écrit dans une lettre récente qui nous fut confiée, que Vincent peignait « à la vapeur ».

Le court trajet d'Arles à Saint-Rémy se fit sans incident, et M. Salles put écrire à Théodore : « Notre voyage s'est effectué dans d'excellentes conditions. M. Vincent était parfaitement calme, et a expliqué lui-même son cas au Directeur comme un homme qui a pleine conscience de sa situation ! »

Le nouveau pensionnaire fut inscrit à la première colonne du grand registre n° 4 des placements volontaires à l'Asile de Saint-Rémy, au folio 142 :

Monsieur Van Gogh Vincent, âgé de trente-six ans, peintre, né en Hollande à Groot-Zandeel (sic), habitant actuellement Arles (B.-d.-R.).

A la seconde colonne qui porte comme en-tête : « Noms, prénoms, âge, domicile, profession et qualité de la personne qui fait le placement », on lit : *M. Van Gogh Théodore, âgé de trente-deux ans, né en Hollande, habitant Paris (Seine), frère du malade.*

A la 3e colonne : « Transcription du certificat du médecin joint à la demande », est le certificat du docteur Urpar, médecin en chef de l'hôpital d'Arles.

Je soussigné médecin en chef de l'hôpital certifie, que le nommé Van Gogh (Vincent), âgé de 35 ans, a été atteint il y a six mois de manie aiguë avec délire généralisé. A cette époque, il s'est coupé l'oreille. Actuellement son état s'est beaucoup amélioré, mais cependant, il lui paraît utile d'être soigné dans un asile d'aliénés.

Arles, le 7 mai 1889.

Signé : Dr Urpar.

Pour copie conforme, le directeur : Dr Peyron.

Le Dr Urpar ne dut pas soigner Vincent de bien près, son interne Rey paraissant bien s'être réservé ce rôle. D'ailleurs ce certificat au diagnostic assez vague démontre qu'il n'avait guère observé la marche de la maladie.

A la 4e colonne du registre, le lendemain, le Dr Peyron inscrivait le certificat dit « des vingt-quatre heures ».

Je soussigné, docteur en médecine, directeur de la Maison de Santé de Saint-Rémy, certifie que le nommé Van Gogh (Vincent), âgé de trente-six ans, natif de Hollande, et actuellement domicilié à Arles (B.-du-R.), en traitement à l'hôpital de cette ville, a été atteint de manie aiguë, avec hallucinations de la vue et de l'ouïe qui l'ont porté à se mutiler en se coupant l'oreille. Aujourd'hui, il paraît revenu à la raison, mais il ne se sent pas la force et le courage de vivre en liberté et a demandé lui-même son admission dans la maison. J'estime, en conséquence de tout ce qui précède, que M. Van Gogh est sujet à des attaques d'épilepsie, fort éloignées les unes des autres, et qu'il y a lieu de le soumettre à une observation prolongée dans l'établissement.

Saint-Rémy, le 9 mai 1889.

Signé : Docteur Peyron.

Au-dessous on lit le certificat dit « de Quinzaine » :

Je soussigné, Docteur en médecine, Directeur de la maison de santé de Saint-Rémy, certifie que le nommé Van Gogh Vincent, âgé de trente-six ans, natif de Hollande, entré le 8 mai 1889, atteint de manie aiguë avec hallucinations de la vue et de l'ouïe, à éprouvé une amélioration sensible dans son état, mais qu'il y a lieu de le maintenir dans l'établissement pour continuer son traitement.

Saint-Rémy, le 25 mai 1889.

Signé : Docteur Peyron.

Une note complémentaire (Colonne n° 6, notes mensuelles du médecin de l'asile), rédigée par le Dr Peyron, apporte les précisions suivantes :

Ce malade arrive de l'hôpital d'Arles où il était entré à la suite d'un accès de manie aiguë qui était survenu brusquement accompagné d'hallucinations de la vue et de l'ouïe qui le terrifiaient. Pendant cet accès, il se coupa l'oreille gauche, mais il ne conserve de tout cela qu'un souvenir très vague et ne peut s'en rendre compte. Il nous raconte qu'une sœur de sa mère était épileptique, et qu'on compte plusieurs cas dans sa famille. Ce qui s'est passé chez ce malade ne serait que la continuation de ce qui s'est passé chez plusieurs membres de sa famille. Il a voulu reprendre sa vie habituelle en sortant de l'hospice d'Arles, mais il a été obligé d'y rentrer au bout de deux jours, parce qu'il éprouvait de nouveau des sensations et des cauchemars pénibles pendant la nuit; c'est de cet hôpital qu'il vient directement à la maison de santé sur sa demande.

En 1889, à l'asile Saint-Paul les pensionnaires payaient chaque mois 200 francs pour la 1e classe, 150 francs pour la 2e et 100 francs pour la 3e qui fut celle de Vincent.

Les malades étaient peu nombreux dans le « quartier des Messieurs », une dizaine seulement. De nos jours, par manque de personnel, on ne prend plus d'hommes à l'asile Saint-Rémy, et le vaste bâtiment qui les abritait jadis est abandonné. Les tableaux de Vincent ont fait connaître ce bâtiment des « Messieurs », longue construction à un étage avec une porte d'entrée cintrée, flanquée de deux colonnes doriques, où l'on accède par quelques marches. Au-devant s'étendait un *grand jardin désolé planté de grands pins sous lesquels* poussait, *haute et mal*

entretenue, une herbe entremêlée d'ivraies diverses mais aussi où abondaient des lierres rampants, des pervenches et des buissons d'iris.

Vincent ne fut pas mécontent de son premier contact avec la maison de santé :

Je t'assure que je suis bien ici..... J'ai une petite chambre à papier gris vert, avec deux rideaux vert d'eau, à dessins de roses très pâles ravivies (*sic*) de minces traits de rouge sang.

Ces rideaux, probablement des restes d'un riche ruiné et défunt, sont fort jolis de dessin. De la même source provient probablement un fauteuil très usé, recouvert d'une tapisserie tachetée à la Diaz ou à la Monticelli, brun, rouge, rose, blanc, crème, noir, bleu myosotis et vert bouteille ; à travers la fenêtre barrée de fer j'aperçois un carré de blé dans un enclos, une perspective à la Van Goyen, au-dessus de laquelle le matin je vois le soleil dans sa gloire. Avec cela — comme il y a plus de 30 chambres vides — j'ai une chambre encore pour travailler.

Par contre il est beaucoup moins satisfait de la nourriture :

Le manger est comme ci, comme ça. Cela sent naturellement un peu le moisi, comme dans un restaurant à cafards de Paris, ou un pensionnat. Ces malheureux ne faisant absoluement rien (pas un livre, rien pour les distraire, qu'un jeu de boules et un jeu de dames), n'ont d'autre distraction journalière que de se bourrer de pois chiches, d'haricots et lentilles et autres épiceries et denrées coloniales par quantités réglées et à des heures fixes. La digestion de ces marchandises offrant de certaines difficultés, ils remplissent ainsi leur journées d'une façon aussi inoffensive que peu coûteuse.

Et cependant l'alléchante brochure-réclame de l'asile Saint-Paul affirmait : « ..... un chef de cuisine habile est

chargé de la préparation des aliments, toujours de premier choix. Les malades sont sûrs de recevoir une nourriture saine, abondante, choisie, variée et même recherchée... Une vacherie suisse, dans l'intérieur de l'établissement, fournit un laitage abondant et naturel. » La même brochure disait encore ceci : « les salons des Messieurs sont pourvus de salles de billard, de musique et d'un bureau pour écrire et dessiner. Des journaux illustrés, des livres et des jeux divers, propres à récréer, sont à leur disposition. Des jardins et parcs ombreux, bien plantés, pourvus d'eau jaillissante et entretenus avec soin entourent les bâtiments et sollicitent d'agréables distractions. »

Il est vrai que c'était au temps où M. Arnoux, médecin de première classe de la marine en non activité, officier de la Légion d'honneur, prédécesseur du Dr Peyron, était directeur, que l'asile Saint-Paul se vantait d'offrir à ses pensionnaires toutes ces délectations.

Le Dr Peyron étant plutôt avare rognait sévèrement sur la nourriture et sur le confort de ses pensionnaires. Il est vrai que sa goutte l'inclinait à chérir les régimes frustes.

Le nouveau pensionnaire demeura rétif à l'ingestion de toutes ces légumineuses. Il se contentait de pain et de soupe, et c'est seulement après sa première crise, que le Dr Peyron lui fit donner de la viande et du vin.

Ce bon Vincent n'a que louanges pour ses camarades d'infortune :

Je voulais te dire que je crois avoir bien fait d'aller ici, d'abord en voyant la réalité de la vie des fous ou toqués divers dans cette ména-

gerie, je perds la crainte vague, la peur de la chose. Et peu à peu puis arriver à considérer la folie en tant qu'étant une maladie comme une autre. *Puis le changement d'entourage à ce que je m'imagine me fait du bien.* Pour autant que je sache, le médecin d'ici est enclin à considérer ce que j'ai eu comme une attaque de nature épileptique.

. . . . . .

Quoiqu'ici il y ait quelques malades fort graves, la peur, l'horreur que j'avais auparavant de la folie, s'est déjà beaucoup adoucie.

Il signale l'émouvante charité que ces tristes malades montrent entre eux :

Et quoique continuellement on entend ici des cris et des hurlements terribles comme des bêtes dans une ménagerie, malgré cela les gens d'ici se connaissent très bien entre eux et s'aident les uns et les autres quand ils tombent dans des crises. En travaillant dans le jardin, ils viennent tous voir et je vous assure sont plus discrets et plus polis pour me laisser tranquille, que par exemple les bons citoyens d'Arles. Il se pourrait bien que je reste ici assez longtemps. Jamais j'ai été si tranquille qu'ici et à l'hospice d'Arles... Je me compterai très heureux s j'arrive à travailler assez pour gagner ma vie, car cela me donne bien du souci, lorsque je me dis que j'ai fait tant de tableaux et de dessins sans jamais en vendre.

Dans une lettre *(datée du 25 mai)* il insiste sur cette bonté que ses compagnons ont les uns pour les autres.

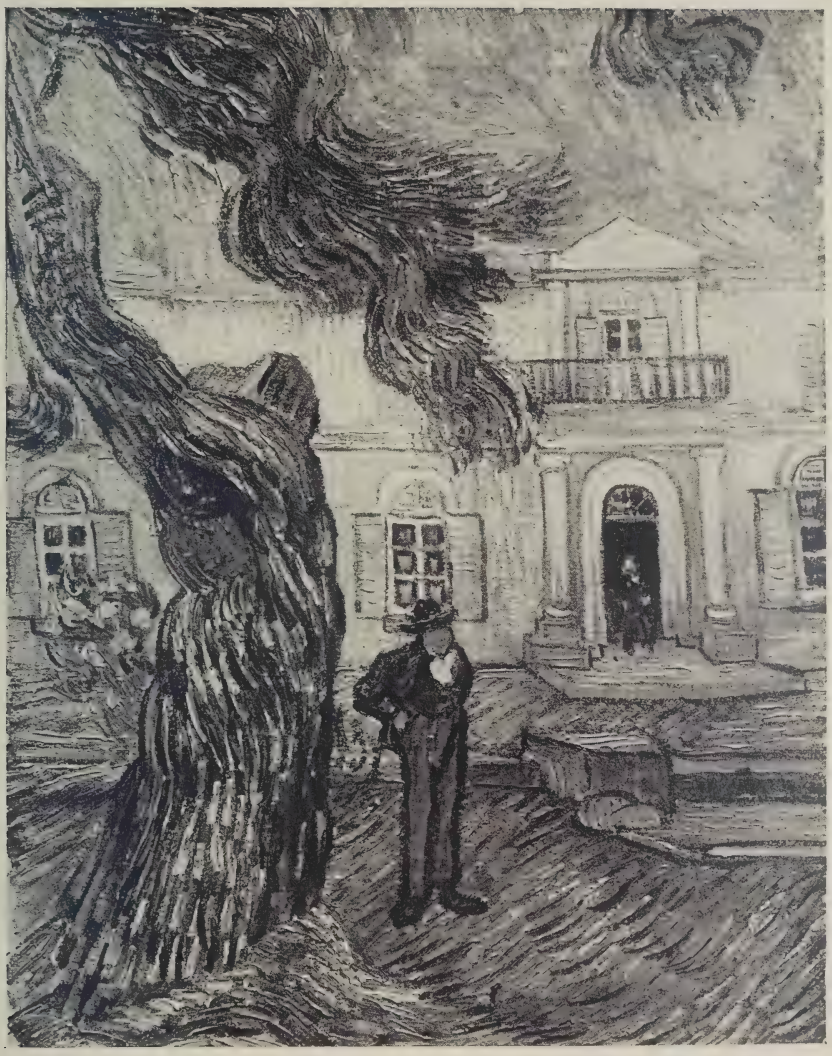
Car quoi qu'il y en ait qui hurlent ou d'habitude, déraisonnent, il y a ici beaucoup de vraie amitié qu'on a les uns pour les autres ; ils disent : il faut souffrir pour les autres, pour que les autres nous souffrent, et autres raisonnements fort justes, qu'ils mettent ainsi en pratique. Et entre nous, nous nous comprenons très bien ; je peux par exemple causer quelquefois avec un, qui ne répond qu'en sons incohérents parce qu'il n'a pas peur de moi. Si quelqu'un tombe dans quelque crise les autres

le gardent et interviennent pour qu'il ne se fasse pas de mal. La même chose pour ceux qui ont la manie de se fâcher souvent. Des vieux habitués de la ménagerie accourent et séparent les combattants si combat il y ait... Il est vrai qu'il y en a qui sont dans des cas plus graves, soit qu'ils sont malpropres, soit dangereux ; ceux-là sont dans une autre cour.

Ce dément *qui ne répond qu'en sons incohérents* était un idiot, âgé de vingt-trois ans, qui, d'après le registre des entrées ne prononçait que des mots inarticulés... il n'avait jamais pu rien apprendre et présentait parfois un état de surexcitation nerveuse qui le portait à des actes de violence pour les motifs les plus futiles... » Il est encore aujourd'hui à l'Asile le seul pensionnaire homme que l'on ait conservé. Il a soixante ans. Si vous visitez Saint-Paul vous le trouverez assis sur une chaise en face de la loge du concierge, place de prédilection qu'il ne quitte guère. Il ne s'exprime toujours que par des sons incompréhensibles. Chaque dimanche il quitte son siège pour s'en aller à la découverte à travers la maison de papier et crayon afin d'écrire. Mais il n'écrit jamais lorsqu'il a trouvé ce qu'il cherchait.

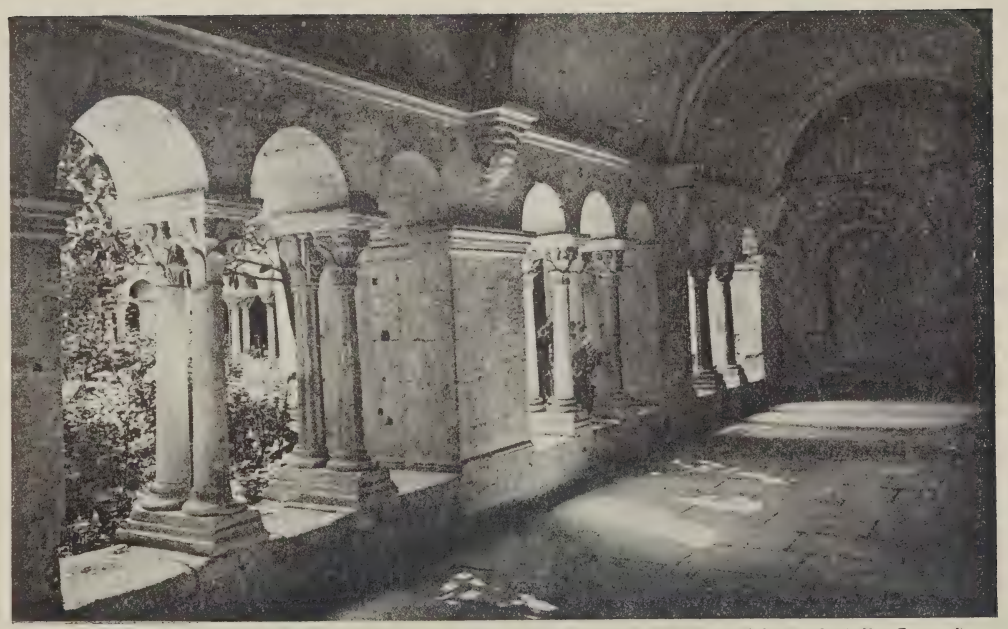
Cette pitié que Vincent porte à ses compagnons d'infortune mentale, fait voir qu'il a gardé cette vieille prédilection qu'il a toujours eue envers les déshérités de ce monde, les moindres en valeur sociale, les derniers en valeur morale, les plus petits en valeur psychique.

Les grands amis de Vincent furent : les pauvres de l'East-End de Londres, les mineurs du Borinage, les tisserands et les pauvres laboureurs de la campagne de Neuenen, à Arles un facteur, un zouave, les patrons du



Le batiment des hommes a l'Asile de Saint-Rémy

Le personnage représenté près de l'arbre est le Dr Peyron, médecin-chef de l'Asile



(*Photo de Mlles Sicard*)

LE CLOITRE DE SAINT-PAUL-DE-MAUSOLE A SAINT-RÉMY-DE-PROVENCE

L'intérieur de ce cloître est un jardin planté de fleurs de toutes les couleurs : pervenches, tournesols, pyramides bleu-tendre, etc.... Il est curieux que Vincent n'ait pas songé à le peindre. Si la grâce romane ne le séduisait pas (il ne s'intéressa jamais aux monuments), du moins les taches multicolores d'une végétation luxuriante auraient pu le tenter.

café de la Gare, à Saint-Rémy, les gardiens de l'asile et ses misérables camarades — tous pliant sous le faix de leur misère sociale ou pathologique.

A côté de cet idiot qui n'émet que des sons gutturaux, les malades qui formaient l'entourage de Vincent, à Saint-Rémy, étaient :

Un malade en plein délire de persécutions avec des hallucinations de l'ouïe..... qui avait beaucoup fatigué son cerveau en préparant l'agrégation de droit. Il prétendait être poursuivi par la police secrète et par M. Mounet-Sully qui lui disait les plus grossières injures, l'accusant d'être un proxénète, un pédéraste, un voleur et un assassin (*Registre de l'Asile n° 4*).

Peu de temps auparavant — Dieu merci, le pauvre homme n'en sut rien, — le 16 août 1888, Mistral, le poète Marius Girard de Saint-Rémy, Paul Mariéton, *Mounet-Sully et sa femme*, au cours d'une excursion à Saint-Rémy, s'étaient arrêtés un moment au pied des Alpilles et avaient admiré « les Antiquités, vénérables vestiges d'architecture romaine », derniers témoins, dans leur vieillesse harmonieuse, de la splendeur passée de la mystérieuse « Cité des Glaniques... » Puis ils étaient entrés à l'asile Saint-Paul. Mariéton, plus en poète qu'en érudit soucieux de l'exactitude, rapporte :

Un son de cloche me fit souvenir de l'Asile de Saint-Rémy, un refuge d'aliénés qui est là tout près, comme endormi dans son vieux parc de prieuré, et qui, voisin de tant de poésie lumineuse, cache tant de misère et d'obscurité... Au bout d'une longue allée de sycomores (*non ce sont des pins*), à gauche, voici d'abord un préau sombre dans les arbres et la maison des fous (*c'est le quartier des Messieurs*). En face, pareil préau et

pareille maison pour les folles... quelques hébétés nous regardent l'œil terne... Nous entrons dans la chapelle. Des sons d'orgues paresseux, une musique d'enfermés, triste s'y traîne, qui serre le cœur..... Ce cloître étouffant nous rappelle une chartreuse italienne où était partout exprimée la mélancolie de la mort. On n'y éprouvait pas les grâces mystiques des couvents franciscains. Ce n'était que l'effroi d'une existence vouée au cercueil[5].

Ah! ces poètes, comme ils voient les choses; il n'y a jamais eu de préau sombre dans les arbres, ni dans les quartiers des hommes, ni dans celui des femmes, bâtiments dissymétriques. Et l'asile Saint-Paul n'a point cet aspect rébarbatif, triste, étouffant, décrit par Mariéton et aussi plus récemment par Coquiot. « Longue façade aux fenêtres étroites, un aspect de prison, pire, maison de torture », qui déchaînait un frisson « d'épouvante ». Tout cela ce sont *effets* de littérateurs.

En plus de l'idiot et de l'avocat fatigué par l'agrégation, on trouvait encore à Saint-Rémy une petite théorie de maniaques bruyants. L'un craint toujours *d'être empoisonné ou assassiné. Il crie constamment, se met d'une manière ridicule les vêtements en désordre. Il est généralement bien tapageur et se livre à des scènes de violence, brisant des meubles et des glaces.* Un autre, venu de la maison du Dr Falret à Vanves, a des paroxysmes fréquents d'agitation maniaque. Un autre s'excite dès qu'il parle, et parfois jusqu'à la fureur. Un autre âgé de vingt-sept ans, atteint de manie aiguë, entra peu de temps après Vincent, le 27 mai. Il présente une agitation forcenée, vocifère et brise tout *(page 143 du livre des Entrées, n° 4)*. Vincent dit à son sujet :

Il en est arrivé un nouveau, qui est agité à tel point qu'il casse tout et crie jour et nuit, il déchire aussi les camisoles de force et jusqu'à présent, quoiqu'il soit *tout le jour* dans un bain, il ne se calme guère, il démolit son lit et tout le reste de sa chambre, renverse son manger, etc... C'est très triste à voir, mais ils ont beaucoup de patience ici et finiront d'en venir cependant à bout.

Il faut ajouter à ceux-là, deux paralytiques généraux qui avaient, pour un rien, *des accès de fureur et d'exaltation*, un lypémaniaque, atteint du délire de la persécution, « un « syphiliphobe » qui attribuait à une syphilis mal soignée tous les malaises qu'il ressentait, *et un jeune homme de vingt-six ans qui présentait une véritable monomanie de suicide*. Voilà donc le groupe de malades qui constituait le milieu énervant et déprimant où, tous les jours, Vincent devait évoluer et dont d'ailleurs, au début de son séjour à Saint-Rémy, il ne se plaignait pas du tout. Il est stupéfait seulement, par l'oisiveté dans laquelle vivent ses camarades :

Un avachissement extrême est ce dont souffrent, à mon avis, le plus, ceux qui sont ici depuis des années. Or, mon travail me préservera, dans une certaine mesure, de cela. La salle où l'on se tient les jours de pluie est comme une salle d'attente de 3e classe dans quelque village stagnant, d'autant plus qu'il y en a d'honorables aliénés qui portent toujours un chapeau, des lunettes, une canne et une tenue de voyage, comme aux bains de mer à peu près, et qui y figurent les passagers.

Cette grande salle se trouve au rez-de-chaussée, à gauche du couloir d'entrée. Elle est entourée de bancs fixés au mur, éclairée par des fenêtres donnant sur le jardin. Actuellement, elle sommeille dans un morne

abandon, mais nous pouvons maintenant évoquer sans peine son animation, « les jours de pluie », en mai 1889.

Et le traitement des malades? Comme la nourriture c'est ce qui, à Saint-Paul, laissait le plus à désirer. Il est vrai qu'à cette époque, on ne disposait pas des traitements et médicaments spécialisés d'aujourd'hui. Comme avait fait l'interne Rey à l'hôpital d'Arles, le Dr Peyron prescrivit-il du bromure à hautes doses, c'est probable, mais nous ne pouvons le certifier. Il ne semble pas non plus qu'on ait songé à instituer un traitement mercuriel, dans l'hypothèse d'une origine syphilitique de la maladie. Vincent nous raconte seulement que les premiers temps on lui faisait prendre, *deux fois par semaine,* un bain de deux heures. Cette thérapeutique lui paraît des plus insuffisantes :

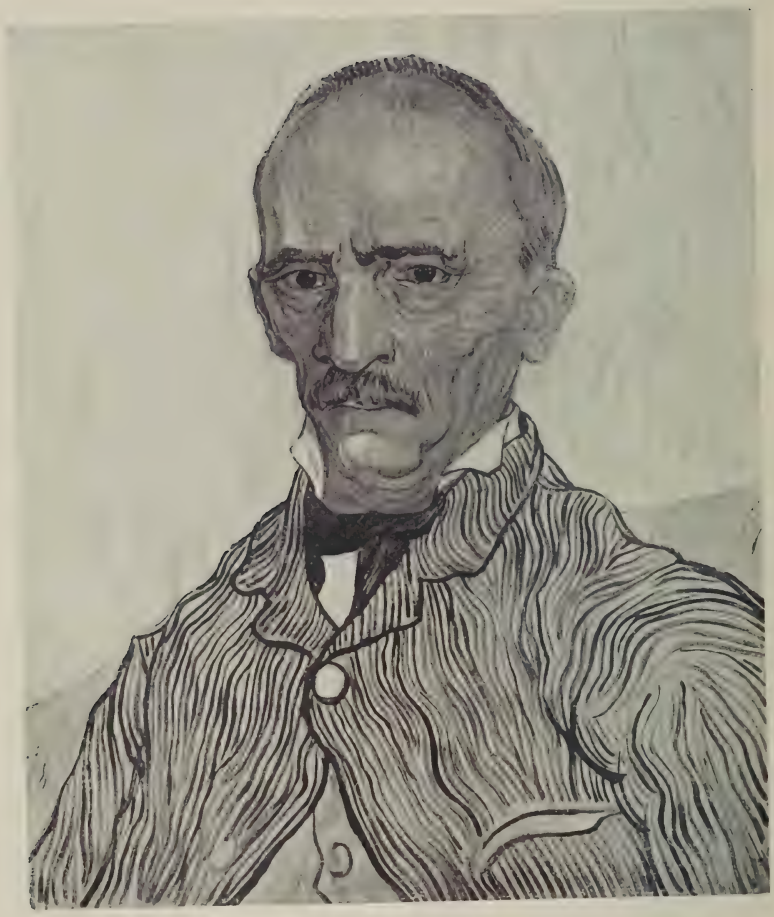
Le traitement des malades dans cet établissement est certes facile à suivre, même en voyage, car on n'y fait absolument rien.

Le Dr Peyron, qui lui a dit qu'il considérait, lui aussi, ses troubles comme étant d'origine épileptique, vient un jour accompagné du Dr Mercurin, un homonyme du premier directeur et fondateur de l'asile, s'entretenir avec lui. Vincent fait allusion à cette conversation dans la ettre à Théo du 25 mai.

l

Je n'aurais pas vu d'autres aliénés de près, que je n'aurais pu me débarrasser d'y songer toujours. Car les souffrances d'angoisse ne sont pas drôles lorsqu'on est pris dans une crise. La plupart des épileptiques se mordent la langue et se la blesse. Rey me disait qu'il avait vu un cas ou quelqu'un s'était blessé ainsi que moi à l'oreille, et j'ai cru

Les grands pins devant le batiment du quartier des hommes
a l'Asile de Saint-Rémy



TRABU, SURVEILLANT-CHEF DU QUARTIER DES HOMMES A L'ASILE DE SAINT-RÉMY

Vincent lui trouvait « un type de vieux noble espagnol »

entendre dire un médecin d'ici, qui venait me voir avec le directeur, que lui aussi l'avait déjà vu. J'ose croire, qu'une fois que l'on sait ce que c'est, une fois qu'on a conscience de son état et de pouvoir être sujet à des crises, qu'alors on y peut soi-même quelque chose pour ne pas être surpris tant que ça par l'angoisse ou l'effroi.

Vincent en somme n'est pas mécontent de ses débuts à l'asile Saint-Paul. Il ressent un mieux notable. Son *horreur de la vie s'atténue*, la mélancolie est moins aiguë, mais la volonté, *il n'en a encore aucune, des désirs guère ou pas*. Mais il n'a pas perdu celui de peindre, car dès le lendemain de son entrée il se met au travail. Il peint dans les jardins et fait *des fleurs d'iris violets et un buisson de lilas*, puis, *de gros troncs d'arbres couverts de lierre, le sol également couvert de lierre et de pervenche, un banc de pierre et un buisson de roses pâles, à l'ombre, froides. Sur l'avant-plan, quelques plantes à calice blancs* (des arums). *C'est vert, violet et rose*. Cette toile doit représenter dans sa pensée, *les éternels nids de verdure pour les amoureux*. La lettre du 9 juin nous montre que son ardeur picturale ne faiblit pas :

J'ai en train deux paysages (toiles de 30) de vues dans les collines, l'un est la campagne que j'aperçois de la fenêtre de ma chambre à coucher. Sur l'avant-plan, un champ de blé ravagé et flanqué par terre après un orage. Un mur clôture *(le mur de clôture de l'Asile)*, et au delà de la verdure grise de quelques oliviers, des cabanes et des collines. Enfin dans le haut de la toile, un grand nuage blanc et gris rayé dans l'azur. C'est un paysage d'une simplicité extrême, aussi de coloration.

Dans cette même lettre, il nous apprend, *que depuis quelques jours*, il sort pour travailler, *suivi par un gardien*, et que sa santé est bonne :

La santé va bien, comme ci comme ça, je me sens avec mon travail, plus heureux ici que je ne pourrais l'être dehors. En restant assez longtemps ici, j'aurai pris une conduite réglée et il en résultera à la longue plus d'ordre dans la vie et moins d'impressionabilité. Et ce serait autant de gagné. D'ailleurs, je n'aurais pas le courage de recommencer dehors. Je suis une fois et encore accompagné, allé dans le village ; rien que la vue des gens et des choses me faisait un effet, comme si j'allais m'évanouir, et je me trouvais fort mal. Devant la nature, c'est le sentiment du travail qui me tient.

Dans la lettre du 19 juin, il nous donne ces intéressantes précisions, sur l'amélioration de sa santé et sur son travail :

Pour moi cela va bien, tu comprends, qu'après maintenant bientôt un demi-an de sobriété absolue de manger, boire, fumer, avec, dans ces derniers temps, deux bains de deux heures, par semaine, il est évident que cela doive beaucoup calmer. Cela va donc fort bien et pour ce qui est du travail, cela m'occupe et me distrait — ce dont j'ai grand besoin — bien loin de m'éreinter.

Mais il souffre du manque de modèles :

Je désespère de jamais trouver des modèles, ah ! si j'en avais de temps en temps, comme la femme qui a posé pour la Berceuse, je ferais bien autre chose. Il se rabat sur le paysage et annonce qu'il a peint « un paysage avec des oliviers et aussi une nouvelle étude de ciel étoilé ».

Il a une vive admiration pour les cyprès, ces arbres si nobles dont la Provence est toute parsemée :

Les cyprès *(lettre du 25 juin)* me préoccupent toujours, je voudrais en faire une chose comme les toiles de tournesols (sa fleur préférée) parce que cela m'étonne qu'on ne les ait pas encore fait comme je les vois.

C'est beau comme ligne et comme proportions comme une obélisque égyptienne. Et le vert est de qualité si distinguée. C'est une tache noire, dans un paysage ensoleillé, mais elle est une des notes noires les plus intéressantes, les plus difficiles à taper juste, que je puisse imaginer.

Vincent voyait les cyprès *en flamme de punch*. C'est ainsi qu'il s'est plu à les représenter. Dans cette même lettre, il écrit à ce propos :

Nous avons eu des journées de belle chaleur, et j'ai mis encore d'autres toiles en train... Deux études de cyprès de cette difficile nuance vert bouteille, j'en ai travaillé les avant-plans par des empâtements de blanc de céruse, ce qui donne de la fermeté au terrain.

Il glisse un mot concernant sa santé.

Pour moi la santé va toujours fort bien et le travail me distrait.

Dans les derniers jours de juin, il est toujours très actif; il fait des dessins d'après des toiles en train :

Une toile de cyprès avec quelques épis de blé, des coquelicots, un ciel bleu qui est comme une étoffe bariolée écossaise ». « Une autre toile représentant un champ de blé où il y a un petit moissonneur et un grand soleil. La toile est toute jaune, à l'exception du mur et du fond de collines violacées.

Il peint aussi une vue de la Maison de santé et, dans les premiers jours de juillet, *une vue de montagnes avec en bas une cabane noirâtre dans oliviers*.

Le 6 juillet il va passer une journée à Arles, accompagné par le surveillant. Ils vont chez M. Salles, mais il est parti en vacances, et à l'hospice voir M. Rey, qui lui aussi est absent.

La journée se passe avec ses *ci-devant voisins* ainsi que sa *femme de ménage de dans le temps et quelques autres.* Quelques jours après ce petit voyage il est pris brusquement d'une crise, alors qu'il était en train de peindre dans les champs.

La phase aiguë de cette attaque dure jusqu'à la fin de juillet; la période de prostration et d'anéantissement intellectuel qui suit habituellement la période initiale se prolonge jusque dans le courant d'août.

Alors seulement, Vincent put écrire à Théodore, et encore il ne le fait pas sans peine :

Je te fais savoir qu'il m'est fort difficile d'écrire, tant j'ai la tête dérangée... Tu conçois que je suis affligé très profondément que les attaques sont revenues, alors que je commençais à espérer que cela ne reviendrait pas.

Dès lors, le Dr Peyron lui interdit de reprendre sa peinture :

Les journées se passent sans rien faire et sans pouvoir aller dans la chambre qu'il m'avait désignée pour y faire ma peinture, elles sont intolérables.

Il demande à Théo *d'écrire un mot au docteur pour lui dire que le travail à ses tableaux lui est un peu nécessaire pour se remettre.*

Et il ajoute :

Durant bien des jours, j'ai été *absolument* égaré, comme à Arles, tout autant, sinon pire, et il est à présumer que ces crises reviendront encore dans la suite, c'est *abominable.*

Le jet d'eau dans le jardin du quartier des hommes a l'Asile de Saint-Rémy.

Dessin

VAN GOGH SUR LA ROUTE DE TARASCON

« Le rouleau que tu recevras contient trente-six études : dans le nombre,... il y a... une pochade que j'ai faite de moi, chargé de boîtes, de bâtons, d'une toile, sur la route ensoleillée de Tarascon. » *(Correspondance).*

Le Dr Peyron l'a certainement instruit de la gravité de cette crise et lui a confié que ce ne sera pas la dernière. Sur les instances de Théo, il lui permet bientôt de revenir à sa peinture. Dans une longue lettre il explique à son frère :

Depuis que je t'ai écrit, je vais mieux, et tout en ne sachant pas si cela durera, je ne veux pas attendre plus longtemps pour t'écrire à nouveau.

. . . . . .

J'ai hier recommencé à travailler un peu, une chose que je vois de ma fenêtre (*on le garde à la chambre*), un champ de chaume jaune qu'on laboure, l'opposition de la terre labourée, violacée, avec les bandes de chaume jaune, fond de colline.

Le travail me distrait infiniment mieux qu'autre chose et si je pouvais une fois, bien me lancer dedans, de toute mon énergie, ce serait possiblement le meilleur remède.

La pensée lui vient qu'en cas de guérison ou dans les *intervalles,* il pourrait tôt ou tard, *revenir à Paris ou en Bretagne pour un temps.* L'éclosion de cette idée est à noter car elle s'imposera à son esprit de plus en plus. *Il commence aussi à avoir peur des autres malades.* C'est encore un sentiment qui ne fera que s'amplifier; l'oisiveté de ses compagnons l'horripile et les lui fait prendre en grippe.

En septembre il est toujours confiné à la chambre et travaille *d'arrache-pied*; cela est bon pour lui, dit-il, et chasse les *idées abnormales.* Il refait la chambre à coucher d'Arles, et, faute de modèle, deux portraits de lui-même :

L'un, je l'ai commencé, dit-il, le premier jour que je me suis levé,

j'étais maigre, pâle comme un diable. C'est bleu, violet foncé et la tête *blanchâtre* avec des cheveux jaunes, donc un effet de couleur.

Voilà qui nous montre le retentissement sérieux que les crises ont sur son organisme. Le vin et la viande que le Dr Peyron lui fait alors servir, sont de toute utilité. Il travaille cependant *du matin jusqu'au soir*. L'amélioration de son régime alimentaire doit avoir un bon effet, car il écrit :

Les forces me reviennent de jour en jour et il me paraît de nouveau que j'en ai déjà de trop presque. Car pour rester assidu au chevalet, il n'est pas nécessaire d'être un hercule.

Pour utiliser ses forces surabondantes, il *lutte* avec une toile commencée quelques jours avant sa crise :

Un faucheur, l'étude est toute jaune, explique-t-il — terriblement empâtée, mais le motif était si simple. J'y vis alors dans ce faucheur — vague figure qui lutte comme un diable en pleine chaleur pour venir à bout de sa besogne — j'y vis alors l'image de la mort, dans ce sens que l'humanité serait le blé qu'on fauche ; mais cette mort, rien de triste, cela se passe en pleine lumière avec le soleil qui inonde tout d'une lumière d'or fin.

Et dans une sorte de joie créatrice, il proclame :

Bon, m'y revoilà, je ne lâche pourtant pas prise et sur une nouvelle toile je cherche de nouveau. Ah ! je croirais presque que j'ai une période claire devant moi.

Il veut s'abandonner à cet emportement professionnel :

Je continuerai à travailler très raide et puis, si vers Noël la crise revient, nous verrons, et cela passé, alors je ne verrais pas d'inconvé-

nient à envoyer à tous les diables l'administration d'ici, et de revenir dans le Nord pour plus ou moins longtemps. Quitter maintenant, alors que je juge probable une nouvelle crise en hiver, c'est-à-dire dans trois mois, serait peut-être trop imprudent. Il y a six semaines que je n'ai pas mis le pied dehors, même pas dans le jardin... Mais encore quelques mois et je serai à tel point avachi et hébété, qu'un changement me fera probablement beaucoup de bien. Cela c'est provisoirement mon idée là-dessus, bien entendu, c'est pas une idée fixe. Mais suis d'avis qu'il ne faut pas plus se gêner avec les gens de ces établissements qu'avec des propriétaires d'hôtel. On leur a loué une chambre pour autant de temps et ils se font bien payer pour ce qu'ils donnent et voilà absolument tout. Sans compter que peut-être, ils ne demanderaient pas mieux qu'un état chronique de la chose et on serait coupablement bête, si on donnait là-dedans. Ils s'informent beaucoup trop à mon goût de ce que non seulement moi, mais toi gagnent, etc... Ainsi y poser un lapin — sans se brouiller... Hier, j'ai commencé le portrait du surveillant en chef et peut-être je ferai aussi sa femme, car il est marié et demeure dans un petit mas à quelques pas de l'établissement.

Le surveillant s'appelait Trabu. On peut imaginer qu'il eut beaucoup d'amitié et de compassion pour Vincent. Il l'emmenait chez lui et Van Gogh peignait autour du petit mas. Vincent lui portait de son côté une réelle affection. Il lui trouvait le type d'un *vieux noble Espagnol*, et dans le visage, *je ne sais quelle recueillement, telle la figure de Guizot.*

En ce mois de septembre, Vincent n'eut pas à se plaindre de sa santé ; aussi a-t-il une *fureur sourde de travail* et il *laboure comme un possédé :*

Actuellement, la pensée marche régulièrement et je me sens absolument normal et si je raisonne à présent de mon état, avec l'espérance,

d'avoir en général entre les crises — si malheureusement il est à craindre que cela reviendra toujours de temps en temps — d'avoir entre temps des périodes de clarté et de travail, si je raisonne à présent de mon état, alors certes, je me dis qu'il ne faut pas que j'aie l'idée fixe d'être malade. Mais qu'il faut continuer ma petite carrière de peintre fermement. Dès lors, de rester dès maintenant pour de bon dans un asile, serait probablement exagérer les choses. Je lisais encore dans le *Figaro* il y a quelques jours, une histoire d'écrivain russe *(il s'agit de Dostoïewski qui était en effet épileptique)* qui a vécu avec une maladie nerveuse dont il est mort tristement d'ailleurs, qui lui causait des attaques terribles de temps à autre. Et qu'y peut-on, il n'y a pas de remède, ou il y en a, c'est de travailler avec ardeur *(c'est toujours sa vieille et fausse croyance que la peinture entravera le retour des crises. Bien au contraire !)*

Malgré cette application au travail, une *avidité pour la nourriture,* un désir intense de revoir les amis et le Nord *(retour des désirs)*, qui sont le reflet d'un véritable calme moral, des pensées étranges hantent sa cervelle en cette fin d'été. Son mysticisme religieux du temps du Borinage tend à reparaître *(Lettre du 10 septembre)* :

Alors que je vois qu'ici les crises tendent à prendre une tournure religieuse absurde, j'oserais *(déduction curieuse)* presque croire que cela *nécessite* même mon retour vers le Nord. Je suis étonné qu'avec les idées modernes que j'ai, moi si ardent admirateur de Zola et de Goncourt *(sic)* et des choses artistiques que je sens tellement, j'ai des crises comme en aurait un superstitieux et qu'il me vient des idées religieuses embrouillées et atroces, telles que jamais je n'en ai eu dans ma tête dans le Nord.

Il met cela sur le compte de son entourage :

Ne parler pas trop de cela avec le médecin quand tu le verras *(le Dr Peyron doit aller à Paris pour l'Exposition)*, mais je ne sais si cela ne

vient pas de vivre tant de mois et à l'hospice d'Arles et ici, dans ces vieux cloîtres. Enfin, il ne faut pas que je vive dans un milieu comme cela, mieux vaut alors la rue. Je ne suis pas indifférent et dans la souffrance même, quelquefois des pensées religieuses me consolent beaucoup.

Étant très sensible aux entourages, la vue des sœurs de l'Asile lui déplaît beaucoup :

Mais ce qui me gêne, c'est de voir à tout moment de ces bonnes femmes qui croient à la Vierge de Lourdes et fabriquent des choses comme ça et de se dire qu'un prisonnier dans une administration comme ça qui cultive très volontiers ces aberrations religieuses maladives, alors qu'il s'agirait de les guérir. Alors je dis encore, mieux vaudrait aller sinon au bagne du moins au régiment *(il repense à la légion étrangère.)*

Il a une autre raison d'en vouloir aux sœurs de l'Asile. Le Dr Peyron, lorsqu'il est obligé de refuser, dans l'intérêt de son malade, une liberté quelconque à Vincent — par exemple, de quitter sa chambre et d'aller peindre dans le jardin ou dans la campagne — pour couper court à toute discussion ennuyeuse, et éviter une responsabilité importante, met son refus sur le compte de la Supérieure, en expliquant qu'il n'est pas « maître absolu » à Saint-Paul. Voilà encore pourquoi Vincent voudrait aller *plutôt dans une maison de santé laïque*.

C'est sous l'influence de ces élans religieux qu'il peint à ce moment-là une *Piéta*, d'après une lithographie de Delacroix.

La promiscuité des déments ne cesse pas de l'accabler :

Oui, il faudra en finir, ici, je ne peux plus faire deux choses à la fois, travailler et me donner mille peines pour vivre avec les drôles de

malades d'ici — ça détraque. En vain, je voudrais m'efforcer de descendre. Et voilà pourtant près de deux mois que je n'ai pas été en plein air. A la longue, je perdrais la faculté de travailler, or là commence mon halte-là et je les envoie alors — si tu es d'accord — promener. Et payer encore pour cela, non, alors l'un ou l'autre dans le malheur, parmi les artistes, consentira à faire ménage avec moi.

Théodore comprenant que son frère, un jour prochain, voudra irrésistiblement quitter Saint-Rémy, se met à la recherche d'un endroit où il pourrait le placer. Vincent ayant eu l'idée d'aller vivre avec Pissarro ou en compagnie de l'un des nombreux peintres installés dans la région de Pontoise — bien connue de Pissarro qui l'habita longtemps — Théodore s'adresse donc à ce dernier.

Pissarro lui conseille d'envoyer Vincent à Auvers-sur-Oise, un coin charmant, riche en jolis paysages. Là séjourne souvent l'un de ses amis, le Dr Gachet, médecin parisien, très au courant des affections nerveuses et par surcroît peintre et grand admirateur des artistes nouveaux. Il s'offre à lui recommander Vincent. Le Dr Gachet pourra le suivre au point de vue médical et exercer sur lui une surveillance partielle.

Théodore fait part de cette proposition à son frère. Elle semble lui plaire :

Ce que tu dis d'Auvers m'est néanmoins une perspective très agréable et soit plus tôt, soit plus tard, — sans chercher plus loin — il faudrait arrêter cela. Si je viens dans le Nord, même en supposant que chez ce docteur il n'y eût pas de place, il est probable que celui-là trouverait, sur la recommandation du père Pissarro et la tienne, soit un logement dans une famille, soit tout bonnement à l'auberge. La chose principale

est de connaître le médecin, pour qu'on ne tombe pas en cas de crise dans les mains de la police, pour être transporté de force dans un asile. Et je t'assure que le Nord m'intéressera comme un pays neuf. Mais enfin pour le moment il n'y a donc rien qui nous presse absolument.

Vincent d'ailleurs doit avoir entretenu le Dr Peyron de ses projets de départ, plus ou moins proche. Le docteur n'a pas été sans l'en dissuader ; il lui a répété certainement qu'il était sous la menace de crises nouvelles et « probabilité et possibilité d'actes involontaires » graves pour lui-même ou son entourage. Aussi écrit-il à Théo :

Je dois aussi dire que M. Peyron ne me donne pas beaucoup d'espoir pour l'avenir, ce que je trouve juste, il me fait bien sentir que tout est douteux, que rien ne peut être assuré d'avance. Mais moi-même j'y compte que cela reviendra...

Il décide donc de passer tout au moins l'hiver à Saint-Rémy d'autant plus qu'il attend sa crise prochaine pour la Noël. Mais cette crainte ne le détourne pas de son travail, car il pense toujours trouver la guérison dans un labeur soutenu. Il fait le portrait de Mme Trabu, la femme du surveillant, un portrait de lui-même ou la *physionomie s'est bien calmée* quoique *le regard soit vague davantage qu'auparavant.* Il fait encore une copie du *Bon Samaritain* de Delacroix, d'après une lithographie, un effet de nuit, un lever de lune, deux études d'oliviers...

... Les oliviers sont fort caractéristiques et je lutte pour attraper cela. C'est de l'argent tantôt plus bleu, tantôt verdi, bronzé, blanchissant sur terrain jaune, rose, violacé ou orangeâtre, jusqu'à l'ocre rouge

sourde. Mais fort difficile. Mais cela me va et m'attire de travailler dans de l'or ou de l'argent... L'olivier est changeant comme notre saule ou têtard du Nord. Tu sais que les saules sont fort pittoresques, malgré que cela paraisse monotone, c'est l'arbre dans le caractère du pays. Or ce que le saule est chez nous, exactement la même importance à l'olivier et le cyprès ici.

Il songe aussi à s'attaquer aux Alpines :

Je peux t'annoncer aussi qu'au prochain envoi tu feras plus ample connaissance avec les Alpines du bon Tartarin que jusqu'à présent. Sauf la toile des Montagnes tu ne les as encore vu se défiler que tout au fond des toiles...

De ces Alpines je pourrais certes faire toute une série, car les ayant vus à présent longtemps je me suis un peu fait à cela.....

Alors je vais attaquer les cyprès et les montagnes. Je crois que cela doit être le centre du travail que j'ai fait çà et là en Provence...

Il peint encore d'après des gravures de Millet que Théo lui a envoyées : la Veillée, les Bêcheurs et l'Homme qui met sa veste. Il les traduit *dans une autre langue* plutôt qu'il ne les copie. Il fait en outre « *un effet de pluie et un effet de soir avec des grands pins.* » Il donne entre temps ce curieux avertissement à Théo :

Mais si j'ai encore une exaltation religieuse, alors pas de grâce, je voudrais sans donner raison, partir *sur-le-champ.* Seulement il ne nous est pas loisible au moins, ce serait indiscret de se mêler de l'administration des sœurs ou même de les critiquer. Elles ont leur croyance et des façons de faire du bien aux autres à elles, quelquefois c'est très bien. *Mais je ne t'avertis pas à la légère.*

En novembre son labeur ne se ralentit pas.

La cueillette des olives en Provence

La Moisson en Provence

Je travaille à un tableau dans ce moment : des femmes cueillant des olives... Voici les couleurs, le terrain est violet et plus loin ocre jaune, les oliviers aux troncs bronze, et un feuillage vert gris, le ciel est entièrement rose, et trois figurines roses aussi. Le tout dans une gamme très discrète.

Il fait aussi une toile pour M. Peyron — qui exécrait cette peinture — une vue de sa maison avec un grand pin.

Dans le cours de ce mois de novembre il va passer une journée à Arles. L'automne lui offre à traduire ses colorations magnifiques :

Il y a des moments... où la nature est superbe, des effets d'automne d'un glorieux comme couleur, des ciels verts contrastant avec des végétations jaunes oranges et vertes, des terrains de tous les violets ; l'herbe brûlée où les pluies ont néanmoins rendu une dernière vigueur à certaines plantes qui se reprennent à produire des petites fleurs violettes, roses, bleues, jaunes. Des choses qu'on est tout mélancolique de ne pouvoir rendre. Et des ciels comme nos ciels du Nord ; mais les couleurs des couchers et des levers de soleil sont plus variées et plus franches.

En décembre il peint *un mûrier jaune contre le ciel bleu*, des études de l'asile et de son parc, une vue d'un boulevard de Saint-Rémy, *où on était en train, sous des platanes énormes, — à réparer les trottoirs. Il y a donc des amas de sable, des pierres et les troncs gigantesques, le feuillage jaunissant, et par-ci, par-là, on entrevoit une façade et des petites figures.*

Vincent avait grandement raison de craindre, pour la Noël, le retour d'une crise.

Vers le milieu de décembre il eut une *attaque* qui ne

dura qu'une huitaine de jours. En janvier il put se remettre au travail. C'est à ce moment qu'il peignit *Les heures de la journée*, d'après les bois de Lavielle.

Vers le mois de février (*1890*) éclate une troisième crise. *Je suis tombé malade à l'époque où je faisais des fleurs d'amandier*, écrit-il à Théo.

Cette crise survint au cours d'un voyage qu'il avait fait à Arles, s'y étant rendu pour prendre congé des Ginoux et pour voir *une amie qui est toujours paraît-il malade. C'est celle dont j'ai fait le portrait en jaune et noir et elle était tellement changée. C'est des crises nerveuses et complications de retour d'âge prématuré, enfin fort pénible.*

Le 24 février le Dr Peyron écrivait à Théodore que Vincent, après un voyage de deux jours à Arles, avait dû être ramené en voiture à Saint-Rémy. Il ne se souvenait plus du tout où il avait passé la nuit, ni de ce qu'il avait fait d'un tableau qu'il avait emporté avec lui.

Cette crise fut longue; ce n'est que vers le milieu d'avril qu'il put écrire à son frère :

> Aujourd'hui j'ai voulu essayer de lire les lettres qui étaient venues pour moi, mais je n'avais pas encore assez de netteté pour pouvoir les comprendre, — explique-t-il à Théo à ce moment. Pourtant j'essaie de te répondre de suite et ai espoir que cela se dissipera dans quelques jours... Je reprends encore cette lettre pour essayer d'écrire, cela viendra peu à peu; c'est que j'ai eu la tête prise tellement, sans douleur c'est vrai, mais totalement abruti.

Il ne peut reprendre la plume que le 25 avril. Le mieux s'affirme. Il recouvre toute sa clarté pour le travail comme

il dit. On le laisse à nouveau circuler dans le jardin. Il fait *deux toiles de l'herbe fraîche dans le parc... Voici le croquis hâtif. Un tronc de pin violet rose et puis de l'herbe avec des fleurs blanches et des pissenlits, un petit rosier et d'autres troncs d'arbres dans le fond tout en haut de la toile.*

D'autre part il a décidé irrévocablement de quitter Saint-Rémy :

Si tu le trouve bien et si tu indiques une date pour quand tu m'attends là-bas à Paris, je me ferais accompagner un bout de chemin, soit jusqu'à Tarascon, soit jusqu'à Lyon, par quelqu'un d'ici. Puis tu m'attendrais ou me ferais attendre à la gare à Paris. Fais comme cela te semblera le mieux.

Théo désirerait qu'on le ramène jusqu'à Paris, mais ce n'est pas du tout du goût de Vincent :

D'abord j'écarte catégoriquement ce que tu dis qu'il faudrait me faire accompagner tout le trajet. Une fois dans le train je ne risque plus rien, je ne suis pas de ceux qui sont dangereux — même supposition qu'il m'arrive une crise — n'y a-t-il pas d'autres passagers dans le wagon et d'ailleurs ne sait-on pas dans toutes les gares comment faire dans pareil cas.

Il compte se rendre tout de suite à Auvers après un séjour à Paris d'une seule journée :

Je crois que le mieux sera que j'aille moi-même voir ce médecin à la campagne, le plus tôt possible ; alors on pourra bientôt décider si c'est chez lui ou provisoirement à l'auberge que j'irai loger, et ainsi on évitera un séjour trop prolongé à Paris, chose que je redouterais !

Il continue de peindre jusqu'au jour du départ. Ses

deux dernières toiles seront *La résurrection de Lazare*, d'après l'eau-forte de Rembrandt, et *une toile de roses roses contre fond jaune dans un vase vert*. A propos de ces peintures il fait à Théo cette ingénue réflexion :

J'espère que les toiles de ces jours-ci nous dédommageront des frais de voyage.

Le 14 mai il écrit :

Après une dernière discussion avec M. Peyron *(qui n'avait pas encore reçu de Théodore l'autorisation de rendre la liberté à son irascible pensionnaire)*, j'ai obtenu de pouvoir faire ma malle, que j'ai fait partir par petite vitesse.

Sur le point de quitter Saint-Rémy, il manifeste un véritable regret de s'éloigner de ce beau pays :

Pour mon travail, mon frère, je me sens plus d'aplomb qu'en partant, et il serait ingrat de ma part de médire du Midi, et j'avoue que c'est avec un gros chagrin que je m'en retourne... Ce matin comme j'ai été affranchir ma malle, j'ai revu la campagne après la pluie, bien fraîche et toute fleurie — que de choses j'aurais encore faites !

Enfin Théo ayant demandé au D[r] Peyron de le laisser s'en aller seul, le 16 mai il quitte Saint-Remy. Il va prendre le train à Tarascon et le 17 mai au matin il débarque à Paris.

On ne peut pas nier que c'était une grosse imprudence, une faute sérieuse de la part de Théodore (cependant averti par le D[r] Peyron) de rendre à la liberté son pauvre frère qui depuis dix-huit mois avait présenté cinq crises

Une rue a Saint-Rémy-de-Provence

La Résurrection de Lazare, inspirée de Rembrandt

graves qui s'étaient succédé à des intervalles assez courts et presque réguliers (de deux en deux mois environ). La prudence la plus élémentaire demandait à ce qu'on le laissât enfermé à l'Asile Saint-Paul. A Auvers la surveillance du Dr Gachet ne pouvait être que très lointaine et très irrégulière, puisque ce dernier habitait Paris, et qu'il ne séjournait à Auvers que deux à trois jours chaque semaine. On peut prédire que cette expérience tournera mal. Qu'adviendra-t-il de Vincent libéré, que deviendra-t-il lors de sa prochaine crise? Il voulait tenter là un ultime essai :

Alors si dans quelque temps d'ici le mal reviendrait, ce serait prévu et selon la gravité nous pourrions voir si je peux continuer en liberté ou bien, s'il faut se caser dans une maison de santé pour de bon. Dans le dernier cas — ainsi que je te l'ai dit dans une des dernières lettres — j'irais dans une maison où les malades travaillent aux champs et à l'atelier. Je crois qu'encore davantage qu'ici je trouverais alors des motifs pour la peinture.

Hélas ! il ne sera pas donné au malheureux Vincent de tirer parti de cette dernière expérience.

CHAPITRE IV

LA FOLIE LIBÉRÉE

Il vaut mieux se faire du bon sang que de se suicider.
Vincent VAN GOGH, Correspondance.

Vincent ne séjourna que quatre jours à Paris, chez son frère. Il y fit la connaissance de sa belle-sœur, et de son neveu et filleul, né quelques mois auparavant. Le 21 il partit pour Auvers ayant en poche une lettre d'introduction de Théodore, pour le Dr Gachet. L'un de nous a évoqué longuement ailleurs[1] l'originale personnalité de ce médecin connu, qui fut l'ami et l'amateur de la toute première heure des maîtres de l'école impressionniste. Lui-même peignait, dessinait, gravait. Il avait une véritable passion pour l'eau-forte. En médecine autant qu'en art, c'était un novateur. Il pratiquait les théories homéopathiques et il fut l'un des premiers à utiliser l'électricité en thérapeutique. Il exerçait à Paris au 164 du faubourg

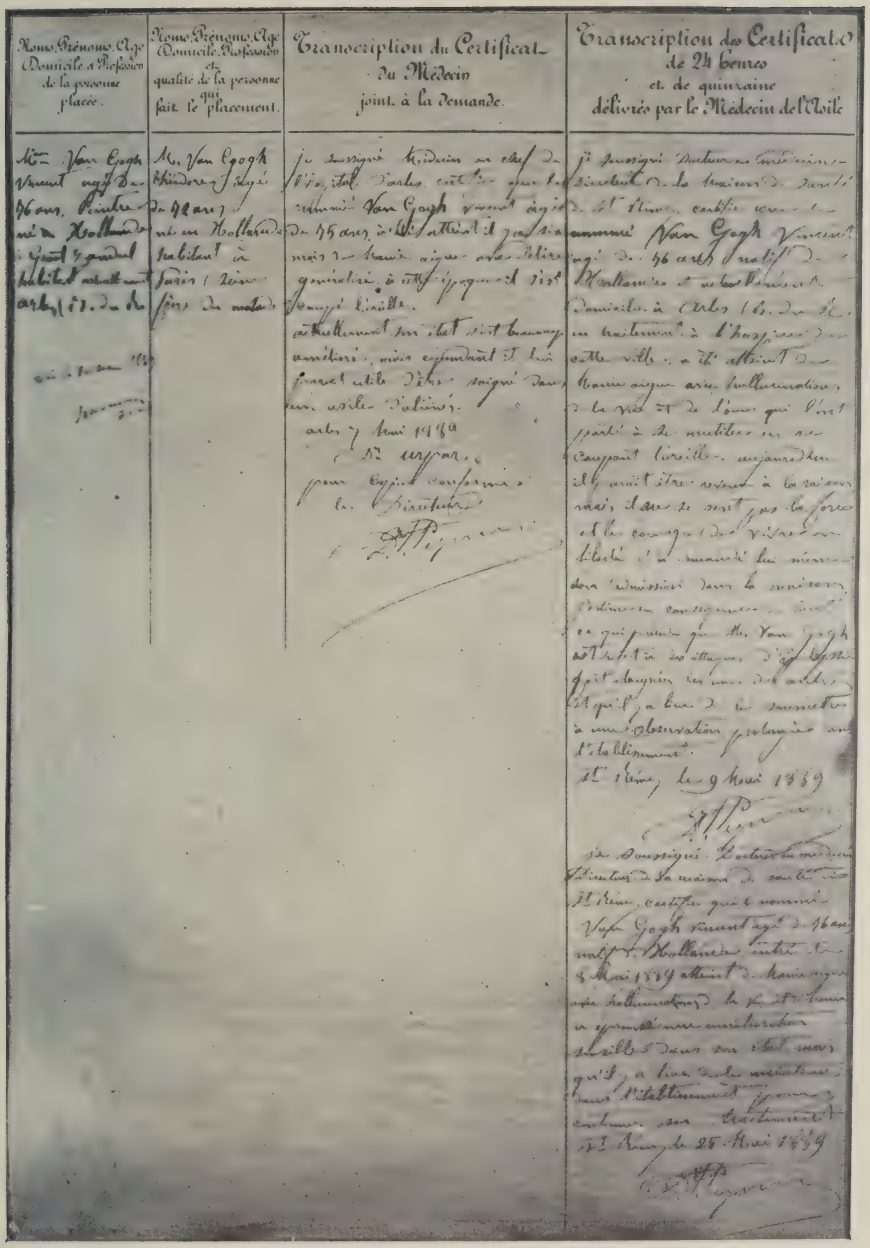
1. Dr DOITEAU, *La curieuse figure du Dr Gachet* : Æsculape, nos d'août, septembre, novembre, décembre 1923 ; janvier 1924.

Saint-Denis, mais il réservait, chaque semaine, deux à trois jours de repos, qu'il passait à Auvers où il avait, rue des Vessenots, une vieille et charmante maison précédée d'un jardin en terrasse qui dominait la jolie vallée de l'Oise. Ce logis était un véritable musée. Les murs disparaissaient sous des peintures de ses amis : Cézanne, Pissarro, Guillaumin, Renoir, Sisley, Monet. Il avait encore des œuvres de Courbet, Daumier, Manet, avec lesquels il avait été très lié. Il aimait aussi la peinture ancienne et à côté de ces lumineuses toiles impressionnistes on voyait des *vieilleries noires*, *noires*, *noires*, comme dira Van Gogh.

Vincent, en arrivant à Auvers, se rendit aussitôt chez lui. C'était par une chaude et étincelante journée. Le docteur l'installa dans une auberge située dans le voisinage de sa maison. Vincent n'y resta que quelques jours. Il avait découvert le café Ravoux, place de la Mairie, où la pension n'était que de trois francs cinquante par jour (au lieu de six francs). Il s'appliquait en effet à vivre dans la plus stricte économie, afin d'alléger les charges financières de Théodore, qui s'étaient accrues par suite de son mariage et de la naissance d'un fils.

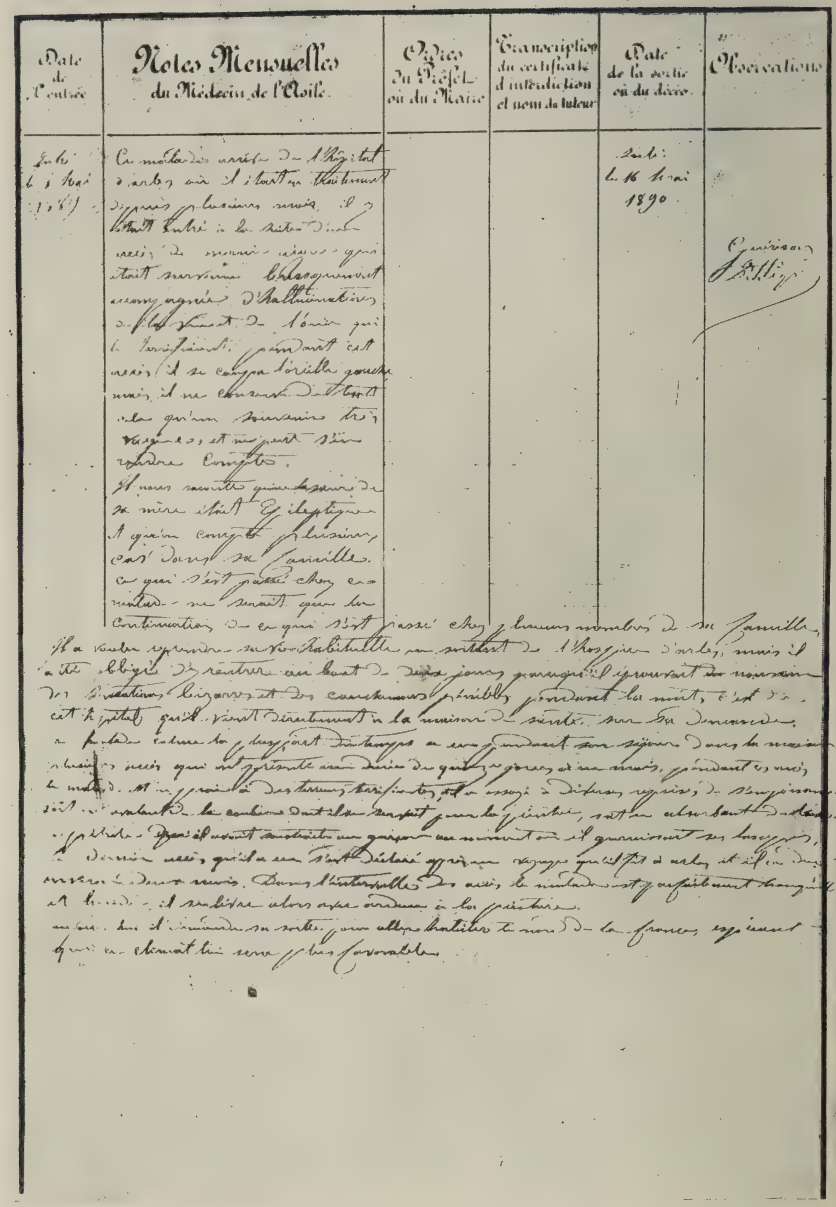
Son premier contact avec le Dr Gachet lui a laissé une assez bonne impression :

J'ai vu M. le Dr Gachet qui a fait sur moi l'impression d'être assez excentrique, mais son expérience de docteur doit le tenir lui-même en équilibre en combattant le mal nerveux, duquel certes il me paraît attaqué au moins aussi gravement que moi... L'impression qu'il a faite sur moi n'est pas défavorable. Causant de la Belgique et des jours des



Une page du registre de l'Asile de Saint-Rémy concernant Van Gogh

Certificat du Dr Urpar ; certificat des 24 heures et certificat de quinzaine du Dr Peyron.



Date de l'entrée	Notes Mensuelles du Médecin de l'Asile.	Notes du Préfet ou du Maire	Transcription du certificat d'interdiction et nom du tuteur	Date de la sortie ou du décès	Observations
Juin 1889	Ce malade arrivé de l'hospice d'Arles au début de février dernier, après plusieurs mois de traitement à l'hôpital Tenon à la suite d'accès de manie aigue, qui avait nécessité l'placement d'office, présente encore un délire ambitieux et mystique. Il prétend être Vincent, peintre, et se croit appelé à une mission divine. Il ne cesse de parler de ses tableaux, qu'il estime à des sommes très élevées, et réclame sans cesse des couleurs et des toiles pour les terminer. Il nous raconte que la santé de sa mère était déplorable à cause de chagrins domestiques, car Dieu le punit dans ses affections les plus chères. Ce qui s'est passé chez ses parents ne manque pas de rapports avec ce qui s'est passé chez plusieurs membres de sa famille. Il a voulu reprendre notre habitude de sortir à l'hospice d'Arles, mais il a été obligé de rentrer au bout de deux jours, parce qu'il éprouvait des nouveaux accès de violences, de fureur et des cauchemars épouvantables pendant la nuit, c'est à cet hospice qu'il vient directement de la maison de santé. Sur sa demande, il a été admis dans le pensionnat des hommes où il passe ses journées à travailler dans le jardin. Il a obtenu de sortir seul, mais il ne va pas encore en ville. Il a fait un voyage à Tarascon, où il a acheté des couleurs dont il a besoin pour ses peintures, et il a été très satisfait de ce voyage. Il a été pris d'un accès violent, il y a quelques jours, pendant lequel il a voulu se couper l'oreille gauche. Depuis il a eu un second accès, qui l'a mis dans l'état dépressif où il se trouve actuellement. Il a demandé à retourner à Arles, où il prétend avoir laissé des travaux importants. Il a été pris d'un accès violent

anciens peintres, sa figure, raidie par le chagrin, redevient souriante, et je crois bien que je resterai ami avec lui et que je ferai son portrait. Puis il me dit qu'il faut beaucoup travailler hardiment, et ne pas du tout songer à ce que j'ai eu. J'ai bien senti à Paris que tout le bruit de à-bas n'est pas ce qu'il me faut.

Le pays lui plaît beaucoup :

Auvers est décidément très beau... C'est très coloré ici — mais comme il y a de jolies maisons de campagne bourgeoises, bien plus joli que Ville-d'Avray, etc..., à mon goût. — Il y a beaucoup à dessiner ici...

Et jusqu'à nouvel ordre, je crois devoir y rester. Lorsque j'aurai fait quelques études je verrai s'il y aurait avantage à changer...

Il commence à peindre sans tarder :

A présent, j'ai une étude de vieux toits de chaume, avec sur l'avant-plan un champ de pois en fleurs et du blé, fond de colline, une étude que je crois que tu aimeras. Et je m'aperçois déjà que cela m'a fait du bien d'aller dans le Midi pour mieux voir le Nord.

Il est tout ému de l'intérêt et de l'admiration que le D[r] Gachet lui porte (il estimait que Vincent était un *géant* de la peinture). Le docteur le prie de venir peindre chez lui et l'invite à sa table :

Aujourd'hui j'ai revu le D[r] Gachet et je vais peindre chez lui mardi matin, puis je dînerais avec lui et après il viendrait voir ma peinture. Il me paraît très raisonnable mais aussi découragé dans son métier de médecin de campagne que moi de ma peinture. Alors je lui ai dit que j'échangerais pourtant volontiers métier pour métier. Enfin je crois volontiers que je finirai par être ami avec lui. Il m'a d'ailleurs dit que si la mélancolie ou autre chose deviendrait trop forte pour que je la

supporte, il pouvait bien encore y faire quelque chose pour en diminuer l'intensité, et qu'il ne fallait pas se gêner d'être franc avec lui. Eh bien ! ce moment-là où j'aurai besoin de lui peut certes venir, pourtant jusqu'à aujourd'hui cela va bien. Et cela peut devenir encore mieux, je crois toujours que c'est surtout une maladie de midi *(idée qui reflète, croyons-nous, une opinion du Dr Gachet)* que j'ai attrapée et que le retour ici suffira pour dissiper tout cela...

Je sens que chez lui je peux faire un tableau pas trop mal toutes les fois que j'y vais et il continuera bien de m'inviter à dîner tous les dimanches ou lundis.

Mais jusqu'à présent, si c'est agréable d'y faire un tableau, c'est une corvée pour moi d'y dîner et déjeuner, car l'excellent homme se donne du mal pour faire des dîners où il y a quatre ou cinq plats, ce qui est abominable pour lui comme pour moi, car il n'a certes pas l'estomac fort. Ce qui m'a un peu retenu d'y trouver à redire, c'est que je vois que cela lui rappelle les jours d'autrefois où l'on faisait des dîners de famille, qu'enfin nous connaissons bien aussi.

La lettre du 4 juin nous montre qu'il est devenu *très ami* avec le Dr Gachet :

Mais tu feras certes avec plaisir plus ample connaissance avec lui et il y compte déjà, en parle toutes les fois que je le vois, que vous tous viendrez. Il me paraît certes aussi malade et ahuri que toi ou moi, et il est plus âgé *(le Dr Gachet avait alors soixante-deux ans)* et il a perdu il y a quelques années sa femme, mais il est très médecin et son métier et sa foi le tiennent pourtant. Nous sommes déjà très ami, et par hasard il a connu encore Brias *(Bruyas)* de Montpellier et a les mêmes idées sur lui que j'ai, que c'est quelqu'un d'important dans l'art moderne.

Vincent peint des natures-mortes dans la salle à manger de la vieille maison de la rue des Vessenots. Il travaille aussi dans son jardin. C'est là qu'il fit le portrait

du docteur, l'une de ses toiles les plus justement célèbres :

Je travaille à son portrait, la tête avec une casquette blanche, très blonde, très claire, les mains aussi à carnation claire, un frac bleu et un fond bleu cobalt, appuyé sur une table rouge, sur laquelle un livre jaune et une plante de digitale en fleurs pourpres *(cette fleur symbolisait la profession du modèle et l'intérêt spécial qu'il portait aux affections du cœur).*

M. Gachet est absolument *fanatique* pour ce portrait et veut que j'en fasse un pour lui, si je peux, absolument comme cela, ce que je désire faire aussi. Il est maintenant aussi arrivé à comprendre le dernier portrait d'Arlésienne dont tu en as un rose, il revient lorsqu'il vient voir les études tout le temps sur ces deux portraits et il les admet en plein, mais en plein, tels qu'ils sont. J'espère t'envoyer un portrait de lui bientôt. Puis j'ai peint chez lui deux études que je lui ai données la semaine passée, un aloès avec des soucis et des cyprès, puis dimanche dernier des roses blanches, de la vigne et une figure blanche là-dedans. Je ferai probablement aussi le portrait de sa fille qui a dix-neuf ans et avec laquelle je me figure aisément que Jo *(sa belle-sœur)* sera vite amie.

Vincent se réjouit de sa santé qui lui paraît excellente :

Et la santé va bien, je me couche à neuf heures, mais me lève à cinq heures, la plupart du temps. Et j'espère aussi que cela continuera, que je me sens bien plus sûr de mon pinceau qu'avant d'aller à Arles. Et M. Gachet dit qu'il trouverait fort improbable que cela revienne, et que cela va tout à fait bien.

Pourtant certains indices montrent que cette paix mentale n'est pas solide et que la guérison n'est pas acquise. Ainsi lorsque chez le D[r] Gachet, il découvre ce qui peut être pris pour un sujet de tableau, telles des fleurs dans un vase qui lui plaisent par leur arrangement, leur coloris, la belle lumière qui les baigne, il ne peut

surseoir pour les peindre. Il prend sa palette aussitôt. Il ne faudrait pas se hasarder à le détourner de sa décision, le ton de sa voix, ses gestes exagérés, l'exaltation qui le saisit, montrent que si par malheur on s'opposait, timidement même, à son projet, il deviendrait la proie d'une épouvantable et dangereuse colère.

Le Dr Gachet ne dut pas croire longtemps que le retour de ses crises était fort improbable, car un jour, sous l'empire d'une impulsion criminelle subite, Vincent faillit le tuer. Les choses en vinrent là de la façon suivante : le Dr Gachet possédait, parmi les tableaux qui recouvraient ses murs, une toile de Guillaumin représentant une femme nue jusqu'à la ceinture, étendue sur un divan et tenant à la main un petit éventail japonais ovale. Vincent avait une grande admiration pour cette toile, *qui n'était pas encadrée*. Il le remarqua. Il entra dans une violente fureur, éclata en injures et exigea qu'on fît sans tarder la commande d'un cadre au menuisier d'Auvers. Lorsqu'il revint quelques jours plus tard, il retrouva cette peinture dans le même état. Il manifesta une irritation terrible et brusquement il plongea la main dans l'une de ses poches. Le Dr Gachet comprit que c'était pour y saisir un revolver. Il ne perdit pas son sang-froid : comme Gauguin à Arles, lorsque Vincent le menaçait d'un rasoir, il lança sur lui un regard dominateur qui l'arrêta net. Vincent, subjugué, retira sa main, vide, gagna la porte et sortit tout penaud. Le lendemain il revient chez le Docteur. Il ne parla pas de son geste de la veille. Certainement il n'avait gardé aucun souvenir de cette pénible aventure. Malgré

la gravité de ce geste, le Dr Gachet ne lui prêta pas, semble-t-il, l'attention qu'il méritait. Il ne lui parut pas nécessaire d'imposer une surveillance plus étroite à Vincent et même d'envisager un nouvel internement.

D'ailleurs, dès le lendemain, Vincent avait repris une allure tout à fait normale.

Le Dr Gachet, si féru d'eau-forte, l'a décidé à essayer de cet art. Van Gogh grave l'*Homme à la pipe*. C'est un portrait du Dr Gachet. Mis en goût pour ce genre de gravure, il forme le projet de faire une série d'eaux-fortes d'après ses toiles d'Arles et de Saint-Rémy :

J'espère bien faire quelques eaux-fortes de motifs du Midi, mettons six puisque je peux sans frais les imprimer chez le Dr Gachet, qui veut bien les tirer sans rien, si je les fais.

Mais l'*Homme à la pipe* fut son unique eau-forte.

Au début de juin Vincent va passer un dimanche à Paris chez Théodore.

A la fin de ce mois-là il est occupé à peindre *un portrait d'une jeune fille de seize ans ou à peu près, en bleu contre fond bleu*. C'est la fille *des gens où il loge*. Il fait aussi le portrait de Mlle Clémentine Gachet assise à son piano :...*la robe est rose, le mur dans le fond vert avec point orangé, le tapis rouge avec un point vert, le piano violet foncé, cela a 1 m. de haut sur 0 m. 50 de large. C'est une figure que j'ai peinte avec plaisir, mais c'est difficile*.

Il brosse encore *une figure de paysanne, grand chapeau jaune avec un nœud de ruban bleu céleste, visage très rouge, caraco gros bleu à pointillé orange, fond d'épis de blé*, puis un

paysage en longueur *avec les champs un motif comme serait de Michel, mais alors la coloration est vert tendre, jaune et bleu vert.*

Sur le grand plateau qui domine le village il peint trois grandes toiles : *ce sont d'immenses étendues de blé, sous des ciels troublés, et je ne me suis pas gêné pour chercher à exprimer la tristesse de la solitude extrême,* dit-il à Théo.

Il fait encore l'abside de l'église d'Auvers, un joyau de la collection Gachet. C'est une de ses toiles les plus pathétiques ; l'église n'est pas une masse inerte de pierre, mais une sorte d'être monstrueux qui vit, tressaille, frémit, ondule en chaque point de sa surface.

Le 14 juillet, il peint la petite mairie habillée de sa belle robe démocratique de drapeaux et de lampions. Il peint ensuite le jardin de la maison de Daubigny, toile plus apaisée, plus sereine, moins frénétique. Et toutes les toiles que nous venons de citer ne sont qu'une infime partie de sa production picturale. Jamais sa force créatrice ne fut si active qu'au cours de cette période de sa vie qui débute à Arles pour continuer à Saint-Rémy et se terminer le 29 juillet à Auvers. Les toiles de cette époque sont toutes empreintes de sa folie. C'est d'elle que relève cet aspect *hagard* comme il disait lui-même ; sa terrible psychose leur a communiqué une puissance hallucinatoire magnifique.

Dans la seconde quinzaine de juillet quelques symptômes alarmants apparaissent dans la santé de Vincent. Il a de l'insomnie. Parfois il s'en va à travers les champs, ahuri, semblant ne rien voir, ni entendre, parlant seul.

Un jour il aurait dit à Ravoux, son hôtelier, *qu'il ne pouvait plus tenir, qu'il sentait la vie s'en aller de lui.*

Il exécute alors un tableau où éclate une profonde et comme irrémédiable désorganisation mentale. C'est une toile confuse et tragique. On l'appelle *Corbeaux volant au-dessus d'un champ de blé*, ou encore *Les oiseaux*. Ces oiseaux de deuil volent lourdement au ras d'une mer jaune sous un ciel bas, outremer foncé, d'où surgissent deux énormes soleils tournoyants. Cela semble la vision anticipée d'un monde qui n'est pas le nôtre. Ce sera sa dernière œuvre.

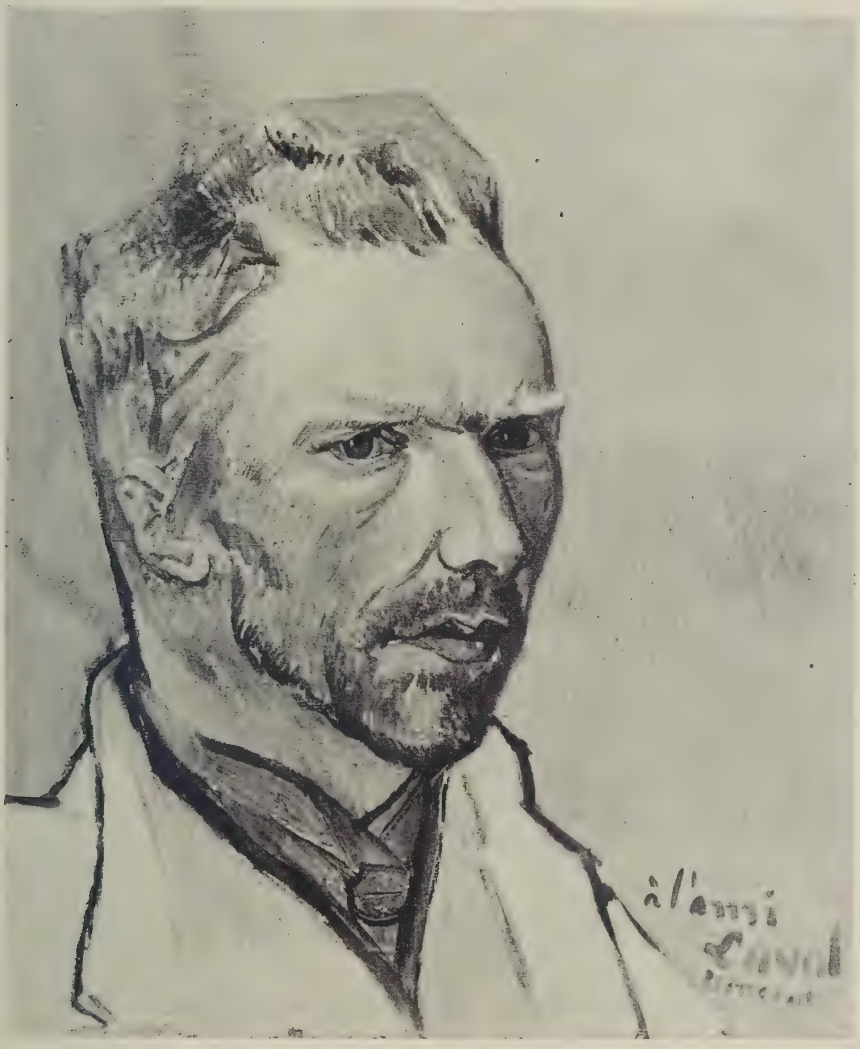
Le dimanche 27 juillet (1890), à la fin de l'après-midi, il monte jusqu'au château d'Auvers, à mi-flanc du coteau. Il arrive derrière ce grand bâtiment enfoui dans les arbres. Il prend son révolver et tire, visant le cœur. Mais il a mal ajusté. Le coup n'est pas mortel. Il s'en tient là cependant et sa robuste constitution lui permettant cet effort suprême, il redescend chez Ravoux. Il a boutonné sa veste pour cacher le sang qui macule sa chemise. Il traverse la salle du café sans rien dire, monte dans sa chambre et là à bout de forces malgré tout il s'étend sur son lit.

Comme on ne le voit pas descendre pour le dîner son hôte monte à sa chambre. Il le trouve couché contre le mur. Et comme il le presse de venir prendre son repas, Vincent se retourne soudain, lui montre sa poitrine ensanglantée et lui dit : « Voilà j'ai voulu me tuer et je me suis raté... » Ravoux effrayé appelle sa femme ; on envoie chercher le médecin d'Auvers, le Dr Mazery. Vincent

réclama le Dr Gachet qui, dès qu'il fut prévenu, accourut précipitamment accompagné de son fils Paul. Il s'était muni d'une trousse d'urgence et, toujours fidèle à la thérapeutique électrique, d'une petite bobine d'induction. Il était environ 9 heures du soir lorsqu'ils pénétrèrent dans l'humble petite chambre de Vincent qui se trouvait au premier étage au fond d'un étroit couloir sombre. Le Dr Gachet était atterré. Vincent lui déclara aussitôt que son acte était voulu et qu'il l'avait accompli en pleine lucidité. Était-ce la vérité ? N'était-on pas plutôt en présence d'un acte impulsif, donc involontaire?

Le Dr Gachet, éclairé par la lueur vacillante d'une bougie, procéda aussitôt à l'examen de la blessure. Elle formait au niveau du rebord des côtes à gauche, un peu en avant de la ligne axillaire, un petit cercle rouge sombre, presque noir, entouré d'une auréole violacée, et laissait suinter un mince filet de sang. Le coup avait été tiré trop en bas et trop en dehors. Le cœur n'était pas atteint, ni aucun autre organe important, semblait-il. La balle avait dû traverser le cul-de-sac pleural gauche et était allée se perdre dans le médiastin postérieur, au voisinage des gros vaisseaux, de la colonne vertébrale et du diaphragme. En tous cas Vincent ne présentait aucun des symptômes d'une plaie de poitrine grave, ni hémoptysie, ni suffocation, ni shock appréciable.

Lorsque le Dr Gachet eut terminé son examen et qu'il eut refait le pansement il se retira en compagnie du Dr Mazery, dans une pièce voisine, pour se concerter avec lui sur la conduite qu'il y avait lieu de tenir. Ils



Portrait de Van Gogh par lui-même

TOURNESOLS

«... Tu sais que Jeannin a la pivoine, que Quost a la rose trémière, mais moi j'ai un peu le tournesol.» (*Correspondance*).

optèrent pour la temporisation en l'absence de tout symptôme grave. L'extraction de la balle était d'ailleurs impossible. Quand le Dr Gachet rentra dans la chambre, Vincent était très calme, son visage ne décelait aucune souffrance. Il demanda s'il pouvait fumer. Le Dr Gachet acquiesça. Il le pria alors de prendre sa pipe, dans la poche de ce bourgeron bleu de plombier dont il était toujours vêtu, qui était posé près du lit. Le Dr Gachet chercha la pipe ; l'ayant trouvée il la lui bourra, la lui alluma et la lui mit dans la bouche, et Vincent contenté se mit à fumer silencieusement. Afin de prévenir Théodore, le Dr Gachet lui demanda l'adresse du domicile particulier de son frère. Vincent refusa de la lui donner.

Enfin, le Dr Gachet quitta Vincent, laissant auprès de lui son fils âgé de dix-sept ans, qui pourrait venir l'avertir si durant la nuit survenait un incident grave. Mais toute cette nuit-là Vincent fut très paisible. Il ne prononça aucune parole, ne dormit pas et fuma presque sans arrêt.

Le lendemain, dès le petit jour, le docteur fit porter un mot à Théodore à la Galerie Goupil. Théo accourut. Lorsqu'il fut arrivé auprès de Vincent, il étreignit avec une inexprimable douleur ce frère bien-aimé pour lequel il s'était tant sacrifié.

Puis une longue conversation en hollandais s'engagea entre eux. Vincent aurait formulé ce regret : « Encore raté... », allusion certaine au drame d'Arles. Et comme Théo pleurait, Vincent de dire : « Ne pleure pas, je l'ai fait pour le bien de tous..... »

La journée du 28 s'écoula. Il ne paraissait pas souffrir.

A un moment donné il eut la curiosité de connaître l'issue que les médecins assignaient à sa tentative. Théo l'assura qu'on parviendrait à le sauver ; il répondit : « C'est inutile la tristesse durera toute la vie..... » La nuit vint. Au cours de cette nuit-là il perdit connaissance et vers une heure du matin il expira très calmement. C'était donc le 29 juillet.

Dans la matinée, le Dr Gachet fit un dessin de son misérable ami reposant sur son lit mortuaire.

Pauvre Vincent ! des difficultés l'accablèrent même dans la mort. Lorsqu'on s'occupa d'organiser ses modestes obsèques, des complications inattendues surgirent. Le curé d'Auvers, l'abbé Teissier, ne voulut pas prêter le corbillard de la fabrique parce qu'il s'agissait d'un suicidé. On fit appel à la municipalité de Méry, qui étant de couleur politique avancée n'eut pas ce préjugé et donna volontiers son corbillard.

Vincent fut enterré le 30, dans le petit cimetière d'Auvers, là-haut au bord du plateau où conduit le chemin rocailleux qui passe au chevet de la croulante église. Quelques amis formaient le convoi. Le Dr Gachet, très ému, prononça un bref discours. Théodore répondit par quelques paroles de remerciements. Moins de six mois après, le 21 janvier 1891, Théo mourait fou à Utrecht dans une maison de santé. En 1913 on le ramena à Auvers. Il fut inhumé auprès de son cher Vincent. Et désormais les voilà unis étroitement dans la mort comme ils le furent dans la vie. C'est ce qu'ils eussent ardemment souhaité.

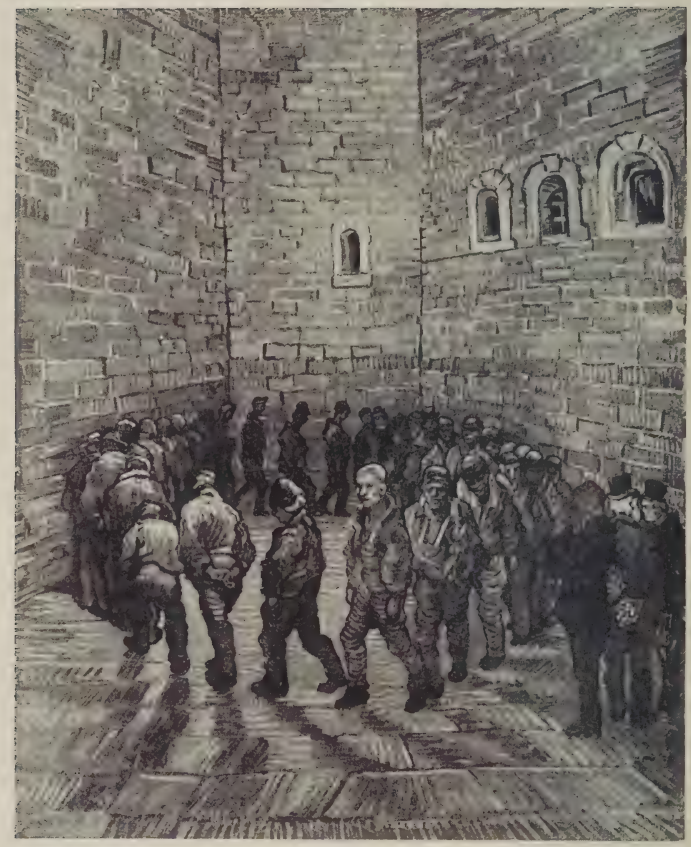
DEUXIÈME PARTIE

NATURE DE LA FOLIE DE VAN GOGH

Au problème délicat que posent, à nous médecins, inévitablement (et fort légitimement d'ailleurs) l'artiste, l'historien, le philosophe : « Quelle était donc la folie de ce grand peintre que fut Vincent Van Gogh », il convient de donner maintenant une solution satisfaisante.

Dans ce but on veut essayer ici, de reconstituer, pièce par pièce, symptôme à symptôme, aussi minutieusement que possible, le dossier pathologique du pauvre Vincent ; ensuite, de placer sa folie, sa « psychose », dans les cadres *toujours périodiquement démontables* de la classification actuelle des maladies de l'esprit ; enfin de préciser les rapports et les relations réciproques, chez lui, de sa Folie et de son Art.

L'Asile de Saint-Rémy — Sépia du peintre Jean Baltus



La Ronde des Prisonniers, inspirée
de Gustave Doré

CHAPITRE PREMIER

LE DOSSIER PATHOLOGIQUE DE VINCENT

... Notre névrose vient bien aussi de notre façon de vivre un peu trop artistique, mais elle est aussi un héritage fatal, *puisque, dans la civilisation, on va en s'affaiblissant de génération en génération.*

Lettre de Vincent à Théo.

Vincent Van Gogh est né d'une famille de bonne bourgeoisie hollandaise dont quelques membres ont occupé dans le passé des charges importantes, soit dans le Clergé protestant (un Van Gogh fut évêque d'Utrecht), soit dans diverses situations honorables et honorées. Au XVI^e^ siècle, les Van Gogh avaient déjà un blason de famille, d'après M^me^ Théo Van Gogh : une poutre avec trois roses.

Au XVII^e^ siècle, un Van Gogh était trésorier-général de l'Union néerlandaise, un autre, consul général au Brésil, puis trésorier de Zélande. Un autre, Matthias Van

Gogh, fils d'un ministre « prédicant », d'abord médecin, devint « dominé » à son tour [1].

Au XVIII[e] siècle, un David Van Gogh s'installe à La Haye « étireur de fil d'or ». Il est en ligne directe l'arrière-grand-père du grand-père du peintre. Il avait épousé une Wallonne Maria Stalvius.

Le petit-fils de ce David, d'abord filetier d'or comme son père et comme son grand-père, devint, par la suite, lecteur et dominé d'une église de la Haye. Il avait épousé lui aussi une étrangère, une Belge de Malines.

Leur fils Vincent Van Gogh fut élevé grâce à l'héritage d'un grand-oncle, son homonyme, ancien garde Cent-Suisses à Paris, puis sculpteur, décédé célibataire et riche en 1804.

Ce Vincent Van Gogh (2[e] du nom) fut un pasteur très instruit et très distingué. Il eut douze enfants qui presque tous se firent une belle situation. Deux de ses filles épousèrent des officiers généraux ; des six garçons, Johannès mourut vice-amiral ; trois autres prospérèrent dans le commerce des tableaux : Hendrick, établi à Rotterdam ; Cornelius Marinus installé à Amsterdam ; Vincent (3[e] du nom), qui avait ses magasins à La Haye « la Maison Vincent Van Gogh, fournisseur des cabinets de LL. MM. le Roi et la Reine » et qui était associé de la fameuse maison Goupil, de Paris ; enfin le père de notre peintre était ecclésiastique comme son père, c'était le dominé Theodorus Van Gogh. Ce dernier, homme très

1. En Hollande on dit « dominé » pour désigner un pasteur protestant et Dominus un Tel en parlant de lui.

aimable, nous apprend sa bru, M^me^ Théo Van Gogh-Bounger, était très apprécié pour sa bonté, de tous ses paroissiens. De physique agréable, on l'appelait le gentil dominé « de mooi domine ». Il avait épousé Anna Carbentus, de trois ans plus âgée que lui. Cet excellent pasteur en dépit de ses qualités et de son grand cœur (il fut un père tendre et même à un certain moment, héroïquement tendre [1]) ne fut jamais qu'un ecclésiastique plutôt médiocre. Il prêchait assez mal et n'occupa jamais que des postes modestes, peu intéressants, parmi des populations en majorité catholiques, loin des centres influents, à la campagne, à la frontière belge.

Le dominé Theodorus Van Gogh eut huit enfants : un mort-né en 1852 ; Vincent, le peintre, 4^e^ du nom, né en 1853 ; une fille, Anna, en 1855 ; un garçon, en 1857 ; Théo, en 1857 ; puis Élizabeth (M^me^ Du Quesne) ; Wilelmien et un dernier garçon. Le pasteur mourut en 1885 à soixante-trois ans, subitement, d'un ictus apoplectiforme. Sa femme lui survécut jusqu'en 1906, elle avait alors quatre-vingt-sept ans.

Il faut signaler dans cette belle lignée de bourgeois hollandais un mélange bien national de mysticisme et de réalisme : les uns se destinent aux carrières ecclésiastiques,

1. « A Nuenen, le bedeau [de l'église catholique] ayant repris l'atelier qu'il avait offert [à Vincent], le pasteur transforma la buanderie pour y installer un nouvel atelier.

« Et, admirable père, par la même occasion, il dit à Vincent qu'il devait se croire libre, entièrement libre. Qu'importait sa tenue ? Il s'habillerait à sa guise. Quant à lui, son père il se chargeait d'expliquer aux habitants les plus mal intentionnés de Nuenen, pourquoi on doit estimer un peintre et pourquoi on doit le laisser tranquille. » Gustave Coquiot, *loc. cit.*, p. 96.

les autres à la finance, au commerce, à l'industrie ; commerce d'art : marchands de tableaux, industrie pour les arts : filetiers d'or. Plusieurs ont changé de profession dans le cours de leur existence : sur un tard, Mathieu Van Gogh, de médecin se fait dominé ; l'arrière-grand-père de Vincent, de filetier d'or, devient Ministre. A noter aussi les deux mariages avec une étrangère ; dans un temps où l'on se déplaçait moins qu'aujourd'hui, ce petit trait d'exotisme conjugual est à souligner, quoique légèrement.

Du côté des Carbentus, ancêtres maternels du peintre, nous connaissons moins bien la généalogie. Nous savons tout juste par M^me^ Théo Van Gogh que le père Carbentus avait à La Haye une importante affaire de reliure, que Vincent ressemblait beaucoup à sa mère pour la vivacité et la brusquerie de l'humeur. Mais par les registres de l'Asile d'aliénés de Saint-Rémy de Provence, on sait qu'une Carbentus avait des crises de haut-mal : « Van Gogh nous raconte, écrit le D^r^ Peyron (voir plus haut le certificat de quinzaine), qu'une sœur de sa mère était épileptique et qu'on compte plusieurs cas dans sa famille. »

De tout ce qui précède on doit retenir que Vincent Van Gogh descendait par son père d'une série de familles nombreuses de bons bourgeois néerlandais, probablement arthritiques, bien bâtis généralement (les portraits de famille que M^me^ Théo Van Gogh a reproduits au premier volume des lettres de Vincent en font foi), bien portants, ayant pour la plupart atteint un âge avancé

Piéta, inspirée de Delacroix

L'Arlésienne (Mme Ginaux)

Une route en Provence

Noter sur le paysage les cyprès « en flamme de punch » familiers à l'artiste.

(l'aïeul de Vincent meurt à soixante-dix-sept ans, son grand-père à quatre-vingt-cinq ans), sans grandes tares physiques ou mentales apparentes. Il faut signaler enfin que le pasteur mourut subitement, que son premier-né fut un mort-né, que deux de ses fils, Vincent et Théo, moururent dans un état d'aliénation mentale. Du côté maternel, il y a des traces évidentes d'épilepsie.

*
* *

Si l'on examine les différents tableaux et portraits de Vincent Van Gogh qu'une riche iconographie nous a conservés (et la plupart sont du peintre lui-même) on est frappé de trouver, dans presque tous, des traits vigoureux certes, mais comme taillés à coup de hache ; un crâne un peu pointu ; des cheveux roux et rudes, de véritables crins dressés en brosse ; un front vaste, avancé ; sous les sourcils proéminents, des yeux petits, perçants, tantôt bleus, tantôt verdâtres, très rapprochés dans une face toute rouge, légèrement asymétrique. La barbe et les moustaches embroussaillées sont faites de poils roux comme la chevelure. Le nez est droit, bien planté, harmonieux, c'est certainement ce qu'il y a de mieux dans ce visage. C'est le nez de Théo son frère ; c'est le nez de son père, le joli pasteur du Noord-Brabant.

Trapu, carré, « Vincent est plus large de stature que long. Le dos est légèrement voûté, la tête toujours baissée » (M^me^ du Quesne). Toute sa personne respire la force, la vigueur, avec quelque chose qui ressemblerait à de la brutalité.

Le regard est dur, sombre. L'expression triste, sauvage, concentrée, ou même très souvent farouche fait apparaître notre peintre méfiant, volontaire, irascible. Son dédain absolu des conventions, sa mise négligée, ses vestons rudimentaires, ses chemises sans col lui confèrent cet aspect « braque » qui frappait Gustave Coquiot.

Bien plus, quelques-uns parmi les portraits du peintre, peints par lui-même, nous le présentent avec une tête sinistre, hostile, agressive, de vagabond hagard, mourant de faim, halluciné, persécuté, traqué (portrait offert à Paul Gauguin : tête maigre toute en bosses et en creux, — autre portrait de Vincent avec le crâne en pointe, fonds en spirales).

Et si l'on veut bien considérer maintenant la photographie de Vincent Van Gogh à vingt ans, page 4 du 1er volume des Lettres, on est surpris de voir combien le peintre, à peine sorti de l'adolescence, malgré l'expression un peu étonnée et candide de son âge, a le même air fermé, concentré, têtu, volontaire, un peu brutal, les mêmes traits durs qu'on lui trouvera quinze ans plus tard.

Et toutefois malgré son « extérieur disgracieux », pour employer l'euphémisme fraternel de Mme Du Quesne-Van Gogh (Vincent demeura toute sa vie un campagnard, un paysan), malgré son air brutal et fou, il y a dans le regard de cet homme comme une flamme mystique [1] ; un feu qui brûle ; un je ne sais quoi qu'on ne définit pas qui

1. Théo, voulant donner à sa future femme une idée de Vincent, écrit qu'il ressemble à la tête sculptée par Rodin de « Jean-Baptiste, le prophète, le précurseur du Christ » (volume 1er des Lettres, p. xx de l'introduction).

nous émeut, qui nous le rend infiniment pitoyable ; une fougue sous pression toute prête à faire éclater les parois pourtant solidement ossifiées de cette face et les murailles épaisses de ce corps rugueux et résistant ; une âme ardente et compliquée, effroyablement mal à l'aise dans son indigne carapace.

*
* *

Parmi les traits complexes de la mentalité de Vincent Van Gogh, le plus saillant, celui qui frappe d'abord, même les profanes, c'est son irascibilité, incontestablement pathologique. Il n'est jamais content de lui, ni de son travail, ni de personne. Un rien le contrarie, le met hors de lui, violemment, effroyablement. Tout enfant déjà c'était un petit être mal commode. Il tenait de sa mère, paraît-il, cette fâcheuse disposition à la colère ; et, si nous en croyons une anecdote savoureuse de M^me^ Théo, le petit Vincent n'était pas très souvent corrigé.

Un jour que grand'maman Van Gogh était venu de Bréda, quelques jours à Zundert (chez son fils, le dominé) elle fut témoin d'une des plus lassantes et des plus terribles bourrasques du jeune Vincent. Elle, qui, avec sa douzaine d'enfants, avait eu largement l'occasion d'apprendre un peu la fermeté, saisit le petit polisson par le bras, et, avec une tape sur les oreilles, le mit tout simplement à la porte de la salle. La maman se sentit tellement froissée, qu'elle fût restée toute une journée sans adresser la parole à sa belle-mère, si la généreuse imagination du jeune père n'eût trouvé le moyen de rétablir la paix. Vers le soir, il attela une petite voiture et conduisit ses deux dames parmi les bruyères en fleurs. Elles s'y réconcilièrent, conclut M^me^ Théo, dans la magnificence d'un somptueux coucher de soleil.

A l'école communale, on ne put garder le jeune Vincent, tellement il était agressif auprès de ses petits camarades. Ses frères et sœurs avaient un peu peur de lui, bien qu'il fût bon pour eux et qu'il les amusât à l'occasion.

Plus tard, il se montrait autoritaire et discutait avec passion. Il voulait sans cesse avoir raison, fonçait sur son contradicteur quel qu'il fût et le brutalisait par ses paroles, ou même par des actes.

On a pu lire, dans les chapitres précédents, comment, dans l'atelier de Mauve, son parent par alliance, le jeune peintre jeta par terre une tête d'Apollon qui lui déplaisait comme modèle ; comment il s'emportait chez Guillaumin. Lui-même, Vincent, raconte qu'il discutait avec Gauguin *de façon à se tendre les nerfs jusqu'à l'extinction de toute chaleur vitale* et que, de leurs controverses *d'une électricité excessive, ils sortaient éreintés.* On sait comment le Dr Gachet empêcha d'un regard maîtrisant un acte de violence grave, peut-être un meurtre, que Vincent voulait commettre sur lui, parce qu'un tableau de Guillaumin n'avait pas de cadre. On sait enfin comment, après quelques mois de cohabitation avec le peintre, son frère Théo, le doux, le patient, l'indulgent, l'affectueux Théo, après toute une série de scènes violentes et pénibles, était obligé d'écrire chez lui :

La maison pour moi est presque intenable... Il y a deux êtres chez Vincent, l'un merveilleusement doué, fin et doux, l'autre égoïste, insensible..... ce n'est pas seulement la vie des autres, mais la sienne aussi qu'il empoisonne...

*
* *

Sous la douleur et l'amertume du moment, la perspicacité fraternelle semble ici, pour un temps, tout à fait en défaut.

En dépit des apparences, et à y regarder d'un peu près, Vincent ne fut jamais ni un être insensible, ni un égoïste (ni un doux par ailleurs), et ce n'est pas la correspondance échangée entre les deux frères qui nous démentirait.

Dès ses premiers séjours à l'étranger, Vincent témoigne dans ses lettres beaucoup d'affection pour ses parents, ses frères, ses sœurs, ses cousins, ses cousines, son premier chef de service, ses hôtes, ses premiers amis à La Haye. Leurs noms reviennent familiers, presque à chaque lettre : Oom Cor (l'oncle Cornelius), Oom Heim (l'oncle Hendrick), l'oncle Jan Carbentus, tante Fie Carbentus, les Haenebeck, les Roos, les Van Stockum, etc. Le jeune commis de la maison de tableaux se rappelle correctement, fidèlement et régulièrement au souvenir de ceux qu'il aime ; il prend part à leurs peines, par exemple à propos de la mort de la jeune Annet Haenebeck (Lettres, t. I, p. 29), à leurs joies, par exemple lors du mariage de Iet Carbentus avec le peintre Mauve (*Id.*, p. 17).

Plus tard, bien qu'il finisse par se brouiller avec la plupart de ses parents et des gens qui l'ont connu, il ne put jamais oublier tout à fait les amis et les amitiés de

sa jeunesse. C'est même par là qu'on peut expliquer en partie, comment il exista toujours une étrange contradiction entre la peinture de Vincent et les opinions qu'il professait sur les artistes qui lui plaisaient le plus (généralement médiocres ou pires), et comment ainsi que l'ont remarqué plusieurs de ses biographes, une raisonnable sélection ne s'opéra jamais dans son esprit, à ce sujet.

Brusquement, comme on l'a montré ci-dessus, à partir du mois de mai 1875 (jusque-là on peut dire que Vincent avait fait figure de jeune homme sensé), aussitôt qu'il sut qu'il ne pourrait pas épouser M^lle^ Loyer, l'affectivité du peintre, non moins vive qu'avant, changea de point d'application.

Sans doute, il continua de penser encore parfois à ses parents, à sa famille, à ses amis, mais beaucoup moins. Exception faite pour Théo, qu'il aimera d'une tendresse de prédilection jusqu'à son heure dernière, il préfère, et très nettement, — exclusivement on peut dire — tous les déshérités de ce monde et même de la nature.

Dès son second séjour en Angleterre, comme on l'a vu dans un précédent chapitre, Vincent ne s'intéresse plus qu'aux misères de Londres, aux déchéances des bas quartiers, et vers la fin de sa vie, à Arles, ce sont des humbles et des modestes, pas tous absolument recommandables, qui sont ses préférés, qui constituent l'unique cercle de ses relations : le zouave Milliet, le facteur Roulin, M^me^ Ginoux dont il répète avec complaisance la phrase favorite : « quand on est amis, on l'est pour longtemps. »

Dans le Borinage, à Frameries, à Wasmes, à Cuesmes, son amour pour les humbles et pour les petits prend des proportions que personne autour de lui ne peut trouver normales.

Toutefois, cet amour pour la plus misérable portion de l'humanité n'est nullement exempt de vanité, peut-être inconsciente, et de puérilisme. On n'a peut-être pas assez remarqué qu'à partir de mai 1875 tous ceux que Vincent a chéris étaient pour lui des inférieurs, incapables de le juger[1], ou du moins d'être choqués par tout ce que le reste du monde trouvait chez lui de bizarre, d'excentrique, de répréhensible. En fait, après sa première expérience si malheureuse de l'amour, jamais plus Vincent n'a eu de camarades, ni d'amis, au sens latin du mot, s'il est vrai, comme disaient les Anciens, que l'amitié trouve ou rend les hommes égaux. Et c'est en cela précisément que le peintre hollandais se différencie absolument d'un saint François d'Assise par exemple dont on a fêté récemment le VII[e] centenaire, et qui fut tout amour et toute humilité. Et c'est en cela également qu'il ressemble, au contraire, à certains déséquilibrés de nos asiles, amis des pauvres, des humbles, des petits au point de mettre le trouble dans leur famille, dans leur pays, par les excentricités d'un altruisme désaxé, d'une charité et d'une abnégation véritablement délirantes (de lirâ, en dehors du sillon, qui déraille).

1. « Il ne voulait pas montrer ses toiles, même à mon mari qui faisait pourtant de la peinture », déclarait à Gustave Coquiot une Arlésienne qui avait connu Vincent (*Van Gogh*, p. 164).

On ne peut pas parler, chez Vincent, d'égoïsme, d'affectivité déficiente, d'insensibilité, mais plus exactement d'une sensibilité « spécialisée », et même d'un certain point de vue « logiquement » et plus ou moins consciemment orientée.

*
* *

Un autre trait de la constitution mentale de Vincent, en rapport d'ailleurs avec son irascibilité et son affectivité élective » pour tout ce qui est « minus », c'est son inaptitude presque totale à supporter une discipline, quelle qu'elle soit.

Sauf les quatre années au service des maisons de tableaux de La Haye et de Londres, pendant lesquelles il fut un employé consciencieux, docile et correct (à Londres il avait même un chapeau haut-de-forme), mais il avait alors de seize à vingt ans et c'était avant ses amours malheureuses, Vincent Van Gogh n'a jamais pu se mettre sous l'autorité de quiconque.

Ce n'est pas qu'il manquât de bonne volonté; mais soit qu'il s'agît d'apprendre latin, grec et théologie pour devenir un dominé, soit qu'il fallût s'initier aux techniques de l'art dans les ateliers de Rappard, de Mauve ou de Cormon, Vincent commençait toujours avec ardeur par suivre docilement les directions des Anciens, l'enseignement des Maîtres, et puis, bien vite, il regimbait de toutes ses forces. L'étude des langues mortes, l'instruction religieuse lui paraissent superflues pour prêcher. Les directives des ateliers lui semblent dépourvues de

Le vieux Patre

Paysage avec nuages

sens ou nuisibles (et il n'a peut-être pas absolument tort). Alors, il s'en va, rapidement, brutalement, en claquant les portes.

La même insociabilité fait que Vincent méprise, à un degré pathologique, les contingences et les conventions de la vie. L'homme mieux équilibré peut bien porter sur ces contingences, sur ces conventions, un jugement pareillement défavorable, souverainement hautain même ; pragmatiquement toutefois, il ne peut et ne veut pas se soustraire à leurs exigences, d'une façon absolue. Vincent, lui, n'a jamais pu réaliser d'une façon satisfaisante, on peut même presque dire, d'une façon élémentaire, l'indispensable adaptation au milieu qui est la première tâche de l'homme en société.

Aussi, l'on ne compte plus les grosses excentricités qui, même avant la maladie qui le conduisit à l'asile, lui faisaient faire figure de fou, aux yeux de la plupart des gens.

En 1884, étant au presbytère de Nuenen, Vincent fit la connaissance d'un peintre amateur, M. Kerssemakers, et voulut un jour visiter avec lui le Musée de l'État d'Amsterdam. Les deux amis s'étaient donné rendez-vous dans la salle d'attente de 3e classe de la gare centrale.

En entrant dans cette salle, dit M. Kerssemakers, je vis Vincent installé devant la fenêtre, occupé à peindre quelques petites vues de la ville, entouré par une masse de gens : contrôleurs de trains, voyageurs, ouvriers, etc. Il était très calme et ne s'intéressait nullement au public, et était habillé d'un ulster à longs poils et coiffé d'un bonnet de fourrure qu'il ne quittait jamais. Lorsqu'il me vit, il emballa tranquillement

son attirail et nous nous dirigeâmes vers le Musée. Il pleuvait à torrents, ce qui fit qu'en très peu de temps, Vincent avec son ulster et son bonnet de fourrure ressembla à un chat mouillé [6].

Le même auteur raconte que Vincent comparait toujours la peinture à la musique.

C'est pour avoir encore une plus juste compréhension de la valeur et des nuances des tons qu'il prit des leçons de piano chez un vieux professeur de musique, en même temps organiste (à Nuenen en 1884). Mais cela ne dura pas longtemps parce que Vincent pendant ses leçons comparait tout le temps les tons du piano à du bleu de Prusse ou à du cadmium. Le bonhomme, un jour, crut avoir affaire à un fou et il fut pris d'une telle peur qu'il cessa les leçons.

On a vu ci-dessus comment chez Guillaumin, Vincent se déshabillait parfois, et pour mieux s'expliquer sautait par l'escalier, mimant les gestes des déchargeurs de sable.

Paul Signac rapporte que Van Gogh, vêtu d'une cotte bleue de zingueur, avait peint sur les manches de petits points de couleur. *Collé tout près de moi, il gesticulait, brandissant sa grande toile de 30 toute fraîche et il en polychromait lui-même et les passants.*

Inutile de rappeler comme on l'a vu plus haut toutes les bizarreries de la période d'Arles.

Malheureusement, la réaction que provoquaient ces excentricités, irritait au plus haut point le pauvre Vincent — quoi qu'il en dise — et le rendait moins apte que jamais à vivre en paix avec ses voisins. *Ces abrutis de Nuenen disent que je suis fou, lorsqu'ils m'aperçoivent, déambu-*

lant dans la bruyère, m'arrêtant, m'asseyant à moitié, clignant des yeux à chaque instant, portant les mains à mes yeux. Il a beau dire, *cela me laisse indifférent,* les paroissiens de son père n'en sont pas moins pour lui *ces abrutis de Nuenen.*

Après le drame de l'oreille coupée, Vincent écrit à Théo : *Actuellement, toute la ville est inquiète, personne ne sachant au juste pourquoi* » ; il se plaint que les *bons citoyens d'Arles l'empêchent de travailler* et, à l'Asile, il s'estime heureux de n'être plus à portée de *ces vertueux anthropophages.*

*
* *

Irritable, indiscipliné, insociable, Vincent est aussi un instable. Pas plus qu'il n'a jamais été capable d'accepter une observation, d'entendre un avis contraire au sien, de recevoir un conseil, Vincent n'a jamais pu demeurer longtemps à la même place.

Une fois sorti de la maison paternelle, il demeure à La Haye, 4 ans, comme employé de la maison Goupil ; à Londres, au même titre, 2 ans ; à Paris, 10 mois ; de nouveau en Angleterre, cette fois comme pasteur auxiliaire, 8 mois ; à Dordrecht, commis de librairie, 3 mois ; à Amsterdam, étudiant ecclésiastique, 14 mois ; à l'École des Missions de Bruxelles, 4 mois ; pasteur dans le Borinage, 1 an et 10 mois ; après quoi, sa vie évangélique s'arrête brusquement et définitivement. Désormais il sera peintre. Il revient à Bruxelles, étudie le dessin 6 mois ; séjourne chez son père, alors pasteur à Etten, 8 mois ; demeure à La Haye un an et 10 mois ; vagabonde

2 mois dans la Drenthe ; revient chez son père nommé récemment à Nuenen, y séjourne 2 ans et 1 mois ; habite Anvers 3 mois ; arrive à Paris en mars 1886, y reste 2 ans et 1 mois ; débarque à Arles en février 1888 ; est interné à Saint-Rémy en mai 1889 ; malgré le Dr Peyron, comme on l'a vu plus haut, il force la main à Théo, sort de l'asile en mai 1890 et meurt à Auvers-sur-Oise au mois de juillet de la même année.

*
* *

Enfin, dernier trait bizarre de ce caractère tout formé de contradictions, cet homme instable, irritable, insociable, fut extraordinairement et paradoxalement suggestionnable, et, qu'on veuille le remarquer, presque uniquement par les livres.

Est-ce parce que l'auteur du livre que vous lisez ne vous contredit pas ?

Peut-être ?

Toujours est-il que Vincent lisait beaucoup, sans ordre, sans méthode, sans direction, sans discipline, comme la plupart des auto-didactes, comme la plupart de ceux qui ne commencent à étudier qu'après l'école. C'est une page de Renan, bien séduisante mais passablement orgueilleuse qui lui met en tête de se faire ministre de l'Évangile, après sa déception amoureuse de Londres. Et cette page, il a pris soin de la copier, comme cela, sans liaison, sans transition dans une lettre à Théo, le 8 mai 1875.

Le Semeur

Les Nuages tourmentés. Environs d'Auvers-sur-Oise

Pour agir dans le monde, il faut mourir à soi-même. Le peuple qui se fait le missionnaire d'une pensée religieuse n'a plus d'autre patrie que cette pensée... L'homme n'est pas ici-bas seulement pour être heureux ; il n'y est même pas pour être simplement honnête. Il y est pour réaliser de grandes choses pour la société, pour arriver à la noblesse et dépasser la vulgarité où se traîne l'existence de presque tous les individus.

C'est la lecture d'un roman de Dickens, décrivant la vie malheureuse des mineurs en Angleterre qui suggère à Vincent d'être le prédicant des mineurs du Borinage.

C'est une phrase de Michelet qui l'incite à recueillir l'odieuse alcoolique de La Haye que Théo a eu tant de mal à lui faire abandonner et qu'il a représentée effroyable, décharnée, vidée, sous le titre « Sorrow » avec, comme épigraphe la phrase puérilement romanesque de Michelet qu'on a rappelé plus haut : « Comment se fait-il qu'il y ait sur la terre une femme seule et désespérée. »

Ce serait une liste bien curieuse à dresser et bien instructive, de tous les livres que Vincent a lus, des appréciations qu'il en a données dans ses lettres à Théo, des citations qu'il en a faites. On y verrait pêle-mêle outre Michelet (surtout « L'Amour » et « Jeanne d'Arc ») et Dickens, Victor Hugo, George Éliot (surtout « Adam Bede »), Edmond Roche, Erkmann-Chatrian, les « Oraisons funèbres » de Bossuet, Henri Heine, Andersen, Uhland, la Bible, Carlyle, l' « Imitation de Jésus-Christ », « la Case de l'oncle Tom », Legouvé, Fromentin, les Goncourt, Émile Zola, Alphonse Daudet, etc., etc.

*
* *

Toute l'âme de Vincent Van Gogh est ainsi pleine de contrastes violents. Il aime les hommes, il a la solitude en horreur, son grand rêve c'est de connaître d'autres peintres, son idéal de travailler avec eux dans une espèce de phalanstère plus ou moins communiste ; et il n'a jamais pu faire bon ménage avec qui que ce soit, pas même avec Théo. Il a voué à la femme le « culte mystique » que lui a révélé la lecture de Michelet et il n'a jamais recherché que la société des femmes « à quarante sous » selon sa propre expression. Il veut ignorer toutes les inepties du « qu'en dira-t-on » ; et personne n'a guère pâti plus que lui d'être considéré comme un fada. Personne n'a désiré plus que lui « savoir » les règles des techniques, « apprendre » des autres son art ou son métier ; et personne n'a plus été que lui rebelle à toute discipline. Méfiant, certes, il l'a été, à peu près vis-à-vis de tout le monde, et peu d'hommes raisonnables se sont laissé suggestionner comme lui, par des livres, on peut presque dire par n'importe quel livre.

Et cependant, cette mentalité de Vincent composée d'éléments si compliqués et contradictoires, violemment heurtés, n'eût pas suffi à faire de lui, socialement et juridiquement, un Aliéné enfermable, si sa maladie, « sa psychose », sa folie ne l'avait attaqué brusquement, puis fatalement et sournoisement mené jusqu'au suicide, comme on l'a vu aux chapitres II et III de la première Partie.

CHAPITRE II

ÉTUDE CRITIQUE DE LA FOLIE DE VINCENT

L'irritabilité constitue le trait dominant du caractère habituel des épileptiques.

J. Falret, *De l'état mental des épileptiques*, Paris, 1861.

Dans quels cadres les médecins peuvent-ils ranger l'étrange folie de cet extraordinaire aliéné qui passa toute une année d'internement à produire des tableaux dont la description, la simple nomenclature même, nous étonne, nous stupéfie, tellement paraissent invraisemblables, la quantité et la qualité d'une telle œuvre artistique, dans un pareil milieu !

On peut écarter, tout d'abord, nous semble-t-il, le diagnostic que Gustave Coquiot avait sollicité pour son livre sur Vincent, d'un médecin de ses amis, diagnostic énoncé en ces termes :

Quant à la maladie de Van Gogh, il est très difficile, d'après ses Lettres seulement, de la définir d'une façon précise.

Il eut, m'avez-vous dit, la syphilis. Les accidents dont il a été victime sont-ils la conséquence de cette syphilis? Les excès de tabac, de café et d'alcool ayant surexcité, à un degré incroyable, un cerveau en perpétuelle ébullition, ont-ils contribué, de concert avec les spirochètes, à l'effondrement d'un homme dont les facultés de l'esprit étaient si harmonieusement établies?

Cela est possible, très probable, sinon certain. Pouvons-nous dire maintenant que Van Gogh fut atteint de paralysie générale?

Certes, la paralysie générale si injustement dénommée, se manifeste sous tellement de formes que les personnes non initiées comprennent avec difficulté, l'opposition constante entre le nom et la chose.

C'est pourquoi, il faut parler ici de méningo-encéphalite diffuse et non de paralysie générale.

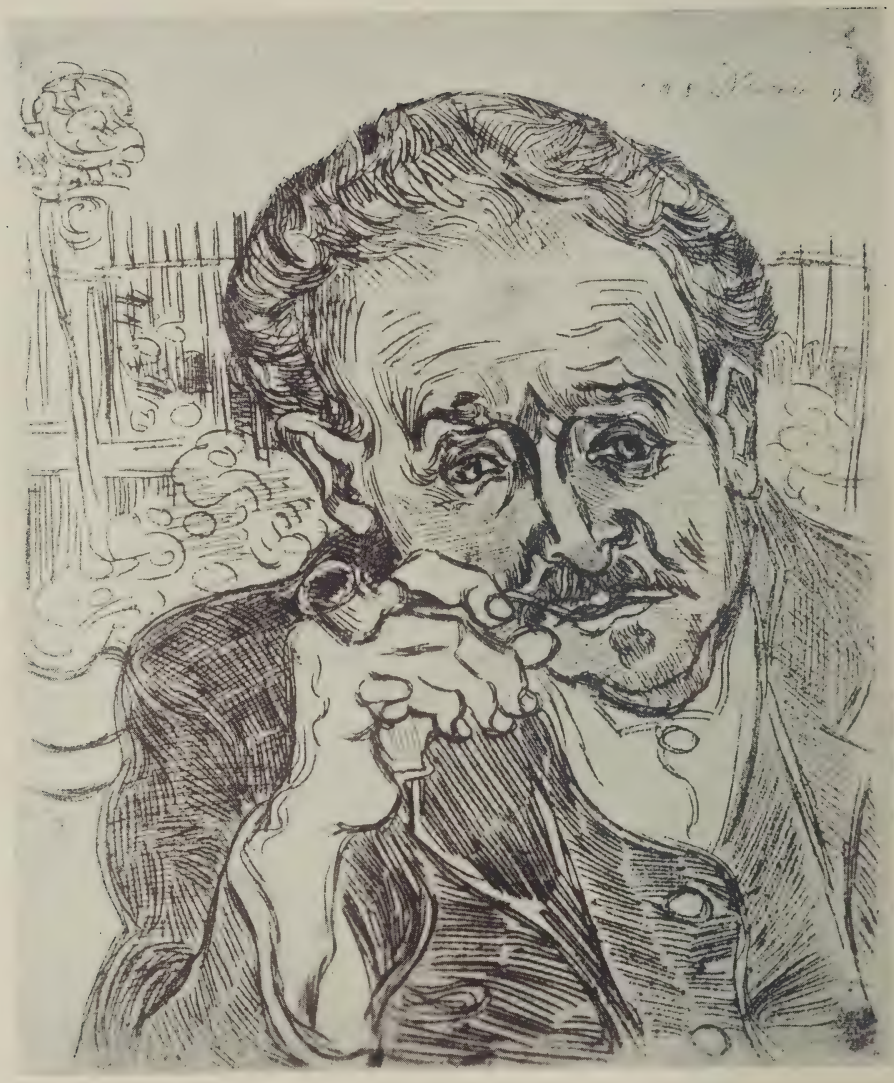
Pour mon compte, je crois que Vincent Van Gogh fut atteint de Méningo-Encéphalite diffuse, à forme larvée et quelque peu particulière — et que tous les accidents pour lesquels il fut traité, ne furent que des symptômes ou un syndrome, qu'on a, à tort, pris pour une affection autonome.

Le moins qu'on puisse penser de cette thèse, c'est qu'elle manque de précision et de clarté. A ces expressions vagues de « méningo-encéphalite diffuse qui n'est pas une paralysie générale, mais qui en est une forme larvée et quelque peu particulière », on croit deviner l'embarras du praticien consciencieux, insuffisamment documenté (« Il eut, m'avez-vous dit, la syphilis), qui ne veut pas se prononcer définitivement (« il est difficile, d'après ses Lettres seulement, de définir sa maladie » [1]), et qui, trop complaisant ami, n'a pas pu complètement refuser à un

1. Et encore l'ami de Gustave Coquiot n'avait lu que le tome III, le seul écrit en français.

PORTRAIT DU DOCTEUR GACHET PAR VAN GOGH

Ce tableau appartient au Stœdelsche Institut de Francfort. C'est le premier portrait que Vincent fit du docteur Gachet. Dans le duplicatum (collection Paul Gachet) il n'y a pas de livres et le rameau de digitale repose sur la table.



L'Homme a la pipe

Portrait du Dr Gachet, fait à Auvers-sur-Oise, le 25 mai 1890
Il s'agit là de l'unique eau-forte qu'ait gravée Van Gogh

publiciste aimable, une opinion technique qu'on avait gracieusement sollicitée.

En fait, l'étude minutieuse de la fiche clinique de Vincent ne permet pas d'affirmer, comme le fait l'ami de Gustave Coquiot, que « chez ce malade, les facultés de l'esprit fussent harmonieusement établies » ; elles étaient, au contraire, tout ce qu'il y a de plus positivement et de perpétuellement en conflit dans son âme.

D'autre part, bien qu'il fut syphiliphobe, rien ne prouve, malgré ce que Vincent dit de lui-même, qu'il fut syphilitique. En tout cas, admettant même qu'il ait acquis quelque part la syphilis, et c'est loin d'être invraisemblable, ce n'est sûrement pas dans son enfance, dans son adolescence, ni avant toutes les manifestations morbides, « prémices de sa maladie », qu'on trouve, nombreuses dans sa courte existence, et bien avant qu'il n'ait pu raisonnablement être contaminé.

Enfin, s'il est vrai qu'un certain degré d'alcoolisme, de caféinisme, de tabagisme, compliqués de surmenage nerveux, ait pu hâter, déclancher la folie de Vincent, sans la créer de toutes pièces, il nous apparaît non moins clairement, que la maladie du peintre n'était pas une méningo-encéphalite syphilitique ou paralysie générale, typique ou anormale.

La paralysie générale, on commence à le savoir même dans les milieux non médicaux, est une démence d'origine syphilitique (demencia ; de, destruction ; -mens, tout l'esprit), essentiellement progressive et définitive ; un affaiblissement qui peut aller plus ou moins vite, jusqu'à la

disparition complète des facultés de l'âme : intelligence, mémoire, affectivité, activité volontaire — totalement ou partiellement.

Or, Vincent Van Gogh n'a jamais présenté, ni avant sa psychose, éclatée brusquement en 1888, ni même dans les dernières années qui l'ont précédée, de troubles démentiels : la démence étant définie, répétons-le, un affaiblissement progressif et définitif des facultés intellectuelles.

Rien de plus net que le jugement du peintre, rien de plus normal que l'expression de ses idées sur son Art, sa peinture, sa technique, ni sur les Cénacles d'alors : pointillisme, impressionnisme, etc. Rien de plus sensé que ses réflexions sur ses lectures et sur les événements du jour. Rien de plus humoristique et de plus finement spirituel que les descriptions caricaturales qu'il fait, des personnages qu'il coudoie.

On pourrait faire aisément un « Choix de Lettres de Vincent Van Gogh », dont l'on ne saurait dire qui l'emporte, de la noblesse de la forme ou de la solidité du fonds ; et, à quelques barbarismes et quelques idiotismes près, faciles à redresser, une telle anthologie contribuerait au moins autant que tant d'autres, à la Gloire, à la Défense et à l'Illustration de la langue française. Le pauvre et sympathique Vincent qui s'était instruit, selon sa formule émouvante, *aux Cours gratuits de la grande Université de la Misère,* trouve tout naturellement des images fines, gracieuses, ingénieuses, pour exprimer des sentiments tendres, graves, profonds, délicats.

Ne l'oublions pas, mon brave, écrit-il à Théo, les petites émotions sont les grands Capitaines de nos vies... (*t. III des Lettres, p. 553*)... Les tableaux se fanent comme les fleurs... Le murmure des oliviers a quelque chose d'immensément vieux... Il ne faut pas que le chagrin s'amasse dans notre âme comme l'eau d'un marécage (*ibid., p. 575*). L'histoire des gens est comme l'histoire du blé; si on n'est pas semé en terre pour y germer, qu'est-ce que ça fait ? On est moulu pour devenir du pain (*ibid., p. 577*).

Et tout ceci est écrit de Saint-Paul, dans la lucidité de l'intervalle des crises. Le style littéraire de Vincent n'a pas varié, malgré la folie. Tel il est à Saint-Rémy, tel il était dans les Lettres d'Arles, de Paris, du Borinage, tel il était dans les premiers séjours en Angleterre, quelle que fut la langue employée, française ou néerlandaise, toujours descriptive et précise, parfois vibrante, éclatante, passionnée.

Dans le train d'Harwich à Londres, c'était joli de voir dans un demi-jour, les champs noirs et les prés verts, avec des moutons, des agneaux; çà et là une haie d'épines et quelques grands chênes avec leurs branches sombres et leurs troncs gris moussus... En haut, dans la lumière bleuissante de l'aube, quelques étoiles et un banc de nuages gris à l'horizon. Avant que le soleil ne parût, j'entendis une alouette. Et puis tout près de la dernière gare avant Londres, le soleil se leva. Le banc des nuages gris s'était évanoui, et il y avait là le soleil, si simple, si grand, un vrai soleil pascal. L'herbe étincelait dans la rosée et la gelée nocturnes.

Et ceci est du 17 avril 1876.

De 1876 à 1891, en français comme en néerlandais, on pourrait multiplier presque à l'infini de telles citations; avant sa maladie et entre les crises de sa mala-

die Vincent écrit aussi bien qu'il peint; il peint encore quand il écrit.

Et de même que son style littéraire a poursuivi son développement normal depuis les lettres de La Haye (août 1872), jusqu'à celles d'Auvers-sur-Oise (juillet 1890), de même le style artistique de Vincent, depuis le Borinage, est allé se perfectionnant, s'achevant logiquement, rationnellement, sans autre interruption que les crises intermittentes d'abattement et d'hébétement, à l'hôpital d'Arles, puis à l'asile Saint-Paul (Cf. Première partie, Chap. II). On ne saurait le souligner assez, durant les accès, le malade ne produit pas : ni lettres, ni tableaux. Entre les crises, on peut le répéter après lui : *La pensée est absolument normale et même davantage qu'auparavant*; et les tableaux se multiplient, débordant de vie, de lumière, de couleurs, sous la palette exaltée, infatigable du peintre. Vincent se rue littéralement dans un labeur quotidien, effrayant. C'est, selon son expression, *une fureur sourde de travail.*

En vérité, cette activité littéraire, cette activité artistique ne sont sûrement pas d'un homme dont les facultés se disloquent, se brisent, dont la personnalité, même partiellement, se fragmente!

Aussi l'on ne saurait suivre Jaspers qui, récemment[7] rapportait la maladie de Vincent à la schizophrénie. On appelle schizophrénies avec Bleuler (de Zurich) les psychoses caractérisées par « des troubles de l'association des idées »; par une diminution, raréfaction ou disparition de l'affectivité; par une tendance à substituer

la fantaisie à la réalité et à s'écarter de celle-ci pour rentrer en soi-même, sans être capable d'en ressortir (autisme); tous ces troubles contrastant avec la conservation de la capacité de perception, la conservation de la capacité d'orientation, la conservation de la mémoire, et, dans une certaine mesure, la conservation de la conscience. En gros, les schizophrénies ressemblent à certaine de nos anciennes « Démences précoces », elles sont des sortes de démences provisoirement (et quelquefois définitivement) partielles, aboutissant comme l'étymologie l'indique, à un éclatement, une dislocation, une dissociation de la personnalité du malade.

Pour Jaspers, la maladie de Vincent se manifeste vers l'année 1887 c'est-à-dire, environ six mois avant l'arrivée en Provence. En effet, d'après l'auteur, depuis 1885, les lettres de Van Gogh sont remplies de plaintes à propos de malaises du corps (physiques) et de l'esprit (psychiques) qui pouvaient bien jusqu'alors s'expliquer par une vie exténuante de contradictions, de privations et de misères. A Paris, la vie du peintre étant moins dure, Jaspers croit pouvoir conclure que les plaintes de Vincent marquent le début de sa perte de contact avec le réel, avec l'ambiance. Sa sauvagerie, son insociabilité sont une manière de s'évader, une forme d' « autisme ».

Dès lors, selon Jaspers, le style artistique de Vincent subit un changement total, signature de la dissociation de sa personnalité; et à partir de ce moment, la maladie de Van Gogh présente les caractères et l'évolution d'une schizophrénie.

Cette conclusion, comme on l'a vu, ne ressort nullement ni de l'histoire de Vincent Van Gogh, ni de l'analyse clinique qu'on a essayé de faire ici, le plus précise et le plus objective que possible.

La série chronologique des productions de Van Gogh, *remarque le Dr Jean Vinchon* [8], nous apprend que la folie n'a pas apporté de modification sensible de sa manière et de la qualité de sa peinture.

C'est là un point de fait qu'un psychiâtre instruit, le jeune et sympathique Privat-Dozent de Francfort-sur-le-Main, le Dr Walther Riese [1], s'appuyant sur les données d'une clinique attentive a récemment très clairement et très nettement mis en lumière [9].

Le Dr Riese fait observer, lui aussi, et très judicieusement, que malgré les crises d'Arles et de Saint-Rémy, le style de Vincent n'a pas varié en somme d'une manière essentielle, importante. Il a suivi son développement naturel, en harmonie avec l'évolution, le perfectionnement même, de la mentalité générale du peintre.

Pour Walther Riese la psychose de Vincent n'est pas une schizophrénie, si la schizophrénie se caractérise par une altération de la personnalité, une dislocation, une diminution progressive des facultés intellectuelles.

Que si l'on objecte la présence, dans la constitution mentale de Vincent, d'éléments schizoïdes : indiscipline, insociabilité, inadaptabilité à la vie pratique, il n'est pas

1. Nous remercions cordialement le Dr Riese d'avoir bien voulu mettre très amicalement et très confraternellement à notre disposition, les ressources de son érudition personnelle et de sa connaissance de la littérature phsychiâtrique de son pays.

écrit qu'un schizoïde doive devenir nécessairement un schizophrénique, pas plus qu'un cyclothymique, alternativement exalté puis affaissé, doive se transformer fatalement en un maniaque mélancolique ; pas plus, pour parler vulgairement, qu'un « toqué » doive devenir nécessairement un « fou ».

*
* *

Cette maladie de Vincent qui n'est ni une paralysie générale (démence syphilitique) ni une schizophrénie (démence partielle et précoce) se rapproche beaucoup des affections psychiques du cadre de l'épilepsie. Dans ce cadre en effet les psychiâtres ont classé depuis longtemps des maladies essentiellement caractérisées par des « attaques » périodiques, plus ou moins espacées, plus ou moins rapprochées ; qui respectent, dans l'intervalle des crises, les facultés intellectuelles, la personnalité du malade ; et qui sont compatibles même avec une activité intellectuelle, sensitive, artistique remarquables. Ne cite-t-on pas maint homme de génie épileptique, hommes de génie malgré l'épilepsie.

C'est à ce diagnostic que le Dr Rey, alors interne à l'hôpital d'Arles, puis le Dr Peyron à Saint-Rémy, eurent le mérite de s'arrêter, les premiers. Dès le mois de mai 1889, le Dr Peyron écrivait dans le registre de Saint-Rémy, comme on l'a vu dans la première partie.

J'estime que M. Van Gogh est sujet à des attaques d'épilepsie fort éloignées les unes des autres (*Certif. de 24 heures*)... Ce qui s'est passé

chez lui ne serait que la continuation de ce qui s'est passé chez plusieurs de sa famille (*Certif. de Quinzaine*).

Sans doute, Vincent n'a jamais présenté d'attaques de haut-mal, du moins à notre connaissance, aussi ne s'agit-il pas chez lui d'épilepsie véritable, classique, typique.

La clinique a montré toutefois [1] qu'il existe des psychoses épileptiques, sans attaques d'épilepsie classiques, et caractérisées par des manifestations diverses qu'on appelle en France « les équivalents psychiques de la crise épileptique », assez superposables à ce que les Allemands décrivent sous le nom « d'états crépusculaires » : absences, fugues, automatisme ambulatoire, impulsions diverses, etc., etc.

Ce sont ces manifestations diverses, ces états crépusculaires, ces équivalents qui donnent leur véritable signification aux accès confusionnels, aux accès maniaques, aux accès mélancoliques qui les accompagnent et qui dès lors méritent l'épithète d'épileptiques : accès confusionnels épileptiques, accès maniaques épileptiques, accès mélancoliques épileptiques, ou plus exactement épileptoïdes, puisqu'on ne rencontre pas la crise épileptique vraie. Dès lors, la psychose où l'on rencontre ces manifestations prend légitimement le nom de psychose épileptoïde.

Cette psychose épileptoïde, il faut y insister, ne se

1. Depuis une soixantaine d'années, c'est à Morel qu'appartient le mérite d'avoir établi le premier en France, les principaux caractères de « l'épilepsie larvée mentale » et de l'avoir imposée comme entité morbide ayant la même valeur pathologique que l'accès convulsif du Morbus Sacer (1869).

PORTRAIT DE Mlle RAVOUX

Il s'agit là de la fille du cabaretier chez qui logeait Van Gogh à Auvers-sur-Oise

La Mairie d'Auvers le 14 juillet 1890

distingue guère de la psychose épileptique vraie que par l'absence d'attaques d'épilepsie classiques et leur remplacement par des états psychiques « équivalents », des « états crépusculaires » à caractère épisodique.

Cette psychose épileptoïde à été tout récemment décrite à nouveau, et limitée avec précision par Kleist [10], et avec juste raison Walther Riese fait remarquer combien la plupart des symptômes cliniques observés chez Vincent Van Gogh peuvent facilement trouver leur place dans les cadres de cette psychose particulière.

Comme celle de Vincent, elle évolue sur un terrain spécial, le terrain de « l'état mental épileptique » Le malade, qui présente cet état mental, *est sombre, taciturne, défiant* [1], *ombrageux, toujours prêt à se fâcher, à blesser les gens, à s'emporter, à frapper* [11]. Et nous savons combien Vincent était colère et irritable, instable, insociable, impulsif. Dix ans avant sa mort, et donc bien avant d'avoir commis aucun acte répréhensible, il disait de lui-même :

> Moi, je suis un homme à passions, capable et sujet à faire des choses plus ou moins insensées dont il m'arrive de me repentir plus ou moins. Il m'arrive bien de parler ou d'agir un peu trop vite, lorsqu'il vaudrait mieux attendre avec plus de patience (*Lettres*, t. I, p. 208, Juillet 1880).

Comme la psychose de Vincent, la psychose épileptoïde débute généralement tardivement. La moyenne de l'âge des malades étudiés par Kleist est de 35 ans. Van

1. Gustave Coquiot se fâche quelque part dans son *Vincent Van Gogh* parce que plusieurs témoins de la vie du peintre le trouvaient défiant. Rien n'est pourtant objectivement plus exact : Vincent était défiant et méfiant.

Gogh avait 36 ans quand il eut ses premières crises.

Les crises épisodiques éclatent brusquement sans symptômes prémonitoires. Ainsi en est-il chez Vincent, à Arles, à Saint-Rémy, à Auvers. Elles surprennent le malade et durent généralement une semaine, quelquefois plus. Chez Vincent, elles étaient notablement prolongées.

Ce malade... a eu plusieurs accès qui ont présenté une durée de 15 jours à un mois... Le dernier accès a duré environ deux mois (Dr Peyron, Registre de l'Asile).

Après la crise, le malade est abattu, anéanti. Le Dr Peyron a très bien noté et les lettres de Vincent à Théo signalent, de leur côté, cet état de confusion, de torpeur intellectuelle, d'hébétude, absolument comparable à celui dans lequel est plongé l'épileptique après la disparition des accidents convulsifs (états crépusculaires, post-convulsifs).

Cet état est tellement fondamental que joint à l'amnésie qui l'accompagne, il permet de porter à coup sûr le diagnostic d'épilepsie larvée mentale [12].

Cette psychose épileptoïde est souvent accompagnée d'accès d'excitation aiguë (le certificat du Dr Urpar portait : *Manie aiguë avec délire généralisé*), au cours desquels les malades sont tentés de blesser aussi bien eux-mêmes que les personnes de leur entourage : Vincent poursuit Gauguin avec un rasoir; cherche un révolver pour tuer le Dr Gachet; se coupe l'oreille à Arles; avale des couleurs puis de l'essence de pétrole à Saint-Rémy

dans l'intention de se suicider ; et finalement réussit à se détruire, d'une balle de révolver, à Auvers.

Ces accès d'excitation sont liés également à un certain nombre de symptômes psycho-moteurs entre autres des hallucinations (qu'on retrouve bien nettes chez Vincent; le Dr Peyron et Van Gogh lui-même signalent des hallucinations de la vue et de l'ouïe); puis un état d'angoisse avant et après les crises (les lettres du peintre en sont attristées pendant tout le séjour de Saint-Rémy); pendant les crises, des terreurs effrayantes (terreurs et visions terrifiantes, dit le Dr Peyron); après les crises, le sommeil dit « post-épisodique » (après avoir jeté à la tête de Gauguin son verre d'absinthe, Vincent se couche aussitôt et dort d'un sommeil de plomb); au réveil, perte de souvenir des événements récents (Vincent se rappelle vaguement avoir offensé son ami, voir le récit de Gauguin). « Ce malade ne conserve de tout cela qu'un souvenir très vague » (certificat du Dr Peyron, notes mensuelles du médecin de l'Asile) [1].

Cette amnésie post-épisodique est tellement caractéristique de l'épilepsie, *sous quelque forme que ce paroxysme se présente, que, déclare un psychiâtre, lorsqu'on la constate, on doit immédiatement songer au mal caduc. Elle a une importance toute particulière dans l'épilepsie larvée, et sa constatation en présence d'un acte insolite, doit faire rechercher les*

1. Quoi qu'en dise Gustave Coquiot, et même Mme Théo Van Gogh, Vincent fut bien soigné et bien suivi par le Dr Peyron qui était loin d'être insuffisant et ignorant comme l'insinuent la plupart des biographes de Vincent. Ses petits défauts et ses petits travers ne doivent pas empêcher de lui rendre justice.

autres indices capables de révéler l'épilepsie (Sollier, cité par Régis [11]).

Enfin, comme dans « la constitution épileptique », on signale fréquemment dans les psychoses épileptoïdes la présence d'idées mystiques plus ou moins inattendues. *Il me vient des idées religieuses embrouillées et atroces et telles, écrit, de Saint-Rémy, Vincent à Théo, que je n'en ai jamais eu de pareilles dans le Nord.*

En résumé, on peut dire que Vincent Van Gogh a présenté une psychose épileptoïde sans attaque d'épilepsie (épilepsie larvée mentale) dont il faut chercher la cause surtout dans ses antécédents héréditaires et personnels.

Antécédents héréditaires :

Arthritisme ancestral (et l'on peut presque dire national).

Syphilis possible (père mort subitement à 63 ans, frère aîné mort-né, frère cadet mort aliéné).

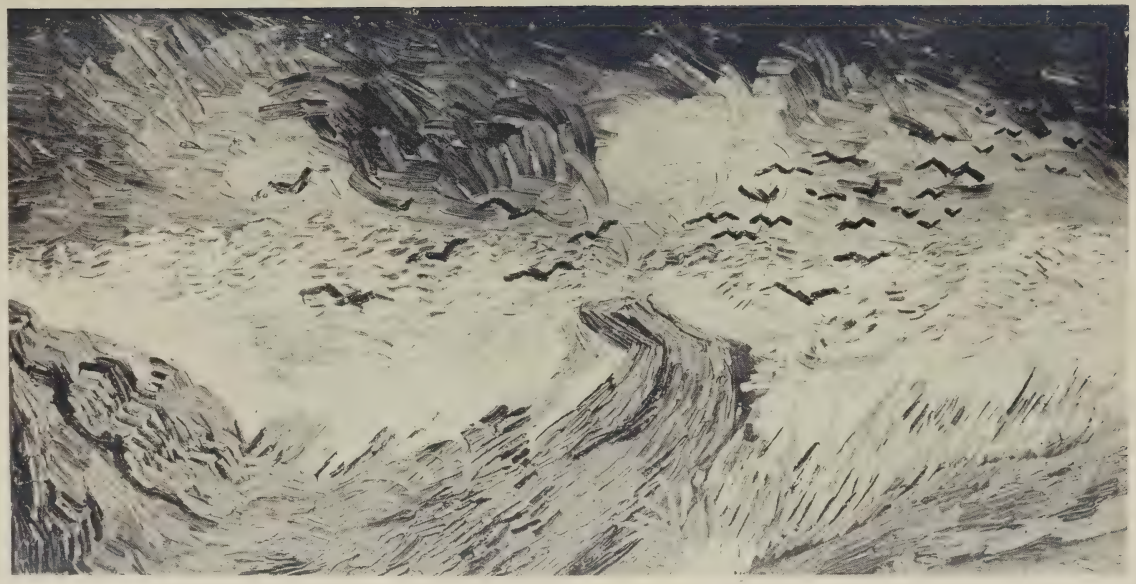
Épilepsie incontestable, du côté maternel.

Antécédents personnels :

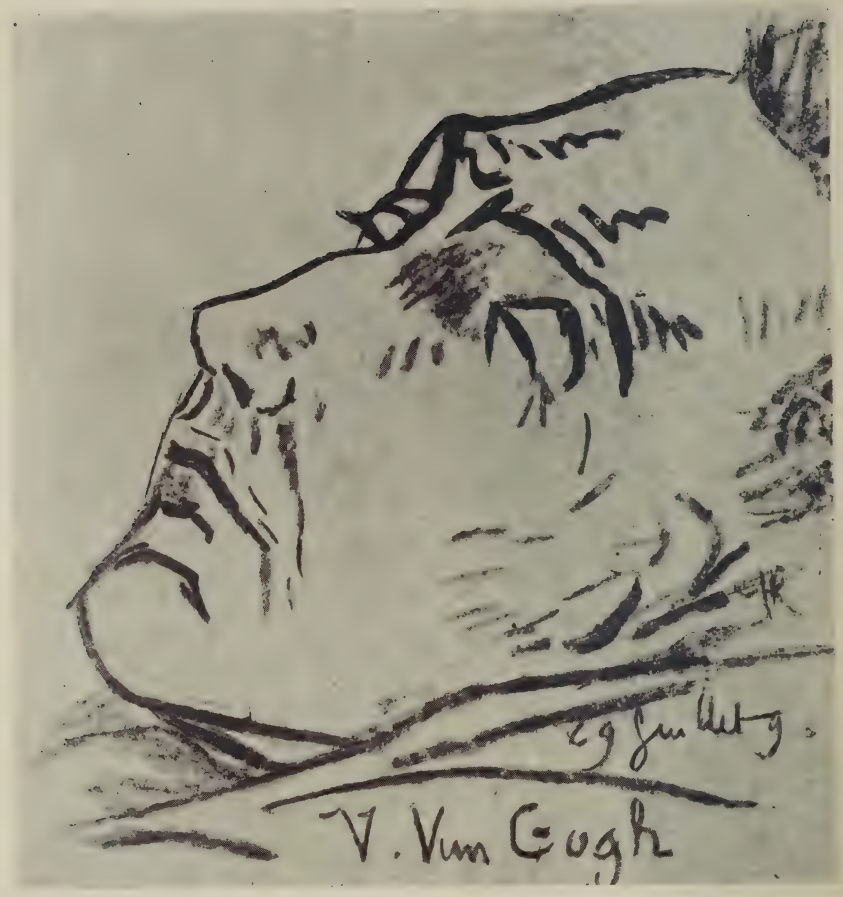
Quelques stigmates physiques de dégénérescence (traits en coup de hache, asymétrie faciale légère, difformité crânienne légère, etc.).

Constitution mentale épileptique (irritabilité, insociabilité, impulsivité, mysticisme et altruisme déréglés).

Il ne faut pas cependant diminuer l'influence de causes adjuvantes : syphilis personnelle possible, caféinisme, tabagisme, alcoolisme relatifs, état de dénutrition consécutif à la misère, surmenage et physique et mental.



« Les Oiseaux noirs » ou « Corbeaux volant au-dessus d'un Champ de blé »



VINCENT VAN GOGH SUR SON LIT DE MORT
Fusain du Dr Gachet, 29 juillet 1890

CHAPITRE III

L'ART ET LA FOLIE DE VINCENT

La Folie n'a jamais engendré le Génie.

Jean VINCHON.

In dem Masze wie Van Gogh Krankhaft erregt wird verlässt ihn der Genius.

Dans la mesure où Van Gogh est malade, agité, le Génie l'abandonne.

Walther RIESE.

En quoi la maladie de Vincent a-t-elle retenti sur sa peinture?

Dans un remarquable petit ouvrage, *l'Art et la Folie*, le Dr Jean Vinchon a montré que la folie sous quelque forme qu'elle se manifeste n'a jamais engendré le génie.

Les dessins des fous, les tableaux des aliénés, tracés en période d'aliénation mentale, sont essentiellement inesthétiques, difformes; ou quand ils ont une certaine forme tendent à la monotonie, aux aspects géométriques, à la stéréotypie. On en publie quelquefois de très probantes démonstrations.

Toutefois, les œuvres artistiques ou littéraires des fous ne sont pas nécessairement le fruit d'une activité pathologique. C'est le cas notamment des artistes aliénés qui ne sont pas des déments ou qui ne sont pas encore arrivés à un certain stade définitif et irrémédiable de schizophrénie. *Certaines dispositions*, explique encore le Dr Vinchon, *peuvent résister longtemps, au milieu de la désagrégation de l'intelligence et ne sont que le prolongement de la vie normale de l'individu.*

Pour Vincent, les périodes de crises étaient stériles; on l'a vu, pas de tableaux, pas de lettres, mais dans les phases intercalaires, l'intelligence était aussi lucide, les facultés intellectuelles aussi actives qu'avant. Et même davantage, proclame Vincent lui-même. Ce « davantage » est important car il confirme la thèse du Dr Vinchon, *qu'une activité intellectuelle, interne et contenue, au service d'une passion qui la pousse sans cesse à créer* (Vincent parle de sa fureur sourde de travail) *use les âmes d'une trempe trop tendre, réveille les tendances morbides anciennes* (constitution mentale épileptique) *jusque là maintenues latentes, exagère la faculté de s'émouvoir*[1], *provoque parfois une psychose d'épuisement* (rôle du surmenage, de la misère physique[2], comme dans le cas de Van Gogh).

Par ailleurs, cette psychose de Vincent, si, comme on

1, *Les émotions qui me prennent devant la nature vont chez moi jusqu'à l'évanouissement et alors il en résulte une quinzaine de jours pendant lesquels je suis incapable de travailler.* Lettre de Vincent citée par Gustave Coquiot, p. 232.

2. Déjà, dès 1884, Vincent *s'entraînait à la pauvreté comme un bohémien et il arrivait que, pendant des semaines, il ne voulait pas manger de viande, seulement du pain sec et du fromage : « Cela ne se gâte pas en chemin »*, disait-il (d'après M. Kerssemakers).

l'a vu, elle n'a pas été assez puissante pour briser sa personnalité et partant stériliser ses dons de visuel ensoleillé, détruire l'unité, la personnalité de son œuvre artistique, elle l'a marqué de son empreinte, au moins dans une certaine mesure.

Car il n'y avait pas, après les crises, on l'imagine aisément, passage brusque de l'état confusionnel post-épisodique à l'état tout à fait normal. Et tel tableau qui a été exécuté à l'hôpital d'Arles ou à l'asile de Saint-Rémy, par une certaine gaucherie (qui n'est pas voulue), un certain aspect minutieux peut-être (comme le jardin de l'hôpital d'Arles où pas un rameau, pas une fleur n'est oubliée) témoigne d'un état de fatigue ou de puérilisme pictural et prouve que Vincent n'avait pas encore repris complète possession de son esprit, de sa palette, de son talent. Ce serait un travail utile et plein d'intérêt que de rétablir à leur place chronologique d'après les lettres de Vincent ses œuvres d'Arles et de Saint-Rémy et de pouvoir préciser si tel tableau a été commencé ou terminé à la fin de ses états crépusculaires post-épisodiques, confusionnels, plus ou moins prolongés (près de deux mois, comme l'on sait, à Saint-Rémy).

D'autre part, comme l'a remarqué sa sœur, M^me^ du Quesne, assez souvent « son humeur passait dans son travail ». Vincent ayant entrepris de dessiner en 1884 le presbytère de Nuenen, *de la maison paternelle et du jardin à fleurs si bien entretenu, il fit une maison de spectres. On voyait de hautes herbes, des arbres courbés par le vent et quelques personnages noirs mystérieux.*

De même, plus tard, cet aspect tourmenté, échevelé des cyprès *en flamme de punch*; ces collines bondissantes comme les béliers de l'écriture [1] non pas de joie, mais de tristesse sombre; cet air *hagard*, comme il disait lui-même, de ses tableaux de l'époque de Saint-Rémy; tout cela qui communique à ses productions comme une puissance hallucinatoire magnifique, c'était sans doute la signature de la constitution hyperémotive d'un Vincent agité, tourmenté, visionnaire.

Il ne faut rien exagérer cependant.

Le pays que Van Gogh a reproduit dans ses toiles, au cours de son internement, est un petit coin de cette Provence *ni insouciante, ni joyeuse*, qu'on a justement appelée la Provence mystique.

Le ferme dessin de ses collines, le vent glacé qui la tourmente et la ranime sans trêve, ses champs rouges et brûlés [2], la font toute différente « de la Provence bruyante et tapageuse » qu'une littérature un peu conventionnelle a popularisée (Henri Brémond, « La Provence mystique au XVII[e] siècle », page 15).

C'est la Provence tourmentée qui a séduit Vincent. Ce sont les paysages de cette Provence religieuse, austère, ardente et calcinée, qu'à une petite dose d'exaltation près, qui peut tenir à sa constitution psychique et à sa maladie, le peintre hollandais a si magnifiquement

1. Montes exultaverunt sicut arietes et colles sicut agni ovium.

2. Comparez avec *le terrain rougeâtre jusqu'à l'ocre « rouge sourde »* que décrit Vincent dans une de ses lettres.

interprétés, tout de même à peu près tels qu'ils se présentent aux alentours de Saint-Paul du Mausolée.

C'est là, par gros temps de mistral, sous les grands pins qu'il a connus, qu'il faudrait exposer les tableaux de Vincent, de la période d'Arles et de Saint-Rémy.

On aurait vite fait de s'apercevoir que c'est le vent et le soleil qui donnent aux cyprès, aux oliviers, à la terre ocre sourde des champs, aux buissons, aux rochers de la colline cet air agité, affolé, vibrant, bruissant que Vincent sans doute a réellement amplifié mais qu'il n'a peut-être pas tellement exagéré.

Et l'on verrait peut-être alors que si la folie a imprimé sa griffe sur l'œuvre de Vincent sans pouvoir, dans l'ensemble, en rompre l'unité, elle l'a bien souvent et fortement tenté.

Le plus effroyable, c'est que le peintre avait conscience, dans l'intervalle des crises, que la folie pourrait bien quelque jour l'emporter sur son art. Alors, tragiquement, à force de labeur méchant (improbus), le peintre lutte contre sa maladie. Entre elle et lui c'est un duel ardent, affreux.

Qui l'emportera?

Quelques-unes de ses dernière toiles sont particulièrement évocatrices — à qui sait lire — de ce drame poignant ; notamment « l'Abside de l'église d'Auvers » et les « Corbeaux volant au-dessus d'un champ de blé ». Il semble que ce soit la Folie qui finisse par tenir à la gorge son farouche adversaire, jusqu'alors indompté. Et l'on doit croire que si la mort n'était par venue, impo-

sant une conclusion brutale à cette lutte étrangement grandiose, la Folie eût sans doute irrémédiablement et totalement triomphé! Les psychoses épileptiques même larvées, quand elles ne sont pas arrêtées par le crime ou le suicide, se muent finalement en vraies démences épileptiques.

On peut donc dire que la psychose de Vincent, si elle n'a pas engendré son génie, ni aidé à son épanouissement, l'a toutefois signé, et surtout vers la fin, d'une marque certaine.

C'est elle qui a donné à l'œuvre et à la vie du fils douloureux d'un obscur pasteur néerlandais son caractère, le plus tragique et le plus émouvant qu'on puisse imaginer, le plus humain aussi, celui-là même de la lutte du corps insuffisant et de l'âme privilégiée, de l'esprit et de la matière, de l'art et de la folie, de la vie et de la mort [1].

1. Dans l'un de ses récents articles (*L'Action Française*, 8 décembre 1926), Léon Daudet rapporte de curieuses paroles de Claude Monet parlant avec Mirbeau de Vincent Van Gogh « à propos d'une allée d'iris, que faisait miroiter Mirbeau, dans ses mains nerveuses aux poils blonds :

— Comment, ah! comment, disait Monet, un homme qui a aimé à ce point les fleurs et la lumière, et qui les a si bien rendues, comment a-t-il fait pour être si malheureux? »

Les lecteurs de notre ouvrage ne pourront pas vraiment se poser une semblable question.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

(1) Élisabeth-Huberta DUQUESNE-VAN GOGH. — *Persoonlyke Erinnerungen* (Souvenirs personnels). Il existe une traduction allemande : Piper Verlag, München, 1913; et une anglaise : Constable, London, 1913.

(2) Paul COQUIOT. — *Vincent Van Gogh.* Ollendorf, Paris, 6e édition, p. 137.

(3) Paul GAUGUIN. — *Avant et Après.* Crès, 1924. D'importants fragments de ce livre, entre autres le récit du drame d'Arles ont été publiés par Charles Morice dans le *Mercure de France* (article de Gauguin, octobre 1903) et dans sa biographie de Gauguin parue chez Floury.

(4) Clerici ecclesiæ sancti Pauli a Mausoleo ibidem Deo canonice servientibus... secundum legem sancti Augustini... (Les clercs de l'église de saint Paul du Mausolée qui y servent Dieu canoniquement... selon la règle de saint Augustin). *Chartes manuscrites de saint Paul de Mausole.* Archives de Vaucluse, Avignon (G. 1. 658).

(5) Paul MARIÉTON. — *La Terre Provençale.*

(6) KERSSEMAKERS. — *Herrineringen aan Van Gogh* (Souvenirs sur Van Gogh) parus dans *l'Amsterdammer*, 14 et 21 avril 1912.

(7) JASPERS. — *Strindberg und Van Gogh.* Tome V « des Arbeiten zur augervandten Psychiatrie ». Ernst Bircher Verlag. Bern.

(8) Dr Jean VINCHON, Médecin des asiles de la Seine. — *L'art et la Folie.* Paris, Librairie Stock.

(9) Walther RIESE. — *Ueber den Stilwandel bei Vincent Van Gogh.* (Sur le changement de style de Vincent Van Gogh). « Zeitschrift für die Gesamte Neurologie und Psychiatrie », 2 mai 1925.

(10) KLEIST. — *Episodische Dämmerzustande* (États crépusculaires épisodiques) « Zentral bl. f. d. ges. Neurologie und Psychiatrie. Vol. 33, page 83, 1923; Vol. 42, p. 614, 1926.

(10) KLEIST. — *Episodische Dämmerzustände*. Leipzig, Georg Thieme, 1926.

(11) E. RÉGIS. — *Précis de Psychiâtrie* (État mental des épileptiques, p. 923), 5e édition. Paris, Doin, 1914.

(12) MAURICE BRISSOT. — *État mental des épileptiques* in « Traité de Pathologie médic. et de Thérap. appliq. ». Paris, Maloine, 1926.

(13) WALTHER RIESE. — *Vincent Van Gogh in der Krankheit* (Vincent Van Gogh dans la maladie). *Ein beitrag zum Problem des Beziehung zwischen Kunstwerk und Krankheit* (Contribution au problème des rapports de l'art et de la maladie) in « Grenz fragen des Nerven und Seelenlebens ». Fasc. 125. München, Verlag von J. F. Bergmann, 1926.

AUTRES AUTEURS A CONSULTER

Dr HANS EVERSEN, directeur de l'asile de Gaustad près d'Oslo (Norvège). — *Die Geistekrankheit Vincent Van Gogh* (la maladie mentale de Vincent Van Gogh) in « Allgemeine Zeitschrift für Psychiatrie und psychisch-gerischtliche medizin ». Tome 84, 15 février 1926.

JULIUS MEIER GRAEFE. — *Vincent Van Gogh*. München, Piper Verlag, 1912.

JULIUS MEIER GRAEFE. — *Vincent*. 2 vol. München, Piper Verlag, 1921.

G. F. HARTLAUB. — *Vincent Van Gogh*. Leipsig, Kleinkhardt und Biermann, 1922.

ÉMILE BERNARD. *Vincent Van Gogh*. Paris, Vanier, 1891.

ÉMILE BERNARD. — *Souvenirs sur Van Gogh* in « L'amour de l'art », n° du 12 décembre 1924.

Théodore DURET. — *Van Gogh*. Paris, Bernheim jeune, 1916. 2e édition, 1919.

Florent FELS. — *Van Gogh*. Paris, Stock, 1923.

Roch GREY. — *Van Gogh*. Paris, Crès ; Rome, Valori Plastici, 1924.

Paul COLIN. — *Van Gogh*. Paris, Rieder et compagnie, 1925, etc.

Victor DOITEAU. — *La curieuse figure du Docteur Gachet*, in « Æsculape », 1923 et 1924.

Edgard LEROY. — *Le séjour de Van Gogh à l'asile de Saint-Rémy de Provence*, in « Æsculape », 1926.

Ne pas oublier les documents fondamentaux :

a) *Brieven aan zijn Brœder*. Lettres à son frère. 3 volumes publiés par Mme Théo Van Gogh. Les deux premiers volumes sont en néerlandais et le 3e en français. Il existe une édition allemande Léo-Klein. Diepold. Berlin, Paul Cassirer, 1914. Il n'existe pas encore de traduction en français.

b) *Lettres de Vincent Van Gogh à Émile Bernard*. Paris, Ambroise Vollard, 1911. Actuellement chez Crès.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement 7
Préface 9

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE DE LA FOLIE DE VAN GOGH

I. — Les prémices de la Folie 17
II. — La Folie confirmée 35
III. — La maison des « fous ou toqués divers » 51
IV. — La Folie libérée 83

DEUXIÈME PARTIE

NATURE DE LA FOLIE DE VAN GOGH

I. — Le dossier pathologique de Vincent 99
II. — Étude critique de la Folie de Vincent 119
III. — L'Art et la Folie de Vincent 135
Références bibliographiques 141

TABLE DES PLANCHES

	Pages
Vincent Van Gogh	Frontispice.
Le Fossoyeur	12
Paysanne de Hollande	13
Femme nue couchée	16
Souliers	17
Le Moulin de la Galette	20
Le Père Tanguy	21
Crabes	28
La Chambre de Van Gogh, à Arles	29
Le Café de nuit, à Arles	32
Le Lupanar, à Arles	33
Le Facteur Roulin	36
La Berceuse	37
Le « petit » du Facteur Roulin	44
Le Jardin public d'Arles	45
L'Italienne	48
Vincent à l'oreille coupée	49
La Salle des hommes à l'hôpital d'Arles	52
Le Jardin intérieur de l'hospice d'Arles	53
Le Bâtiment des hommes à l'asile de Saint-Rémy	60
Le Cloître de Saint-Paul-de-Mausole à Saint-Rémy	61
Les Grands pins devant le quartier des hommes à l'asile de Saint-Rémy	65

Trabu, surveillant à l'asile de Saint-Rémy 64
Le Jet d'eau, à l'asile de Saint-Rémy 68
Van Gogh sur la route de Tarascon 69
La Cueillette des olives en Provence 76
La Moisson en Provence 77
Une rue à Saint-Rémy 80
La Résurrection de Lazare 81
Une Page du registre de l'asile de Saint-Rémy 84
Une Page du registre de l'asile de Saint-Rémy 85
Portrait de Van Gogh par lui-même 92
Tournesols 93
L'Asile de Saint-Rémy, sépia de Jean Baltus 96
La Ronde des prisonniers 97
Piéta 100
L'Arlésienne. — Une route en Provence 101
Le Vieux pâtre 108
Paysage avec nuages 109
Le Semeur 112
Les Nuages tourmentés 113
Portrait du docteur Gachet 116
L'Homme à la pipe 117
Portrait de M^lle^ Ravoux 124
La Mairie d'Auvers, le 14 juillet 125
Corbeaux volant au-dessus d'un champ de blé 128
Van Gogh sur son lit de mort, fusain du docteur Gachet 129

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 22 MAI 1928
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ÆSCULAPE.
TEXTE IMPRIMÉ PAR PROTAT FRÈRES A
MACON. PLANCHES TIRÉES PAR G. DES-
GRANDCHAMPS A PARIS. COUVERTURE
EN PHOTOTYPIE DE CATALA FRÈRES.
PHOTOS DE LA LIBRAIRIE DE FRANCE.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 118916425